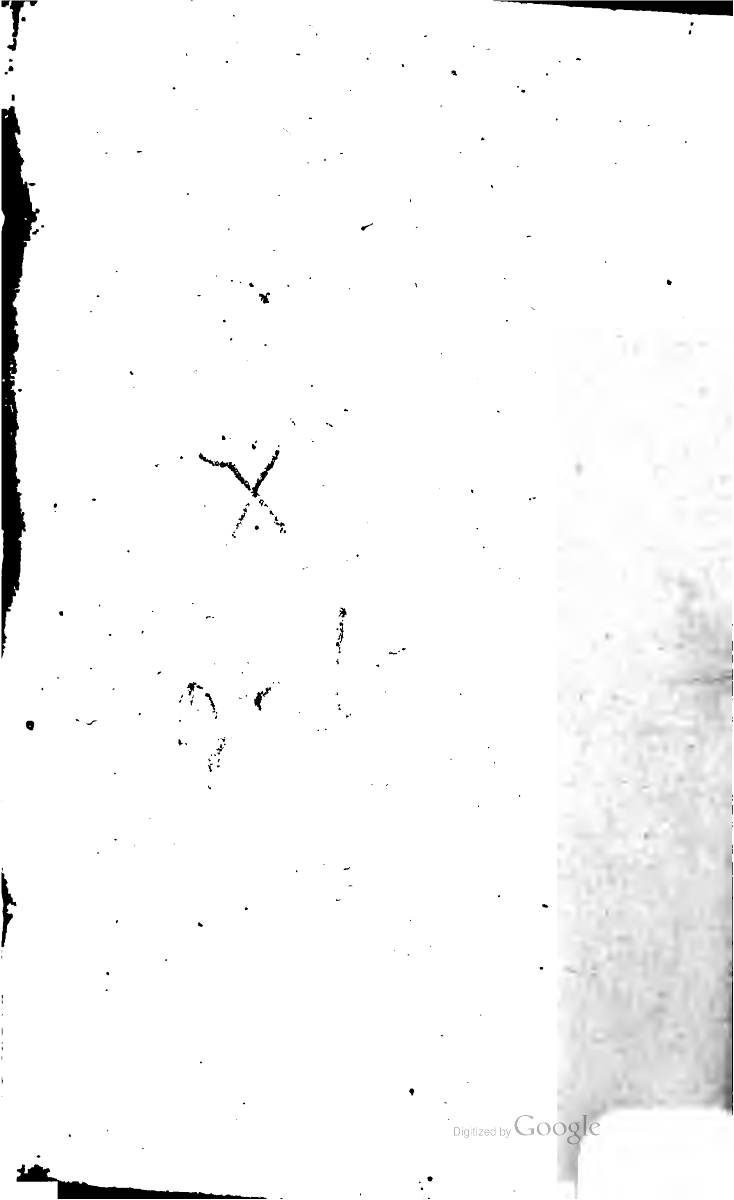

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





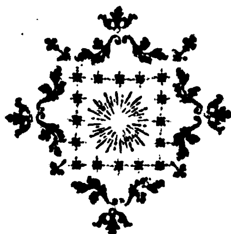
L'ESPRIT

DE MONSIEUR

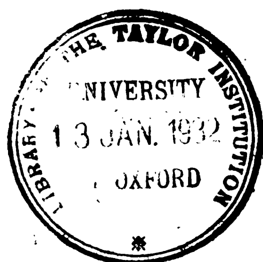
DE VOLTAIRE.

Spiritus intùs alit. VIRGILE.

Le Prix est de 48 sols, *broché.*



M. DCC. LX.


LIBRARY . THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 3 JAN. 1932
OXFORD

AVIS DE L'ÉDITEUR.

On présente au Public, dans cette édition de *l'Esprit de M. de Voltaire*, une partie des beautés répandues dans les ouvrages de cet Auteur ingénieux & sublime. Supérieur presqu'en tout genre de Littérature, c'est sur-tout par les beautés de détail qu'il sait trouver l'art d'attacher ses lecteurs & de charmer les spectateurs. Inépuisable en traits aussi hardis que nouveaux, toujours varié, toujours original, il parle sans cesse au cœur & à l'esprit. Aussi facile que correct, il n'appartient qu'à lui de réunir des perfections qui semblent s'exclure, abondance, précision, force, délicatesse, simplicité, grandeur : orné sans affectation, il anime, il décore tout ce qu'il touche. Poëte & Philosophe, il tempere la sévérité de la raison par les agréments de la Poésie : la Philosophie se pare de la ceinture des Graces, & elle prête aux Muses le compas de la Sagesse. Enfin, s'il est permis d'aspirer à l'universalité de la gloire littéraire, quel Auteur peut fonder ses prétentions sur des titres plus légitimes.

Cette collection ne peut qu'être agréable au Public, & honorable à M. de Voltaire, si quelque chose peut ajouter à sa réputation. Les lecteurs y verront avec plaisir le caractere de l'Auteur.

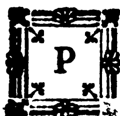
C'eſt dans ſes penſées, qui, liées au corps de l'ouvrage, peuvent cependant ſubſiſter iſolées, que le génie de l'Ecrivain ſe découvre, & ſe fait ſentir d'une maniere plus préciſe & plus énergique : ſon ame s'y peint : dans tout le reſte il eſt entraîné, &, pour ainſi dire, enveloppé dans ſon ſujet. & qui peut mieux juſtifier l'eſtime des admirateurs de cet homme célebre, & confondre la baſſe calomnie & l'envie impuiſſante, que M. de Voltaire lui-même ? C'eſt en le montrant, ou du moins une portion de ſon génie, qu'on peut lui rendre la juſtice qu'il eſt en droit d'attendre de tout homme qui penſe. Sublime quand il parle de l'Etre Suprême, il tranſporte, il éleve l'ame au deſſus d'elle-même ; ſon génie tout de feu lui communique la grandeur & la magnificence de ſes idées : plein de reſpect pour les vérités de la Religion, il ſubordonne la ſageſſe humaine aux lumieres incompréhenſibles du Chriſtianiſme ; il traite avec dignité les devoirs de l'homme ; par-tout il montre un cœur ami des vertus, ennemi irréconciliable des vices, déteſtant toute violence, & pénétré des plus tendres ſentiments de l'humanité. *L'Eſprit de M. de Voltaire* fait ſon éloge.





L'ESPRIT
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

ETRE SUPREME.



AR-DELA tous ces cieux, le Dieu des cieux réside....
C'est-là que sont formés tous ces esprits divers
Qui remplissent les corps, & peuplent l'Univers.
Là sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossiere à jamais dégagées
Un Juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet être infini qu'on craint & qu'on ignore.
Sous des noms différents, le monde entier l'adore.
Du haut de l'empirée il entend nos clameurs:
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs;
Ces portraits insensés que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

Henr. Chant VII.

Je ne ſais s'il y a une preuve métaphyſique plus frappante, & qui parle plus fortement à l'homme, que cet ordre admirable qui regne dans le monde; & ſi j'amais il y a eu un plus bel argument que ce verſet : *Elém. de Phil. Newton, chap. 1.*

Cœli enarrant gloriam Dei.

Je ſerai toujours perſuadé qu'une horloge prouve un horloger, & que l'Univers prouve un Dieu. *Mél. de Phil. Réponſe à M. Katile.*

Newton était intimement perſuadé de l'exiſtence d'un Dieu, & il entendait par ce mot, non ſeulement un Etre infini, tout-puiſſant, éternel & créateur; mais un Maître qui a mis une relation entre lui & ſes créatures : car, ſans cette relation, la connaiſſance d'un Dieu n'eſt qu'une idée ſtérile qui ſemblerait inviter au crime, par l'eſpoir de l'impunité, tout raiſonneur né pervers. *Elém. de Phil. Newton, chap. 1.*

Les Phyſiciens ſont devenus les hérauts de la Providence : un Catéchiſte annonce Dieu à des enfants, & un Newton le démontre aux ſages. *Mélange de Litt. chap. 4. Théiſme.*

Vous jugez que j'ai une ame intelligente, parce que vous appercevez de l'ordre dans mes paroles & dans mes actions; jugez donc, en

voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une amè souverainement intelligente. *Elém. de Phil. Newton, chap. 1.*

La Philosophie nous montre bien qu'il y a un Dieu; mais elle est impuissante à nous apprendre ce qu'il est, ce qu'il fait, comment & pourquoi il le fait; s'il est dans le temps, s'il est dans l'espace, s'il a commencé une fois, ou s'il agit toujours, s'il est dans la matiere, s'il n'y est pas, &c. &c. &c. Il faudrait être lui-même pour le savoir. *Elém. de Phil. Newton, chap. 1.*

A ta faible raison garde-toi de te rendre:
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
Invisible à tes yeux, qu'il regne dans ton cœur;
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire.
Mortel ouvre les yeux, quand son soleil t'éclaire.

Henr. Chant VII.

Je n'ai pas recours à un Dieu, parce que je ne puis comprendre la nature: mais je comprends évidemment que la nature a besoin d'une intelligence suprême; & cette seule raison me prouverait un Dieu, si je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves. *Dialog. de Lucrece & Possidonius.*

Qui conçoit, veut, agit, eſt libre en agiſſant:
C'eſt l'attribut divin de l'Etre tout-puiſſant.

On ne connaît pas les voies de la Providence, & les hommes ont tort de juger d'un tout dont ils n'apperçoivent que la plus petite partie. *Mél. de Litt. L'Hermite.*

On dit que ces brigands, aux meurtres acharnés,
Qui rempliſſent de ſang la terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conſervé quelqu'idée;
Tant la nature, même en toute nation,
Grava l'Etre ſuprême & la Religion.

Orphelin de la Chine, Acte I.

On ſent naturellement ſa dépendance d'un Etre ſuprême; & l'erreur ſe joignant toujours à la vérité, a fait regarder les Dieux, dans preſque toute la terre, comme des Seigneurs qui venaient quelquefois viſiter & réformer leurs domaines. La Religion a été chez tant de peuples, comme l'Aſtrologie: l'une & l'autre ont précédé les temps hiſtoriques; l'une & l'autre ont été un mélange de vérité & d'impoſture. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. Du Japon.*

Il eſt prouvé qu'il y a plus de bien que de mal dans ce monde, puiſqu'en effet peu d'hommes ſouhaitent la mort: vous avez donc tort de porter des plaintes au nom du genre-humain, & plus grand tort de renier votre Souverain,

sous prétexte que quelques-uns de ses sujets sont malheureux. *Mêlange de Litt. De Dieu, chap. 1.*

La doctrine des deux principes est de Zoroastre. Orosmade ou Oromaze, l'ancien des jours, & Arcmane, le génie des ténebres, sont l'origine du Manichéisme. C'est l'Osiris & le Tiphon des Egyptiens; c'est la Pandore des Grecs; c'est le vain effort de tous les Sages, pour expliquer l'origine du bien & du mal. *Essai sur l'Hist. Génér. Perse & Arabie.*

Vous ne trouvez pas que le Créateur soit bon, parce qu'il y a du mal sur la terre: mais la nécessité, qui tiendrait lieu d'un Etre suprême, serait-elle quelque chose de meilleur? Dans le systême qui admet un Dieu, on n'a que des difficultés à surmonter, & dans tous les autres systêmes on a des absurdités à dévorer. *Mêlange de Litt. De Dieu.*

——————— Le Dieu de l'Univers,
Qui vole sur les vents, qui souleve les mers,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable & profonde
Forme, éleve & détruit les Empires du monde.

Henr. Chant I.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers

Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés, composent son essence.
Ses saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlants Séraphins,
A qui de l'Univers il commet les destins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face,
Des Puissances du siecle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
Aux fiers enfants du Nord ont livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans:
Mais cette impénétrable & juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
Met le sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Henr. Chant X.

Ne sais-tu pas encor, homme faible & superbe,
Que l'insecte insensible, enseveli sous l'herbe,
Et l'aigle impérieux, qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel.

Mahomet Act. I.

Et le vrai Dieu, mon fils, eſt un Dieu qui pardonne.

Alzire, Acte I.

Vous leverez lez yeux vers le Dieu de vos peres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut eſpérer en lui;
Allez, qui lui reſſemble eſt sûr de ſon appui.

Henr. Chant I.

L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées;
Il ſait, quand il lui plaît, veiller ſur nos années.

Henr. Chant II.

Les œuvres des humains ſont fragiles comme eux.
Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins orgueilleux.
Lui ſeul eſt toujours ſtable. En vain notre malice
De ſa ſainte cité veut ſapper l'édifice;
Lui-même en affermit les ſacrés fondements,
Ces fondements vainqueurs de l'enfer & des temps.

Henr. Chant I.

O Dieu! Cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Deſcends, juge ſa cauſe, & combats avec moi;
Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même, & tout de ta juſtice.

Henr. Chant X.

DIEUX.

L'idolâtrie qu'on reproche à tant de nations, eſt encore une choſe bien peu éclaircie. Il ne

ſerait peut-être pas difficile de laver de ce reproche la théologie des Anciens. Toutes les nations policées eurent la connaiſſance d'un Dieu ſuprême, maître des Dieux ſubalternes & des hommes. Les Egyptiens reconnaiſſaient eux-mêmes un premier principe, qu'ils appellaient *Knef*, à qui tout le reſte était ſubordonné. Les anciens Perſes adoraient le bon principe nommé *Oroſmade*, & ils étaient très-éloignés de ſacrifier au mauvais principe *Arimane*, qu'ils regardaient à peu près comme nous regardons le Diable. Les Guébres encore aujourd'hui ont conſervé le dogme ſacré de l'unité de Dieu. Les anciens Bracmanes reconnaiſſaient un ſeul Etre ſuprême : les Chinois n'aſſocierent aucun être ſubalterne à la Divinité, & n'eurent aucune idole juſqu'au temps où le culte de *Fo* & les ſuperſtitions des Bonzes ont ſéduit la populace. Les Grecs & les Romains, malgré la foudre de leurs Dieux, reconnaiſſaient dans Jupiter le Souverain abſolu du ciel & de la terre. Homere même, dans les plus abſurdes fictions de la Poéſie ne s'eſt jamais écarté de cette vérité. Il repréſente toujours Jupiter comme le ſeul tout-puiſſant, qui envoie le bien & le mal ſur la terre, & qui d'un mouvement de ſes ſourcils fait trembler les Dieux & les hommes. On dreſſait des autels ; on faiſait des ſacrifices à des Dieux ſubalternes & dépendants du Dieu ſuprême. Il n'y a pas un ſeul monument de l'antiquité où le nom de Souverain du ciel

ſoit donné à un Dieu ſecondaire, à Mercure, à Appollon, à Mars. La foudre a toujours été l'attribut du Maître. *Mêlange de Litt. chap. 60. Des Juifs.*

L'idée d'un Etre ſouverain, de ſa providence, de ſes décrets éternels, ſe trouve chez tous les Philoſophes & chez tous les Poëtes. Enfin il eſt peut-être auſſi injuſte de penſer que les Anciens égalaſſent les Héros, les Génies, les Dieux inférieurs, à celui qu'ils appellaient le Pere & le Maître des Dieux, qu'il ſerait ridicule de penſer que nous aſſocions à Dieu les Bienheureux & les Anges. *Mêlange de Litt. Des Juifs.*

Tout m'annonce des Dieux qui daignent ſe calmer:
Mais c'eſt le repentir qui doit les déſarmer:
Croyez-moi, les remords à vos yeux mépriſables,
Sont la ſeule vertu qui reſte à des coupables.
Je vous parais timide & faible; déſormais,
Connaiſſez la faibleſſe, elle eſt dans les forfaits.

Sémiramis, Acte II.

Cette crainte n'eſt pas honteuſe au Diadême;
Elle convient aux Rois, & ſur-tout à vous-même;
Et je vous apprendrai qu'on peut, ſans s'avilir,
S'abaiſſer ſous les Dieux, les craindre & les ſervir.

Ibid.

Qui pourrait de ces Dieux encenser les autels ;
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime insolent, dans son heureuse ivresse,
Ecrasait à loisir l'innocente faiblesse ?

Oreste, Act. 1.

La parole des Dieux n'est point vaine & trompeuse ;
Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse ;
La peine suit le crime : elle arrive à pas lents.

Oreste, Ibid.

Elle n'est point à moi : cette gloire est aux Dieux.
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.

Mérope, Acte V.

—— Je connais le sort, il peut se démentir ;
De la nuit du silence un secret peut sortir ;
Et des Dieux quelquefois la longue patience
Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

Mérope, Act. 1.

THE'ISME, ATHE'ISME.

Le Théisme est une religion répandue dans toutes les religions ; c'est un métal qui s'allie avec tous les autres, & dont les veines s'étendent sous terre aux quatre coins du monde. Cette mine est plus à découvert, plus travaillée à la Chine ; par-tout ailleurs elle est cachée, & le secret n'est que dans les mains des adeptes. *Elém. de Litt. & de Ph.*

On demande qui a mis des hommes en Amérique? Ne pourrait-on pas répondre que c'est celui qui y fait croître des arbres & de l'herbe?

Renoncer aux Dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur:
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfére, & le Dieu que l'on quitte:
C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à soi.

. . . .

Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

Alzire, Acte V.

Y a-t-il rien de plus beau & plus vrai que de dire, comme M. Wolf, que les hommes doivent être justes, quand ils auraient le malheur d'être athées? *Mél. de Litt. Réponse au Roi de Prusse.*

Ignorer ton être suprême,
Grand Dieu! c'est un moindre blasphême,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs insatiable,
Jaloux, injuste comme nous.

Mél. de Litt. Ode sur le Fanatisme.

CHRISTIANISME.

On dit que tous ces livres qu'on a fait depuis peu, pour prouver la religion chrétienne, sont plus capables de scandaliser, que d'édifier. Ces Auteurs prétendent-ils en sçavoir plus que Jesus-Christ & ses Apôtres ? C'est vouloir soutenir un chêne en l'entourant de roseaux ; on peut écarter ces roseaux inutiles, sans craindre de faire tort à l'arbre. *Mêl. de Phil. Rem. sur les Pensées de Pascal.*

Je n'ai point du tout l'espérance de découvrir les moyens dont Dieu s'est servi pour former le monde, pour le noyer, pour le conserver. Je m'en tiens à la parole de l'écriture, sans prétendre l'expliquer, & sans oser admettre ce qu'elle ne dit point. *Mêl. de Ph. Diss. sur les changements arrivés dans notre Globe.*

L'humble Religion se cache en des déserts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des Tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des Grands.
Souffrir est son destin, bénir est son partage :
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais

Aux

Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ſes autels adorer la fortune.

Henr. Chant IV.

Amour, en ces climats tout reſſent ton empire:
Ce n'eſt point cet amour que la molleſſe inſpire;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur enfant des cieux ſur la terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent;
Ils deſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils jouiſſent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.

Henr. Chant VII.

La Religion Chrétienne, fondée ſur la vérité même, n'a pas beſoin de preuves douteuſes. *Rem. ſur les Penſées de Paſcal.*

Ce n'eſt pas à la métaphyſique à prouver la Religion Chrétienne. La raiſon eſt autant au-deſſous de la foi, que le fini eſt au-deſſous de l'infini. *Rem. ſur les Penſées de Paſcal.*

Il eſt néceſſaire, pour qu'une religion ſoit vraie, qu'elle ſoit révélée, & point du tout qu'elle rende raiſon de ſes contrariétés prétendues: elle n'eſt pas plus faite pour enſeigner la métaphyſique que l'aſtronomie. *Ibid.*

Nos myſteres ont beau être contraires à nos

démonſtrations, ils n'en ſont pas moins révérés par nos Philoſophes Chrétiens, qui ſavent que les objets de la raiſon & de la foi ſont de différente nature. *Mêlange de Litt. & d'Hiſt. Diſc. ſur la Tolérance.*

Il faut s'en tenir à la foi ſeule dans ces matieres (*Prophéties*); c'eſt le ſeul moyen de finir toute diſpute. *Rem. ſur les Penſées de Paſcal.*

L'Ecriture nous dit qu'il y a eu un déluge; mais il n'en eſt reſté (ce me ſemble) d'autre monument ſur la terre, que la mémoire d'un prodige terrible qui nous avertit en vain d'être juſtes. *Diſſ. ſur les Changements arrivés dans notre Globe.*

Ceux qui ont voulu trouver des raiſons phyſiques de ce prodige ſingulier (*le Déluge univerſel*) n'ont pas été plus heureux que ceux qui voudraient expliquer, par les loix de la méchanique, comment quatre mille perſonnes furent nourries avec cinq pains & trois poiſſons. La phyſique n'a rien de commun avec les miracles: la Religion ordonne de les croire, & la raiſon défend de les expliquer. *Digreſſion ſur le Déluge.*

A quoi eſt-on réduit, quand on veut approfondir ce qu'il ne faut que reſpecter? *Ibid.*

Il avoue, avec foi, que la Religion
Eſt au-deſſus de l'homme, & confond la raiſon.
Il reconnaît l'Egliſe ici-bas combattue;
L'Egliſe toujours une, & par-tout étendue;
Libre, mais ſous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de ſon Dieu.
Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Henr. Chant X.

C'eſt peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile;
Un dangereux éclat, qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.

Henr. Chant VII.

Des Dieux que nous ſervons connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'aſſaſſiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

Alzire, Act. V.

PERSECUTIONS.

Les hommes s'attachent à leur religion, à mesure qu'ils souffrent pour elle. *Essai sur l'Histoire Génér. Chap. 207.*

Toute persécution fait des prosélytes, quand elle frappe pendant la chaleur de l'enthousiasme. *Ibid.*

C'est une fable bien méprisable, que Dioclétien ait quitté l'Empire de regret de n'avoir pu abolir le Christianisme. S'il l'avoit tant persécuté, il auroit au contraire continué à régner, pour tâcher de le détruire; & s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit sans preuve, il n'abdiqua donc pas par dépit & par regret. Le vain plaisir de grossir le nombre des martyrs, a fait ajouter des persécutions fausses & incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles. *Mélange de Litt. & de Phil. Dioclétien.*

Il paraît certain qu'il y eut beaucoup de Chrétiens tourmentés dans l'Empire: mais il est difficile de concilier avec les Loix Romaines tous ces tourments recherchés, toutes ces mutilations, ces langues arrachées, ces membres coupés & grillés, & tous ces attentats à la pudeur, faits publiquement contre l'honnêteté publique. Aucune Loi Romaine n'ordonna jamais de tels supplices. Il se peut que l'aversion

des peuples contre les Chrétiens les ait portés à des excès horribles : mais on ne trouve nulle part que ces excès aient été ordonnés par les Empereurs & par le Sénat. *Ibid.*

Annoncer des vérités, propoſer quelque choſe d'utile aux hommes, c'eſt une recette ſûre pour être perſécuté.

CONFESSION, PENITENCE.

De tant de religions différentes, il n'en eſt aucune qui n'ait pour but principal les expiations. L'homme a toujours ſenti qu'il avait beſoin de clémence. C'eſt l'origine de ces pénitences effrayantes, auxquelles les Bonzes, les Bramins, les Faquirs ſe dévouent. Et ces tourments volontaires, qui ſemblent crier miſéricorde pour le genre-humain, ſont devenus un métier pour gagner ſa vie. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. du Japon.*

Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureuſement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue ; tout cela ne rebuta point la délicateſſe d'une femme (*Mademoiſelle de la Valiere*) accoutumée à tant de gloire, de molleſſe & de plaiſirs. Un Roi qui punirait ainſi une femme coupable, ſerait un tyran ; & c'eſt ainſi que tant de femmes ſe ſont punies d'avoir aimé.

Il n'y a presque point d'exemples de politiques qui aient pris ce parti rigoureux. Les crimes de la politique sembleraient cependant exiger plus d'expiations que les faiblesses de l'amour : mais ceux qui gouvernent les ames, n'ont guere d'empire que sur les faibles. *Essai sur l'Hist. Génér. Anecd. de Louis XIV. Chap. 158.*

On peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes secrets.

Cet usage si saintement établi chez les Chrétiens, fut malheureusement depuis l'occasion de quelques funestes abus, sur-tout lorsque dans les divisions entre les Empereurs & les Papes, dans les factions des villes, les Prêtres ne donnaient pas l'absolution à ceux qui n'étaient pas de leur parti. C'est ce qu'on a vu en France du temps du Roi Henri IV. Presque tous les confesseurs refusaient d'absoudre les Sujets qui reconnaissaint leur Roi. *Essai sur l'Hist. Génér. de la Relig. du temps de Charlemagne.*

Telle est la déplorable condition des hommes, que les remedes les plus divins ont été tournés en poison. *Ibid.*

ENFER.

Les hommes, qui ont tous un fonds de justice dans le cœur, souhaitent naturellement que le

Ciel s'intéresse à venger l'innocence : on verra avec plaisir, en tout temps & en tout pays, qu'un Etre suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeller en jugement ; c'est une consolation pour le faible, c'est un frein pour le pervers qui est méchant. *Dissertat. en tête de Sémiramis.*

——————— De plus séveres loîx
Punissent en ces lieux (*les enfers*) les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans adorés dans leur vie :
Plus ils étaint puissants, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passageres,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à sa voix tremblent ces Conquérants
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu Tyrans.
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéants,
Sur un trône avili fantômes impuissants.
Henri voit près des Rois leurs insolents Ministres.

Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres;
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs;
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes encheres,
L'inestimable prix des vertus de nos peres.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs;
Qui livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs,
Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisants, vous, amis des vertus;
Qui par un seul moment de doute & de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs;
La race des humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mere,
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévere;
A l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir.

Ne crois pas, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtiments qui surpassent leurs crimes;
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains;

Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains:
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes:
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans;
Mais ici c'eſt un pere, il punit ſes enfants;
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe;
Il ne ſait point punir des moments de faibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourments affreux, éternels comme lui.

Henr. Chant VII.

O juſtice éternelle! abyme impénétrable!
Ne diſtinguez-vous point le faible & le coupable,
Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos loix,
Qui trahit la nature, ou qui cede à ſa voix?
N'importe, eſt-ce à l'eſclave à condamner ſon maître?
Le Ciel ne nous doit rien, quand il nous donne l'être.

Oreſte. Act. III.

ROME, PONTIFES, POLITIQUE, EXCOMMUNICATIONS, DISPENSES, SCHISME, EGLISES LATINE ET GRECQUE.

Rome ménage ſon crédit avec autant de politique, que la République Romaine en mit à

conquérir la moitié du monde connu. *Essai sur l'Histoire Générale. Etat de l'Europe avant Louis XIV.*

Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs trônes sanglants enchaîner tous les Rois :
L'Univers fléchissait sous son aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible.
Elle a su sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, & commander aux cœurs ;
Ses avis sont ses loix, ses décrets sont ses armes.
Près de ce Capitole où regnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife est assis au trône des Césars :
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille ;
Les tombeaux des Catons, & la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir.

Henr. Chant IV.

Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois ;
Sous l'orgueil imposant du triple diadême,
La modeste vertu reparut elle-même ;
Mais l'art de ménager le reste des humains,
Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Ibid.

Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique,
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
D'où naquirent la fraude & la ſéduction.
Ce monſtre ingénieux, en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis, paraît ſimple & tranquille;
Ses yeux creux & perçants, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots;
Par ſes déguiſements à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe:
Le menſonge ſubtil qui conduit ſes diſcours,
De la vérité même empruntant le ſecours,
Du ſceau du Dieu vivant empreint ſes impoſtures,
Et fait ſervir le Ciel à venger ſes injures.

Henr. Chant IV.

Une des ſources du malheur de Louis le faible (*le Débonnaire*) & de tant de déſaſtres plus grands, qui depuis ont affligé l'Europe, fut cet abus qui commençait à naître d'accorder de la puiſſance, dans le monde, à ceux qui ont renoncé au monde. *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale, chap. 14.*

Lothaire deſcendant de Charlemagne, fut le premier qui alla plaider à trois cents lieues de chez lui (*à Rome*) devant un Juge étranger, pour ſavoir quelle femme il devait aimer. Les peuples furent ſur le point d'être les victimes de ce différent. *Ibid. chap. 20.*

On n'examine point si cette nouvelle Jurisprudence est utile ou dangereuse; on n'écrit ni comme Jurisconsulte, ni comme Controversiste : mais toutes les Provinces chrétiennes ont été troublées par ces scandales. Les anciens Romains & les peuples Orientaux furent plus heureux en ce point. Les droits des peres de famille, le secret de leur lit n'y furent jamais en proie à la curiosité publique; on ne connaît point chez eux de procès au sujet d'un mariage ou d'un divorce. *Essai sur l'Histoire Générale, chap. 21.*

Louis le Débonnaire avait été le premier exemple du pouvoir des Evêques sur les Empereurs. Lothaire de Lorraine fut l'époque du pouvoir des Papes sur les Evêques. Il résulte de toute l'histoire de ces temps-là, que la société avait peu de regles certaines chez les Nations Occidentales, que les Etats avaient peu de loix, & que l'Eglise voulait leur en donner. *Ibid. chap. 13.*

Nous avons vu de nos jours des Particuliers épouser leurs nieces, & acheter au prix ordinaire les dispenses à Rome, comme si Rome avait des droits sur des mariages qui se font à Paris. *Ibid. chap. 29.*

On condamne hautement à Rome la pluralité des Bénéfices avec charge d'ames ; & on

donne tous les jours des Bulles à un Allemand pour cinq ou ſix Evêchés à la fois. C'eſt, dit-on, que les Evêques Allemands n'ont point charge d'ames. *Ibid. chap. 40.*

Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique & de la patience, voilà ce qui reſte aujourd'hui à Rome de cette ancienne puiſſance, qui ſix ſiecles auparavant avait voulu ſoumettre l'Empire à la Tiare. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 166.*

Les Papes étaient alors (*XI ſiecle*) en quelque ſorte ſemblables aux Califes de Bagdat, qui révérés dans tous les Etats Muſulmans, comme les Chefs de la Religion, n'avaient plus guere d'autre droit, que celui de donner des inveſtitures de Royaumes à ceux qui les demandaient les armes à la main ; mais il y avait entre ces Califes & ces Papes cette différence, que les Califes étaient tombés, & que les Papes s'étaient élevés. *Ibid. chap. 22.*

Les Princes étaient bien malheureux alors (*dans le XII ſiecle*) expoſés ſans ceſſe à l'excommunication chez eux & à Rome. Mais les peuples étaient plus malheureux encore : l'anathême retombait toujours ſur eux, & la guerre les dépouillait. *Ibid. chap. 41.*

Les premiers Pontifes, en ne ſe mêlant des

querelles temporelles, que pour les appaiser, en avertissant les Rois & les peuples de leurs devoirs, en reprenant leurs crimes, en réservant les excommunications pour les grands attentats, auraient toujours été regardés comme les images de Dieu sur la terre; mais les hommes sont réduits à n'avoir pour leur défense, que les loix & les mœurs de leur pays; loix souvent méprisées, & mœurs souvent corrompues. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 40.*

Les Papes s'étaient mis en possession d'envoyer dans toute la Chrétienté des Légats, qu'on nommait *à latere*, qui exerçaient une jurisdiction sur toutes les Eglises, en exigeaient des décimes, donnaient les bénéfices, exerçaient & étendaient le pouvoir pontifical, autant que les conjonctures & les intérêts des Rois le permettaient. Le temporel, presque toujours mêlé au spirituel, leur était soumis; ils attiraient à leur Tribunal les causes civiles. Pour peu que le sacré s'y joignît au profane, mariages, testaments, &c. *Ibid. chap. 31.*

Il est singulier que les Empereurs d'Allemagne aient pris tant de fois Rome, & n'y aient jamais régné. *Ibid. chap. 36.*

C'est un grand exemple de la force des opinions reçues, & du pouvoir de la coutume, qu'on puisse toujours s'emparer de Naples sans consulter le Pape, & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage. *Ibid. chap. 84.*

Rome tant de fois saccagée par les Barbares, abandonnée des Empereurs, pressée par les Lombards, incapable de rétablir l'ancienne république, ne pouvait plus prétendre à la grandeur. Il lui fallait du repos. Elle l'aurait goûté, si elle avait pu dès-lors être gouvernée par son Evêque, comme le furent depuis tant de villes de l'Allemagne; & l'anarchie eût au moins produit ce bien. Mais il n'était pas encore reçu dans l'opinion des Chrétiens, qu'un Evêque pût être Souverain, quoiqu'on eût dans l'histoire du monde tant d'exemples de l'union du Sacerdoce & de l'Empire dans d'autres religions. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 6.*

Il est certain que s'il n'y avait pas eu dans le monde chrétien une autorité qui fixât le sens de l'écriture & les dogmes de la Religion, il y aurait autant de sectes que d'hommes qui sauraient lire. Car enfin le Divin Législateur n'a daigné rien écrire; ses disciples ont dit très-peu de choses, & ils les ont dites d'une maniere qu'il est quelquefois très-difficile d'entendre par soi-même: presque chaque mot peut susciter une querelle. *Ibid. chap. 109.*

L'Eglise Romaine a toujours eu l'avantage de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on donne à la naissance: on peut même remarquer que parmi les Papes, ceux qui ont montré le plus de hauteur sont ceux qui naquirent dans

la condition la plus vile. Aujourd'hui, en Allemagne, il y a des Couvents où l'on ne reçoit que des Nobles. L'esprit de Rome a plus de grandeur & moins de vanité. *Ibid. chap. 37.*

La maxime de France est de le regarder (*le Pape*) comme une personne sacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baiser les pieds, & lier quelquefois les mains. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 166.*

Les Pontifes de Rome, adorés & maltraités, ressemblaient, si on l'ose dire, aux idoles que les Indiens battent pour en obtenir des bienfaits. *Ibid. chap. 91.*

Alexandre VI, laissa dans l'Europe une mémoire plus odieuse que celle des *Néron* & des *Caligula*, parce que la sainteté de son ministere le rendait plus coupable. *Ibid.*

Les excommunications, les interdits sont des foudres qui n'embrasent un Etat, que quand ils trouvent des matieres combustibles. *Ibid. chap. 29.*

——— ——— Songez qu'un grand homme,
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Henr. Chant III.

Les Grecs anathématisaient les Latins, parce qu'ils

qu'ils se servaient de pain non levé pour l'Eucharistie, mangeaient des œufs & du fromage en carême; & que leurs Prêtres ne se faisaient point raser la barbe. Etranges raisons pour brouiller l'Occident avec l'Orient. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 21.*

L'Eglise Grecque (*au IX siecle*) méprisait l'Eglise Romaine. Les sciences florissaient à Constantinople; mais à Rome tout tombait, jusqu'à la Langue Latine; & quoiqu'on y fût plus instruit que dans tout le reste de l'Occident, ce peu de science se ressentait de ces temps malheureux. Les Grecs se vengeaient bien de la supériorité que les Romains avaient eue sur eux depuis le temps de Lucrece & de Ciceron, jusqu'à Corneille Tacite. Ils ne parlaient des Romains qu'avec ironie. L'Evêque Luitprand, envoyé depuis en ambassade par les Othons, rapporte que les Grecs n'appellaient *S. Grégoire le Grand*, que *Grégoire Dialogue*, parce qu'en effet ses Dialogues sont d'un homme trop simple. Le temps a tout changé. Les Papes sont devenus de grands Souverains, Rome le centre de la politesse & des arts, l'Eglise Latine savante; & le Patriarche de Constantinople n'est plus qu'un esclave, Evêque d'un peuple esclave. *Ibid.*

La domination temporelle, cet éternel sujet de discorde dans l'Occident, fut inconnue aux

Eglises d'Orient. Les Evêques, sous les yeux du maître, resterent sujets; mais d'autres querelles non moins funestes y furent excitées par ces disputes interminables, nées de l'esprit sophistique des Grecs & de leurs disciples. *Ibid. chap. 7.*

ECCLÉSIASTIQUES, SORBONNE, SOCIÉTÉS RELIGIEUSES.

Un Prêtre, quel qu'il soit, quelque Dieu qui l'inspire
Doit prier pour ses Rois, & non pas les maudire.

Œdipe, Act. III.

——— Obscur & solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministere,
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son temple, & jamais à la Cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa tiare auprès du diadême.
Moins il veut être grand, plus il est révéré.

Sémiramis, Act. I.

Les Parisiens assiégés par les Normands, avaient à leur tête, non seulement le Comte Eude, mais encore leur Evêque Goslin, qui chaque jour, après avoir donné la bénédiction à son peuple, se mettait sur la breche, le casque en tête, un carquois sur le dos, & une

hache à sa ceinture, & ayant planté la croix sur le rempart, combattait à sa vue.

Ce Prélat mourut de ses fatigues au milieu du siege, laissant une mémoire respectable & chere : car s'il arma des mains que la Religion réservait seulement au ministere de l'autel, il les arma pour cet autel même, & pour ses citoyens dans la cause la plus juste, & pour la défense la plus nécessaire, qui est toujours au-dessus des loix. Ses Confreres ne s'étaient armés que dans des guerres civiles & contre des Chrétiens. Peut-être, si l'apothéose est due à quelques hommes, eût-il mieux valu mettre dans le ciel ce Prélat qui combattit & mourut pour son pays, que tant d'hommes obscurs, dont la vertu, s'ils en ont eu, a été pour le moins inutile au monde. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 16.*

—— —— La Sorbonne antique ;
C'est-là que s'assemblaient ces sages révérés,
Des vérités du Ciel interpretes sacrés ;
Qui des Peuples Chrétiens arbitres & modeles,
A leur culte attachés, à leur Prince fideles,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux fleches de l'erreur.

Henr. Chant IV.

L'Eglise a de tout temps produit des solitaires,
Qui rassemblés entr'eux sous des regles séveres,
Et distingués en tout du reste des mortels,

Se consacraient à Dieu par des vœux solemnels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde,
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres, à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les chaires;
Mais souvent enivrés de ces talents flatteurs,
Répandus dans le siecle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues:
Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Henr. Chant V.

Alfred, Roi d'Angleterre, rebâtit plusieurs églises, mais aucun monastere. Il pensait sans doute que dans un état désolé qu'il fallait repeupler, il eût mal servi sa patrie, en favorisant trop ces familles immenses sans pere & sans enfants, qui se perpétuent aux dépens de la Nation: aussi ne fut-il pas mis au nombre des Saints; mais l'Histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni faiblesse, le met au premier rang des Héros utiles au genre-humain, qui sans ces hommes extraordinaires, eût toujours été semblable aux bêtes farouches. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 18.*

Il y a tel couvent inutile au Monde, à tous égards, qui jouit de 200000 livres de rente. La raison démontre, que si on donnait ces 200000 livres à cent Officiers, qu'on marierait; il y aurait cent bons citoyens récompensés, cent filles pourvues, quatre cents personnes au moins de plus dans l'état au bout de dix ans, au lieu de cinquante fainéants. Elle démontre encore que ces cinquante fainéants, rendus à la patrie, cultiveraient la terre, la peupleraient, & qu'il y aurait plus de laboureurs & de soldats. Voilà ce que tout le monde desire, depuis le Prince du Sang jusqu'au vigneron. La superstition seule s'y opposait autrefois; mais la raison, soumise à la foi, doit écraser la superstition. *Mélange de Litt. chap. 2. Sur l'Administration publique.*

Rien ne nous irrite plus qu'un Religieux devenu puissant. Son pouvoir nous paraît une violation de ses vœux; mais s'il abuse de ce pouvoir, il est en horreur. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 108.*

JANSENISME, CONVULSIONS.

Il serait très-difficile à ceux qui sont entêtés de toutes ces disputes, de jeter les yeux sur l'histoire générale du Monde. Car en observant tant de nations, tant de mœurs, tant de religions différentes, on voit le peu de figure que font sur la

terre un Moliniste & un Jansénifte. On rougit alors de la frénésie pour un parti qui se perd dans la foule & dans l'immensité des choses. *Essai sur l'Hist. Génér. chap.* 208.

Au lieu d'imiter Rome, qui avait plusieurs fois imposé silence aux deux partis; au lieu de réprimer un religieux (*le Pere le Tellier*), & de conduire le Cardinal (*de Noailles*); au lieu de défendre ces combats comme les duels, & de réduire tous les Prêtres, comme tous les Seigneurs, à être utiles sans être dangereux; au lieu d'accabler enfin les deux partis sous le poids de la puissance suprême, soutenue par la raison & par tous les Magistrats: Louis XIV crut bien faire de solliciter lui même à Rome une déclaration de guerre, & de faire venir la fameuse Constitution, qui remplit le reste de sa vie d'amertume. *Essai sur l'Hist. Générale, chap.* 208.

Le tombeau du Diacre *Pâris* fut le tombeau du Jansénisme, dans l'esprit de tous les honnêtes gens. Ces farces auraient eu des suites sérieuses dans des temps moins éclairés. Il semblait que ceux qui les protégaient, ignorassent à quel siecle ils avaient à faire. *Essai sur l'Histoire, Génér. chap.* 208.

Je ne ferais nulle mention d'une folie épidémique, qui saisit le peuple de Dijon en 844, à

l'occaſion d'un *ſaint Benigne*, qui donnait, diſait-on, des convulſions à ceux qui priaient ſur ſon tombeau : je ne parlerais pas, dis-je, de cette ſuperſtition populaire, ſi elle ne s'était renouvellée de nos jours avec fureur, dans des circonſtances toutes pareilles. Les mêmes folies ſemblent deſtinées à reparaître de temps en temps ſur la ſcene du monde ; mais auſſi le bon ſens eſt le même dans tous les temps : & on n'a rien dit de ſi ſage ſur les miracles modernes opérés ſur le tombeau de je ne ſais quel Diacre de Paris, que ce que dit en 844, un Evêque de Lyon ſur ceux de Dijon. « Voilà un étrange » Saint, qui eſtropie ceux qui ont recours à » lui. Il me ſemble que les miracles devraient » être faits pour guérir les maladies, & non » pour en donner. » *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 21.*

DISPUTES THEOLOGIQUES, SECTES, FANATISME, INQUISITION, HERESIES, GUERRE DE RELIGION, LIGUE, MASSACRE DE LA S. BARTHELEMI.

Les héréſies ſemblent être le fruit d'un peu de ſcience & de loiſir. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 35.*

Tous les réformateurs ont toujours affecté des mœurs ſéveres. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 69.*

Je ne décide pas entre Geneve & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si dans les différends où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge;
L'un & l'autre parti cruel également,
Ainsi que dans le crime est dans l'aveuglement.

Henr. Chant II.

J'ai vu naître autrefois le Calvinisme en France;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance;
Je l'ai vu sans support, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu, du sein de la poussiere,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altiere,
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.
Loin de la Cour alors, dans cette grotte obscure;
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins console mes vieux jours:
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être;
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.

Henr. Chant I.

Vers l'an 1559, quelques Calvinistes s'étaient d'abord insinués dans le Peuple, qu'il faut presque toujours gagner le premier. Il est de bonne foi; il se met lui-même la bride qu'on lui présente, jusqu'à ce qu'il vienne quelque homme puissant qui la tienne, & qui s'en serve à son avantage. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 115.*

Les sectes vieillissent comme les hommes. Celles qui n'ont pas été soutenues par de grands Princes, qui n'ont point causé de grands maux, vieillissent plutôt que les autres. Ce sont des maladies épidémiques qui passent comme la suette & la coqueluche. *Mêlang. de Litt. & de Phil. chap. 9.*

Il est bien triste pour l'humanité, que ceux qui se disent les déclarateurs des commandements célestes, les interpretes de la divinité, en un mot les Théologiens, soient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'aussi pernicieux dans la société, qu'obscurs dans leurs idées, & que leur ame soit gonflée de fie. & d'orgueil, à proportion qu'elle est vuide de vérités. Ils voudraient troubler la terre par un sophisme. *Mêlang. de Poés. & de Litt. réponse au Roi de Prusse.*

Les Métaphysiciens & les Théologiens ressemblent assez à cette espece de gladiateurs, qu'on faisait combattre les yeux

couverts d'un bandeau. *Mél. de Litt. & de Phil. chap. 29.*

En matiere de Religion, l'enthousiasme commence toujours le bâtiment, mais l'habileté l'acheve. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 117.*

Les plus grandes inimitiés produisent moins de crimes que le fanatisme. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 145.*

L'esprit d'ambition est presque toujours joint à celui d'enthousiasme, & se mêle sans qu'on s'en apperçoive, à la piété la plus austere. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 117.*

On a disputé sur tout ce qu'on connaît, & sur tout ce qu'on ne connaît pas. Mais les disputes des anciens Philosophes furent toujours paisibles, & celles des Théologiens, souvent sanglantes, & toujours turbulentes. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 208.*

Les querelles Théologiques avaient plus de poids en Orient, parce que les Prélats n'y ayant jamais eu de puissance temporelle, cherchaient à se faire valoir par les guerres de plume. Il y a encore une autre cause de la paix Théologique en Occident; c'est l'ignorance, qui au moins produisit ce bien parmi les maux infinis dont elle était cause. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 21.*

La fureur d'enthousiasme n'est guere que dans les sectes naissantes. *Essai sur l'Hist. Génér. chap.* 20.

La superstition est le plus horrible ennemi du genre humain. Quand elle domine le Prince, elle l'empêche de faire le bien de son peuple ; quand elle domine le peuple, elle le souleve contre son Prince. *Mêlang. de Litt. & de Phil. chap.* 2.

Quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt de sacrifier la nature à la superstition. Que de peres ont détesté, déshérité leurs enfants ! que de freres ont poursuivi leurs freres par ce funeste principe ! j'en ai vu des exemples dans plus d'une famille. *Lettre au Roi de Prusse, sur la Trag. de Mahom.*

Les superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée ; ils ont & donnent des terreurs paniques. *Mêl. de Litt. & de Phil. chap.* 26.

La volupté & la superstition ont leur source dans la faiblesse. *Essai sur l'Hist. Génér. chap.* 44.

Si la superstition ne se signale pas toujours par ces excès qui sont comptés dans l'Histoire

des crimes, elle fait dans la société tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faire. Elle désunit les amis, elle divise les parents, elle persécute le sage, qui n'est qu'homme de bien, par la main du fou qui est enthousiaste. Elle ne donne pas toujours de la ciguë à *Socrate*, mais elle bannit *Descartes*, d'une ville qui devait être l'asyle de la liberté; elle donne à *Jurieu*, qui faisait le prophete, assez de crédit pour réduire à la pauvreté le savant & le philosophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une florissante jeunesse qui court à ses leçons, le successeur du grand *Leibnitz*, *M. Wolf* : il faut pour le rétablir que le Ciel fasse naître un Roi philosophe; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raison humaine se perfectionne par la philosophie qui fait tant de progrès en Europe; on voit dans ce même siecle où la raison éleve son trône d'un côté, le plus absurde fanatisme dresser encore ses autels de l'autre. *Let. sur la Tr. de Mah. au Roi de Prusse.*

Il n'y a pas un seul exemple sur la terre de Philosophes qui se soient opposés aux Loix du Prince. Il n'y a pas un seul siecle où la superstition & l'enthousiasme n'aient causé des troubles qui font horreur. *Mélang. de Litt. & de Phil. chap. 2.*

O superstition! tes rigueurs inflexibles,
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Trag. de Mahom. Act. 2.

Les premiers observateurs du cours véritable des Astres leur attribuerent de fausses influences. Les fondateurs des Religions étrangeres, en reconnaissant la Divinité, souillerent le culte par les superstitions. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 120.*

C'est le caractere des barbares, de croire la Divinité malfaisante : les hommes font Dieu à leur image. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 8.*

Il faut attribuer au tribunal *de l'Inquisition* cette profonde ignorance de la saine philosophie où l'Espagne demeure plongée, tandis que l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie même, ont découvert tant de vérités, & ont élargi la sphere de nos connaissances. Jamais la nature humaine n'est si avilie que quand l'ignorance est armée du pouvoir. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 18.*

. . . . Ce sanglant Tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monacal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les autels, & qui les déshonore,
Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré;
Comme si nous vivions dans ces temps déplorables,
Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiser par le sang des humains.

Henr. Chant. VI.

Un doux Inquisiteur, un Crucifix en main,
Au feu par charité fait jeter son prochain,
Et pleurant avec lui d'une fin si tragique,
Prend pour s'en consoler son argent qu'il s'applique,
Tandis que de la grace ardent à se toucher,
Le Peuple en louant Dieu, danse autour du bûcher.

Poëme sur la Loi Nat. Ire. *Partie.*

Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers solemnels, où des Juifs malheureux,
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Henr. Chant. v.

Si Newton était né en Portugal, & qu'un Dominiquain eût vu une héréſie dans la raiſon inverſe du quarré des diſtances, on aurait revêtu le Chevalier *Iſaac Newton* d'une *ſanbenite* dans un *Auto-da-fé. Mêlang. de Litt. & de Phil. chap. 29.*

On a ſouvent demandé pourquoi ceux que leur miniſtere engage à être ſavants & indulgents, ont été ſi ſouvent ignorants & impitoyables. Ils ont été ignorants, parce qu'ils avaient long-temps étudié ; & ils ont été cruels, parce qu'ils ſentaient que leurs mauvaiſes études étaient l'objet du mépris des ſages. Certainement les Inquiſiteurs qui eurent l'effronterie de condamner le ſyſtême de *Copernic*, non ſeule-

ment comme hérétique, mais comme abſurde, n'avaient rien à craindre de ce ſyſtême. La terre a beau être emportée autour du Soleil, ainſi que les autres planettes, ils ne perdaient rien de leurs revenus ni de leurs honneurs. Le dogme même eſt toujours en ſûreté, quand il n'eſt combattu que par des Philoſophes; toutes les Académies de l'Univers ne changeront rien à la croyance du peuple. Quel eſt donc le principe de cette rage, qui a tant de fois animé les *Anitus* contre les *Socrates*? C'eſt que les *Anitus* diſent dans le fond de leur cœur, les *Socrates* nous mepriſent. *Mêlang. de Litt. & de Phil. chap. 29.*

On reprochait à *Montezuma* d'immoler des captifs à ſes Dieux; qu'aurait-il dit, s'il avait vu un *Auto-da-fé*? *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 118.*

Un inſpiré qui cabale, n'eſt-il pas convaincu d'être un fourbe? L'imagination humaine eſt capable de réunir ces deux excès qui ſemblent s'exclure. (*La fourberie & le fanatiſme.*) *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 208.*

Il vaut mieux recevoir cent Bulles erronnées, que de mettre cent Villes en cendres, comme ont fait les Huguenots & leurs Adverſaires. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 208.*

Il y a peu de points de controverſe qui n'aient cauſé une guerre civile, & les nations étrangeres,

peut-être notre postérité, ne pourront un jour comprendre que nos peres se soient égorgés mutuellement pendant tant d'années, en prêchant la patience. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 163.*

La raison en se perfectionnant, détruit le germe des guerres de Religion. C'est l'esprit philosophique qui a banni cette peste du monde. *Mêlang. de Litt. & de Phil. chap. 2.*

L'esprit dogmatique apporta chez les hommes la fureur des guerres de la Religion. J'ai recherché long-temps, comment & pourquoi cet esprit dogmatique, qui divisa les écoles de l'antiquité païenne, sans causer le moindre trouble, en a produit parmi nous de si horribles. Ce n'est pas le seul Fanatisme qui en est cause; car les Gymnosophistes & les Bramins, les plus fanatiques des hommes, ne firent jamais de mal qu'à eux-mêmes. *Essai sur l'Hist. Génér. 207.*

Pourquoi obéirai-je en aveugle à des aveugles qui me crient: Haïssez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentiments chez les hommes! L'esprit d'indulgence ferait des freres, celui d'intolérance peut former des monstres. *Lettre au Roi de Prusse sur Mahomet.*

La

La Discorde attentive, en traversant les airs,
Entend ces cris affreux, & les porte aux enfers.
Elle amene à l'instant de ces royaumes sombres
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres;
Il vient, le Fanatisme est son horrible nom,
Enfant dénaturé de la Religion;
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse & le déchire.

Henr. Chant V.

Il est affreux sans doute que l'Eglise Chrétienne ait toujours été déchirée par ses querelles, & que le sang ait coulé pendant tant de siecles par des mains qui portaient le Dieu de paix: cette fureur fut inconnue au Paganisme, il couvrit la terre de ténebres, mais il ne l'arrosa que du sang des animaux; & si quelquefois chez les Juifs & chez les Païens on dévoua des victimes humaines, ces dévouements tout terribles qu'ils étaient, ne causerent pas de guerres civiles. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 207.*

Ne pourrait-on pas trouver l'origine de cette nouvelle peste qui a ravagé la terre, dans l'esprit républicain qui anima les premieres Eglises? Les assemblées secrettes qui bravaient d'abord dans des grottes & dans des caves, l'autorité des Empereurs Romains, formerent peu à peu un Etat dans l'Etat. C'était une république cachée au milieu de l'Empire. Constantin la tira

de dessous terre pour la mettre à côté du Trône. Bientôt l'autorité attachée aux grands sieges se trouva en opposition avec l'esprit populaire, qui avait inspiré jusqu'alors toutes les assemblées des Chrétiens. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 207.*

La saine philosophie qui commança vers le milieu de ce siecle (*de Louis XIV*), à percer un peu dans le monde, devait dégoûter à la longue les honnêtes gens des disputes de controverse. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 207.*

La modération semble aujourd'hui prendre, dans les deux partis opposés, la place des anciennes fureurs. Si le même esprit sanguinaire avait toujours présidé à la Religion, l'Europe serait un vaste cimetiere. L'esprit de philosophie a enfin émoussé les glaives. Faut-il qu'on ait éprouvé deux cents ans de frénésie, pour arriver à des jours de repos ! *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 113.*

Si on ouvrait toutes les archives, on y verrait toujours la Religion immolée à l'intérêt & à la vengeance. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 148.*

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruissellant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere;

Les époux expirants sous leurs toits embrasés,
Les enfants au berceau sur la pierre écrasés :
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre ;
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encor à peine vous croirez :
Ces monstres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs freres ;
Et le bras tout souillé du sang des innocents,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.

Henr. chant II.

Le monstre au même instant donne à tous le signal ;
Tous sont empoisonnés de son venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche solemnelle ;
L'étendard de la Croix flottait au milieu d'elle ;
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux,
Semblent à leur révolte associer les cieux :
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prieres publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles Soldats,
Du sabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras.
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice,
Dans les murs de Paris cette infâme milice
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayene, qui de loin voit leur folle entreprise,

La méprise en secret, & tout haut l'autorise;
Il sait combien le peuple avec soumission
Confond le Fanatisme & la Religion;
Il connaît ce grand art aux Princes nécessaire;
De nourrir la faiblesse & l'erreur du vulgaire. . .

Henr. Chant IV.

Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un géant haut de soixante & dix pieds; bientôt après tous les Docteurs examinent de quelle couleur doivent être ses cheveux, de quelle grandeur est son pouce, quelles dimensions ont ses ongles: on crie, on cabale, on se bat; ceux qui soutiennent que le petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diametre, font brûler ceux qui affirment que le petit doigt à un pied d'épaisseur. Mais, Messieurs, votre géant existe-t-il? dit modestement un passant. Quel doute horrible! s'écrient tous ces disputants: quel blasphême! quelle absurdité! alors ils font tous une treve pour lapider le passant; après l'avoir assassiné en cérémonie, de la maniere la plus édifiante, ils se battent entr'eux comme de coutume, au sujet du petit doigt & des ongles. *Mêlange de Litt. & de Phil. chap. 39.*

Ce Fanatisme sacrilege
Est sorti du sein des autels;
Il les profane, il les assiege,
Il en écarte les mortels:

O Religion bienfaiſante !
Ce farouche ennemi ſe vante
D'être né de ton chaſte flanc ;
Mere tendre, mere adorable,
Croira-t-on qu'un fils ſi coupable
Ait été formé de ton ſang ?

Ode ſur le Fanatiſme.

Le Fanatique aveugle & le Chrétien ſincere
Ont porté trop ſouvent le même caractere ;
Ils ont même courage, ils ont mêmes deſirs ;
Le crime a ſes héros, l'erreur a ſes martyrs :
Du vrai zele & du faux vains Juges que nous ſommes,
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux grands hommes.

Henr. Chant V.

Louis XI donna par contrat de mariage le Comté de Boulogne à la Sainte Vierge. La piété ne conſiſte pas à faire la Vierge Comteſſe, mais à s'abſtenir des actions que la conſcience reproche, & que Dieu doit punir. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 80.*

Heureux tous les hommes, ſi tous les diſputeurs de ce monde, ſi les Héréſiarques s'étaient ſoumis avec autant de modération, avec une douceur auſſi magnanime que le grand Arche-

vêque de Cambrai, qui n'avoit nulle envie d'être héréſiarque; je ne ſai pas s'il avait raiſon de vouloir qu'on aimât Dieu pour lui-même; mais M. *de Fénélon* méritait d'être aimé ainſi. *Mêlange de Litt. & de Phil. chap. 9.*

RELIGION MAHOMETANE, PAIENNE, ORACLES DU PAGANISME, PRODIGES.

Les Religions durent toujours plus que les Empires. Le Mahométiſme floriſſait, & l'Empire des Califes était détruit par la Nation des Turcomans. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 43.*

Si jamais Puiſſance a menacé toute la Terre, c'eſt celle des Califes; car ils avaient le droit du Trône & de l'Autel, du glaive & de l'enthouſiaſme. Leurs ordres étaient autant d'oracles, & leurs ſoldats autant de fanatiques. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 4.*

Les Califes n'étaient plus que les chefs de la Religion, tels que le *Dairi*, Pontife du Japon, qui commande en apparence aujourd'hui au *Cuboſama*, & qui lui obéit en effet; tels que le Sherif de la Mecque, qui appelle le Sultan Turc ſon Vicaire; tels enfin qu'étaient les Papes ſous les Rois Lombards. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 43.*

Je ne compare point ſans doute le trône de

l'erreur à celui de la vérité. Je compare les révolutions. *Ibid.*

Ces Dieux dont le Pontife a promis le secours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas
toujours;
On ne voit point leur bras si prodigue en miracles:
Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un souffle pur ne sont point animés.
Ne nous endormons point sur la foi de leurs Prêtres;
Au pied du sanctuaire il est souvent des traîtres,
Qui nous asservissant sous un pouvoir sacré,
Font parler les destins, les font taire à leur gré.

Œdipe, Acte II.

Fortement appuyé sur des oracles vains,
Un Pontife est souvent terrible aux Souverains;
Et dans son zele aveugle un peuple opiniâtre,
De ses liens sacrés imbécille idolâtre,
Foulant par piété les plus saintes des loix,
Croit honorer les Dieux en trahissant ses Rois;
Sur-tout quand l'intérêt, pere de la licence,
Vient de leur zele impie enhardir l'insolence.

Œdipe, Acte III.

Cet organe des Dieux est-il donc infaillible?
Un ministere saint les attache aux autels:

Ils approchent des Dieux ; mais ils sont des mortels.
Pensez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?
Que sous un fer sacré des taureaux gémissants
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçants ?
Et que de leurs festons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les destinées ?
Non, non, chercher ainsi l'obscure vérité,
C'est usurper les droits de la Divinité.
Nos Prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

Œdipe, Acte IV.

——— Ne consultez point d'oracles inutiles :
C'est par la fermeté qu'on rend les Dieux faciles.
Ce fantôme inoui qui paraît en ce jour,
Qui naquit de la crainte & l'enfante à son tour,
Peut-il vous effrayer par tous ses vains prestiges ?
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges :
Ils sont l'appas grossier des peuples ignorants,
L'invention des fourbes & le mépris des grands.

Sémiramis, Acte II.

——— J'ai fait en secret, moins fiere & plus hardie,
Consulter Jupiter aux sables de Libie :
Comme si loin de nous le Dieu de l'Univers
N'eût mis la vérité qu'au fonds de ces déserts.

Sémiramis, Acte I.

Du Ciel, quand il le faut, la justice suprême,
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même;
Il permet à la mort d'interrompre ses loix,
Pour l'effroi de la Terre & l'exemple des Rois.

Sémiramis. Act. III.

L'HOMME.

On peut dans une Satyre montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté; mais pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que de tous les animaux l'homme est le plus parfait, le plus heureux, & celui qui vit le plus long-temps; car ce qu'on dit des cerfs & des corbeaux n'est qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner & de nous plaindre du malheur & de la briéveté de la vie, nous devons nous étonner, & nous féliciter de notre bonheur & de sa durée. A ne raisonner qu'en Philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre, que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*

Quand il faut rendre son corps aux éléments, & ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir; quand ce moment de métamorphose est venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. *Micromégas, chap. 3.*

Qui pourrait redouter ou refuser la mort ?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle ;
Le brave la défie & marche au-devant d'elle,
Le sage, qui l'attend; la reçoit sans regret.

L'Orphelin de la Chine, Act. 1.

Inexplicables humains, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse & de grandeur, tant de vertus & de crimes? *Le Monde comme il va, chap. 64.*

L'homme n'est point une énigme, comme on se le figure, pour avoir le plaisir de la deviner. L'homme paraît être à sa place dans la nature, supérieur aux animaux, auxquels il est semblable par les organes, inférieur à d'autres êtres, auxquels il ressemble probablement par la pensée. Il est comme tout ce que nous voyons, mêlé de mal & de bien, de plaisir & de peine. Il est pourvu de passions pour agir, & de raison pour gouverner ses actions. Si l'homme était parfait, il serait Dieu; & ces prétendues contrariétés, que vous appellez contradictions, sont les ingrédients nécessaires qui entrent dans le composé de l'homme, qui est comme le reste de la nature, ce qu'il doit être. Voilà ce que la raison peut dire: ce n'est donc point la raison qui apprend aux hommes de la chûte de la nature humaine, c'est la foi seule à laquelle il faut avoir recours. *Remarques sur les Pensées de Pascal.*

L'homme (on nous l'a tant dit) eſt une énigme
obſcure ;
Mais en quoi l'eſt-il plus que toute la nature ?
Avez-vous pénétré, Philoſophes nouveaux ;
Cet inſtinct sûr & prompt, qui ſert les animaux ?
Dans ſon germe impalpable, avez-vous pu connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, & qui meurt pour
renaître.

Poëme ſur la Loi Nat. IIe. *Partie.*

Il eſt bien certain, que la naiſſance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon, dont le pere portait du fumier, & un ânon, dont le pere portait des reliques. L'éducation fait la grande différence, les talents la font prodigieuſe, la fortune encore plus. *Anecdotes ſur le Czar.*

La nature en tous ſens a ſes bornes preſcrites ;
Et le pouvoir humain ſerait ſeul ſans limites ?

Diſc. IIe. *Sur la Liberté.*

Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont
d'un Dieu.

Ibid.

Hélas ! grands & petits, & ſujets & Monarques,
Diſtingués un moment, par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel eſt chargé de ſa propre douleur :

Sa peine lui suffit, & dans ce grand naufrage ;
Rassembler nos débris, voilà notre partage.

Orphelin de la Chine, Act. II.

N'espérons des humains, rien que par leur faiblesse.

Brutus, Act. III.

Faut-il toujous combattre, ou tromper les humains?

Mahom. Act. V.

Croyez-moi, les humains que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

Alzire, Act. I.

Si du Dieu qui nous fit, l'éternelle puissance
Eût, à deux jours au plus, borné notre existence ;
Il nous aurait fait grace ; il faudrait consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer ;
Le temps est assez long, pour quiconque en profite ;
Qui travaille, & qui pense, en étend la limite.
On peut vivre beaucoup, sans végéter long-temps.

Discours IIe. De la nature de l'homme.

Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaissaient ni le tien, ni le mien ;
Qu'auraient-ils pu connaître ? Ils n'avaient rien.
Ils étaient nus, & c'est chose très-claire,
Que, qui n'a rien n'a nul partage à faire.

Le Mondain.

Nous penſons dans l'opulente oiſiveté de nos villes que tout l'Univers nous reſſemble, & nous ne ſongeons pas que tous les hommes ont vécu long-temps comme le reſte des animaux, ayant ſouvent à peine le couvert & la pâture au milieu même des mines d'or & de diamants. *Chap. 121. de l'Ethiopie.*

Il y a très-peu d'hommes vraiment originaux : preſque tous ſe gouvernent, penſent & ſentent par l'influence de la coutume & de l'éducation. Rien n'eſt ſi rare qu'un eſprit qui marche dans une route nouvelle ; mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche que les vues fines apperçoivent. *Rem. ſur les Penſées de Paſcal.*

C'eſt une étrange rage que celle de quelques Meſſieurs, qui veulent abſolument que nous ſoyons miſérables. Je n'aime point un Charlatan qui veut me faire accroire que je ſuis malade pour me vendre ſes pillules. *Lettre à M. de S'Gravenſende, Mêl. de Litt.*

Notre exiſtence n'eſt point ſi malheureuſe qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'Univers comme un cachot, & tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, eſt l'idée d'un fanatique. Croire que le Monde eſt un lieu de délices où l'on ne doit avoir que

du plaisir, c'est la rêverie d'un Sibarite. Penser que la terre, les hommes & les animaux, sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est, je crois, d'un homme sage. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*

Qui sait les ressorts secrets des fautes & des injustices des hommes? *Essai sur l'Hist. Gén. ch. 68.*

Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions; c'est là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes se font dévotes à cinquante ans, & se sauvent d'un ennui par un autre. *Mél. de Litt. chap. 56.*

Le courage s'épuise, & manque à la vieillesse.

Oreste. Act. IV.

NATURE.

La Nature féconde, ingénieuse & sage,
Par ses dons partagés ornant cet Univers,
Parle à tous les humains, mais sur des tons divers:
Ainsi que son esprit, tout peuple a son langage,
Ses sons & ses accents à sa voix ajustés,
Des mains de la Nature exactement notés:
L'oreille heureuse & fine en sent la différence.

Temple du Goût.

Les cris du sang, sa force & ses impressions,
Des cœurs toujours trompés sont les illusions.
La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude.

Mahom. Act. IV.

——— Périsse la marâtre!
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang;
Le barbare plaisir d'hériter de son sang!

Mérope, Acte I.

La Nature un moment jette un cri qui l'alarme;
Mais bientôt dans un cœur à la raison rendu,
L'Intérêt parle en maître, & seul est entendu. *

Oreste. Act. III.

La Nature & l'Hymen, voilà les loix premieres;
Les devoirs, les liens des nations entieres:
Ces loix viennent des Dieux; le reste est des humains.

Orphel. de la Chine, Acte II.

Tout ce qui tient intimement à la nature humaine se ressemble d'un bout de l'Univers à l'autre. Tout ce qui peut dépendre de la coutume est différent, & c'est un hazard s'il se ressemble. L'empire de la coutume est bien plus vaste que celui de la Nature: il s'étend sur les mœurs, sur tous les usages; il répand la variété sur la scene de l'Univers; la Nature y répand l'unité; elle établit par-tout un petit nombre de principes invariables: ainsi le fonds est toujours le même, & la culture produit des fruits différents. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 211.*

* C'est Egiste dans Oreste, c'est un tyran qui parle.

HUMANITE'.

Je lis au cœur de l'homme & souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,
Les monuments épars, & le style énergique
De ce fameux *Pascal*, ce dévot satyrique.
Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer;
Je combats ses rigueurs extrêmes!
Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes;
Je voudrais, malgré lui, leur apprendre à s'aimer.

Mêl. de Litt. & de Poésies:
Réponse à une Dame.

Les Saints ont des plaisirs que je ne connois pas:
Les Miracles sont bons; mais soulager son frere,
Mais tirer son ami du sein de la misere,
Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus,
C'est un plus grand miracle, & qui ne se fait plus.

Mêl. de Litt. & de Poésies.
VII°. *Discours. Sur la vraie vertu.*

On retrouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractere d'un être pensant: on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le desir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice & de l'oppression; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité, où leurs défauts devaient les ensevelir.
Ouv. Dramatiques. Disc. Prélim. sur Alzire.

Les

Les hommes ſanguinaires ne le ſont que dans la fureur de la vengeance, ou dans les ſévérités de cette politique atroce, qui fait croire la cruauté néceſſaire; mais perſonne ne répand le ſang pour ſon plaiſir. *Eſſai ſur l'Hiſt. chap. 65.*

La religion d'un Barbare conſiſte à offrir à ſes Dieux le ſang de ſes ennemis. Un Chrétien mal inſtruit n'eſt ſouvent guere plus juſte. Etre fidele à quelques pratiques inutiles, & infidele aux vrais devoirs de l'homme; faire certaines prieres, & garder ſes vices; jeûner, mais haïr; cabaler, perſécuter; voilà ſa religion. Celle du Chrétien véritable, eſt de regarder tous les hommes comme ſes freres, & de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal. *Ouvr. Dram. Diſc. préliminaire ſur Alzire.*

Le genre-humain ſerait trop malheureux, s'il était auſſi commun de commettre des choſes atroces, que de les croire. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. Mort de Madame, chap. 118.*

Vivons en paix, adorons notre Pere commun; vous avec vos ames ſavantes & hardies; nous avec nos ames ignorantes & timides. Nous avons un jour à vivre, paſſons-le doucement, ſans nous quereller pour des difficultés qui ſeront éclaircies dans la vie immortelle, qui commencera demain. *Mêlange de Litt. De l'Ame, chap. 26.*

Saladin laiſſa par ſon teſtament des diſtributions égales d'aumônes aux pauvres Mahométans, Juifs & Chrétiens : voulant faire entendre par cette diſpoſition, que tous les hommes ſont freres, & que pour les ſecourir, il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils ſouffrent. *Eſſai ſur l'Hiſt. Saladin, chap. 45.*

Il y a ſouvent des hommes, qui ſans avoir acheté le droit de juger leurs ſemblables, aiment le bien public, autant qu'il eſt négligé quelquefois par ceux qui acquierent, comme une métairie, le pouvoir de faire du bien & du mal. *Mêlange de Litt. chap. 42.*

Ceux qui perſécutent un Philoſophe, ſous prétexte que ſes opinions peuvent être dangereuſes au public, ſont auſſi abſurdes que ceux qui craindraient que l'étude de l'Algebre ne fît renchérir le pain au marché. Il faut plaindre un être penſant qui s'égare; le perſécuter eſt inſenſé & horrible. Nous ſommes tous freres : ſi quelqu'un de mes freres, plein du reſpect & de l'amour filial, animé de la charité la plus fraternelle, ne ſalue pas notre Pere commun avec les mêmes cérémonies que moi, dois-je l'égorger & lui arracher le cœur? *Mêlange de Litt. Théiſme, chap. 40.*

Il faut aimer & très-tendrement, les créatures;

il faut aimer sa patrie, sa femme, son pere, ses enfants; il faut si bien les aimer, que Dieu nous les fait aimer malgré nous. Les principes contraires sont propres à faire des raisonneurs inhumains. *Rem. sur les Pensées de Pascal.*

Sans l'humanité, vertu qui comprend toutes les vertus, on ne mériterait guere le nom de Philosophe. *Mélange de Phil. I Part. chap. 6.*

C'est une chose bien déplorable que la même religion, qui ordonne le pardon des injures, ait fait commettre depuis long-temps tant de meurtres, & cela en vertu de cette seule maxime, que quiconque ne pense pas comme nous, est reprouvé, & qu'il faut avoir les reprouvés en horreur. *Essai sur l'Hist. chap. 143.*

On prétend qu'on est moins malheureux quand on ne l'est pas seul; ce n'est pas par malignité, c'est par besoin. On se sent alors entraîné vers un infortuné comme vers son semblable. La joie d'un homme heureux serait une insulte; mais deux malheureux sont comme deux arbrisseaux faibles, qui s'appuyant l'un sur l'autre se fortifient contre l'orage. *Mêl. de Litt. Le Pécheur.*

Dans nos jours passagers de peines de miseres,
Enfants du même Dieu, vivons du moins en freres,
Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;

Mille ennemis cruels aſſiégent notre vie ;
Toujours par nous maudite, & toujours ſi chérie :
Notre cœur égaré, ſans guide & ſans appui,
Eſt brûlé de deſirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu ſans connaître les larmes.
De la ſociété les ſecourables charmes
Conſolent nos douleurs au moins quelques inſtants ;
Remede encor trop faible à des maux ſi conſtants.
Ah, n'empoiſonnons pas la douceur qui nous reſte !
Je crois voir des forçats dans un cachot funeſte,
Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés.

Poëme ſur la Loi naturelle, III Partie.

A la Religion diſcrétement fidelle,
Sois, doux, compatiſſant, ſage, indulgent comme elle;
Et ſans noyer autrui, ſonge à gagner le port :
Qui pardonne a raiſon, & la colere a tort.

Ibid.

Mornay revole au Prince, il le ſuit, il l'eſcorte ;
Il pare, en lui parlant, plus d'un coup qu'on lui porte ;
Mais il ne permet pas à ſes ſtoïques mains
De ſe ſouiller du ſang des malheureux humains.
De ſon Roi ſeulement ſon ame eſt occupée ;
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée,
Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort & ne la donne pas.

Henr. Chant VIII.

Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave & non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme & stoïque il regarde la guerre
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son Maître & le suit

Henr. Chant VI.

J'aime peu les héros, ils font trop de fracas;
Je hais ces conquerants, fiers ennemis d'eux-mêmes,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé tous les biens suprêmes,
Cherchant par-tout la mort & la faisant souffrir
A cent mille hommes leurs semblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.

Mélange de Litt. Lettre au Roi de Prusse.

Consulter la prudence & suivre l'équité,
Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste.
Dans d'autres sentiments l'héroïsme consiste;
Le conquérant est craint, le sage est estimé;
Mais le bienfaisant charme, & lui seul est aimé,
Lui seul est vraiment Roi, sa gloire est toujours pure,
Son nom parvient sans tache à la race future.

A qui ſe fait aimer faut-il d'autres exploits?
Trajan, non loin du Gange, enchaîna trente Rois,
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire:
Connu par ſes bienfaits, ſa bonté fait ſa gloire.
Jéruſalem conquiſe & ſes murs abattus
N'ont point éterniſé le grand nom de *Titus*.
Il fut aimé, voilà ſa grandeur véritable.

Mêlange de Litt. Rép. au Roi de Pruſſe.

Pour inſtruire la race humaine;
Faut-il perdre l'humanité?
Faut-il le flambeau de la haine,
Pour nous montrer la vérité?
Un ignorant qui de ſon frere
Soulage en ſecret la miſere,
Eſt mon exemple & mon Docteur;
Et l'eſprit hautain qui diſpute,
Qui condamne, qui perſécute,
N'eſt qu'un déteſtable impoſteur.

Ode ſur le Fanatiſme.

Si l'éternelle loi qui meut les éléments,
Fait tomber les rochers ſous les efforts des vents;
Si les chênes touffus par la foudre s'embraſent,
Ils ne reſſentent point les coups qui les écraſent;
Mais je vis, mais je ſens, mais mon cœur opprimé
Demande des ſecours au Dieu qui l'a formé.

Enfants du Tout-Puissant, mais nés dans la misere,
Nous étendons nos mains vers notre commun Pere.
Le vase, on le sait bien, ne dit point au potier:
Pourquoi suis-je si vil, si faible, si grossier?
Il n'a point la parole, il n'a point la pensée;
Cette urne en se formant, qui tombe fracassée,
De la main du potier ne reçut point un cœur
Qui desirât les biens & sentît son malheur.

Poëme sur le désastre de Lisbonne.

De l'Inde aux bornes de la France,
Le Soleil en son vaste tour
Ne voit qu'une famille immense
Que devrait gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des freres:
Jettez ces armes mercenaires;
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens poursuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouissance
Dans l'horrible nuit du trépas?

Ode sur la Paix.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du nom sacré d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-même,
Au monde, à l'inconstance ardents à se livrer,

Malheureux dont le cœur ne ſait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

Epître aux Manes de Génonville.

Aimez Dieu, lui dit-il, (*Jéſus-Chriſt*,) mais aimez
les mortels.
Voilà l'homme & ſa loi : c'eſt aſſez, le Ciel même
A daigné nous tout dire, en ordonnant qu'on aime.
Le monde eſt médiſant, vain, léger, envieux,
Le fuir eſt très-bien fait, le ſervir encor mieux :
A ſa famille, aux ſiens, je veux qu'on ſoit utile.

VIIe. *Diſcours. Sur la vraie Vertu.*

C'eſt peu d'être équitable, il faut rendre ſervice.
Le juſte eſt bienfaiſant.

Ce mot de *bienfaiſance*, il me plaît, il raſſemble,
Si le cœur en eſt cru, bien des vertus enſemble.
Petits Grammairiens, grands Précepteurs des ſots,
Qui peſez la parole & meſurez les mots,
Pareille expreſſion vous ſemble hazardée :
Mais l'Univers entier en doit chérir l'idée.

Ibid.

Ce vieux Créſus, en ſablant du Champagne,
Gémit des maux que ſouffre la campagne,
Et couſu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles ſurchargé.

Mêlange de Litt. Vie de Paris & de Verſailles.

Ferme en tes sentiments, & simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportements d'un zele atrabilaire.
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frere;
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.

11e. *Disc. Sur la Liberté.*

Ne cache point tes pleurs; cesse de t'en défendre:
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais.

Alzire, Act. II.

—— *Tendez* une main bienfaisante
A cet infortuné que le ciel *vous* présente.
Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit malheureux.

Mérope, Acte II.

—— La pitié dont la voix,
Alors qu'on est vengé, fait entendre ses loix.

Sémiramis, Act. V

Il n'y a guere que les ames vertueuses de sensibles. *Préface de Rome Sauvée.*

Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts?

Alz. Act. II.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
Mais enfin je ſuis homme, & c'eſt aſſez de l'être ;
Pour aimer à donner ſes ſoins compatiſſants
A des cœurs vertueux que l'on croit innocents.
Exterminez, grands Dieux, de la terre où nous ſommes,
Quiconque avec plaiſir répand le ſang des hommes!

Mahom. Act. III.

Qu'il eſt dur de haïr ceux qu'on voudrait aimer!

Ibid.

VERTUS, AMITIÉ.

Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obſcure :
Puiſſai-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot, dont la peur dangereuſe
Corrompt la vie & rend la mort affreuſe !

Mél. de Poëſ. &c. Vie de Paris.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite.
O divine amitié ! félicité parfaite !
Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a ſoumis;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les ſaiſons & dans toutes les heures,

Sans toi l'homme est tout seul ; il peut par ton appui,
Multiplier son être & vivre dans autrui.

Mél. de Poés. IV. Discours.

On me dit, je vous aime, & je crus comme un sot,
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot :
J'y fus pris. J'asservis au vain desir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractere,
Et perdant la raison dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvait aimer.

Ibid.

Oui, des amis ! en as-tu pu connaître ?
J'en ai cherché ; j'ai vu force frippons,
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blasés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis :
Mais des cœurs droits, des ames élevées
Que les destins n'ont jamais captivées,
Et qui se font un plaisir généreux,
De rechercher un ami malheureux,
J'en connai peu ; par-tout le vice abonde.
Un coffre fort est le Dieu de ce Monde.

La Prude, Act. I.

Si les hommes étaient de pures machines,

que deviendrait l'amitié, ſentiment dont tous les cœurs bien faits ſont leurs délices?

Quoi! un cœur tendre & généreux, un eſprit ſage verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulin tourner par le courant de l'eau & ſe briſer à force de ſervir? *Mêl. de Poéſ. & de Litt. Réponſe au Roi de Pruſſe.*

Un eſprit mâle & ferme, un ami reſpecté,
Fait parler le devoir avec autorité;
Ses conſeils ſont des loix.

Le Duc de Foix, Acte I.

Les yeux de l'amitié ſe trompent rarement.

Oreſte, Act. IV.

L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des Dieux.

Œdipe, Acte I.

L'amitié vit avec très-peu de Dieux.

Mêl. de Poéſ. & de Litt. Temple de l'amitié.

Comment ſont faits les gens qu'on nomme amis?
Tu les as vus chez moi toujours admis,
M'importunant ſouvent de leurs viſites,
A mes ſoupers délicats paraſites,
Vantant mes goûts d'un eſprit complaiſant,
Et ſur le tout empruntant mon argent;

De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant, moi présent.

Enfant prodigue, Act. II.

Quand d'emprunter on fait la grace insigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne;
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

La Prude, Act. I.

COURAGE, FERMETÉ, GRANDEUR D'AME, HÉROISME, GENEROSITÉ, MODERATION, SAGESSE, GLOIRE, LIBERTÉ, FIDELITÉ, SINCERITÉ, RECONNOISSANCE, AMOUR DE LA PATRIE, HONNEUR, AMOUR DU TRAVAIL.

Tout vouloir est d'un fou; l'excès est son partage,
La modération est le trésor du sage.
Il faut régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses desirs.

Mél. de Poésies & de Litt. IV Discours. De la modération.

Usez, n'abusez point, le sage ainsi l'ordonne;
Je suis également *Epictete*, & *Petrone*;
L'abstinence, ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

Mél. de Poés. & de Litt. V Discours. Sur la nature du plaisir.

Ah! qui sert son pays, sert souvent un ingrat.

Catilina, Acte I.

Un citoyen n'est rien dans la perte commune.
Il doit s'anéantir.

L'Orphelin de la Chine, Act. IV.

Un méchant homme peut faire le bien public, quand son intérêt n'y est pas contraire. *Essai sur l'Hist. Génér. de Louis XI. chap.* 8.

Le véritable & solide amour de la Patrie consiste à lui faire du bien, & à contribuer à sa liberté autant qu'il nous est possible; mais disputer seulement sur les Auteurs de notre Nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poëtes que nos voisins, c'est plutôt sot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre pays. *Essai sur la Poésie Epique, chap. 8.*

Les temps d'Anarchie sont ceux qui produisent l'excès de l'héroïsme; son essor est plus retenu dans les gouvernements réglés. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 30.*

——————— Dans le malheur,
Il ne faut consulter que le ciel & son cœur.
Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne.

Mérope, Act. V.

C'est dans l'adversité qu'on voit le vrai courage.

Henr. Chant I.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux.

Alzire, Act. II.

—— Il est bien dur pour un cœur magnanime,
D'attendre des secours de ceux qu'on méprise;
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

Zaïre, Act. II.

Rarement un héros connait la défiance.

Henr. Chant II.

C'est aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A se justifier par des moyens vulgaires;
Mais un Prince, un guerrier, tel que vous, tel
que moi,
Quand il a dit un mot, en est cru sur sa foi.

Œdipe, Act. II.

La vertu s'avilit à se justifier.

Ibid.

Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur & la gloire.
L'éclat vous plaît, vous mettez la grandeur
Dans les blasons : je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,

Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains;
Sont à mes yeux les premiers des humains.

Nanine, Act. I.

Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.

Brutus, Act. I.

Honorer la vertu, c'est assez la venger.

Mariamne, Act. V.

——— Le vrai courage est de savoir souffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever sur son Prince un main criminelle.

Ibid.

Je ne veux point de toi demander des serments,
De la foi des humains sacrés & vains garants;
Ta promesse suffit, & je la crois plus pure
Que les autels des Dieux entourés du parjure.

Mort de César, Act. I.

La puissance souveraine peut maltraiter un brave homme, mais non pas le déshonorer. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 174.*

Il est des cœurs si grands, si généreux
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

Nanine, Acte I.

——— C'est peut-être un grand tort,
D'avoir une ame au dessus de son sort.

Ibid.

——— Mon devoir est le maître.
Non, crois-moi, l'homme est libre au moment qu'il
veut l'être.
Je l'avoue, il est vrai, ce dangereux poison
A pour quelques moments égaré ma raison;
Mais le cœur d'un soldat sait domter la mollesse;
Et l'Amour n'est puissant que par notre faiblesse.

Brutus, Acte II.

Le faible est inquiet, le grand homme est tranquille.

Le Duc de Foix, Acte III.

Un courage indomté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.

Catilina, Acte V.

——— Quand le Ciel en colere
De ceux qu'il persécute a comblé la misere,

Il les ſoutient ſouvent dans le ſein des douleurs ;
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.

Orphelin de la Chine, Acte V.

Les taureaux aux autels tombent en ſacrifice ;
Les criminels tremblants ſont traînés au ſupplice ;
Les mortels généreux diſpoſent de leur ſort.

Ibid.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer ſans doute.

Alzire, Acte III.

J'ai penſé qu'un Guerrier, jaloux de ſa puiſſance ;
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offenſe.

Ibid.

Qui peut ſe déguiſer, pourrait trahir ſa foi ;
C'eſt un art de l'Europe : il n'eſt pas fait pour moi.

Alzire, Acte I.

Doux nœuds de la reconnaiſſance,
C'eſt par vous que dès mon enfance
Mon cœur à jamais fut lié :
La voix du ſang, de la nature,
N'eſt rien qu'un languiſſant murmure,
Près de la voix de l'amitié.

Eh ! quel eſt en effet mon pere ?
Celui qui m'inſtruit, qui m'éclaire,

Dont le ſecours m'eſt aſſuré ;
Et celui dont le cœur oublie
Les biens répandus ſur ſa vie,
C'eſt-là le fils dénaturé.

Mélange de poéſ. Ode ſur l'Ingratitude.

Quel indigne Soldat voudrait briſer ſa chaîne,
Alors que dans les fers ſon Chef eſt retenu ?

Zaïre, Acte II.

J'eſtime plus un vertueux Soldat,
Qui de ſon ſang ſert ſon Prince & l'Etat,
Qu'un important, que ſa lâche induſtrie
Engraiſſe en paix du ſang de la Patrie.

Nanine, Acte III.

Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'eſt qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :
C'eſt l'amour de la gloire, & non de la juſtice,
La crainte du reproche, & non celle du vice.

. . . .

Chériſſez la vertu, ſans en chercher l'éclat.
L'honneur eſt dans le cœur.

Alzire, Acte IV.

Travailler eſt le lot & l'honneur d'un mortel.
Le repos eſt, dit-on, le partage du Ciel ?
Je n'en crois rien du tout : quel bien imaginaire

D'être les bras croisés pendant l'éternité!
Est-ce dans le néant qu'est la félicité?
Dieu ferait malheureux, s'il n'avait rien à faire:
Il est d'autant plus Dieu qu'il est plus agissant.

Mêl. de Poés. & de Litt. Lett. au Roi de Prusse.

S'occuper, c'est savoir jouir.
L'oisiveté pese & tourmente.
L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

*Mêl. de Poés. Lett. à son Altesse Royale Madame la Princesse de****

RAISON, SAGESSE, AMOUR DE L'ORDRE, USAGE DES CONSEILS.

Memnon conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage. Il n'y a guere d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête. *Mêlange de Litt. chap. 10.*

Un vieillard vénérable avait loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour:
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est-là que de lui-même il faisait son étude;
C'est-là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines:

Tranquille, il attendait qu'au gré de ses souhaits,
La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.

Henr. Chant IV.

Il est dangereux d'avoir raison dans des choses où des hommes accrédités ont tort. *Essai sur l'Hist. Génér.*

Il faut d'abord que la raison, si lente à s'introduire chez les Doctes, soit établie dans les principales têtes. Elle descend aux autres de proche en proche, & gouverne enfin le peuple même qui ne la connaît pas, mais qui voyant que ses supérieurs sont modérés, apprend aussi à l'être. C'est un des grands ouvrages du temps. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 207.*

Sur ce vaste Univers un grand voile est jeté;
Mais dans les profondeurs de cette obscurité,
Si la raison nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.

Poëme sur la Religion Naturelle.

Quand on considere que *Newton*, *Locke*, *Clark*, *Leibnitz* auraient été persécutés en France, emprisonnés à Rome, brûlés à Lisbonne; que faut-il penser de la raison humaine? *Mêlange de Litt. chap. 19.*

Vivons pour nous; va, bien ſot eſt celui
Qui fait ſon mal des ſottiſes d'autrui.

La Prude.

——— Le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous, pour aller à ſes fins.

Ibid.

——— Le juſte, auſſi bien que le ſage,
Du crime & du malheur ſait tirer avantage.

Zaïre, Acte II.

Nous voyons un amour de l'ordre qui anime en ſecret le genre-humain. C'eſt un des reſſorts de la nature qui reprend toujours ſa force. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 211.*

Un homme qui n'a qu'à s'en prendre à lui-même d'avoir ſuivi un mauvais avis, eſt ſouvent aſſez injuſte pour en punir l'auteur. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 104.*

PASSIONS.

Que les paſſions ſont funeſtes ! Ce ſont les vents qui enflent les voiles du vaiſſeau: elles le ſubmergent quelquefois, mais ſans elles il ne peut voguer. La bile rend colere & malade; mais ſans la bile l'homme ne ſaurait vivre. Tout eſt dangereux ici bas, & tout eſt néceſſaire. *Mêlange de Litt. L'Hermite.*

Si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même sent cette faute. *Mêlange de Poës. Préface sur le Poëme de la Loi naturelle.*

Quoique fasse un grand cœur où la vertu domine,
On ne se cache point ces secrets mouvements,
De la nature en nous indomtables enfants :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous surprendre ;
Ces feux qu'on croit éteints renaissent de leur cendre ;
Et la vertu sévere en de si durs combats
Résiste aux passions & ne les détruit pas.

Œdipe, Acte II.

On ne peut desirer ce qu'on ne connait pas.

Zaïre, Acte I.

AMOUR.

L'Amour regne par le délire,
Sur ce ridicule Univers.
Tantôt aux esprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers ;
Tantôt il renverse un Empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la Tragédie ;
Non moins touchant & plus humain,
Il anime la Comédie ;
Il affadit dans l'Elégie ;

Et dans un madrigal badin,
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de Poésie,
De *Virgile* jusqu'à *Chaulieu*,
Sont aussi soumis à ce Dieu,
Que tous les états de la vie.

Préface sur Nanine.

Vous vainqueur de vous-même, & roi de votre cœur;
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre:
Qui l'ignore est heureux, qui le domte est illustre.

Henr. Chant IX.

L'Amour dans tous les lieux fait sentir son pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les cœurs y soupirent.
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le moissonneur ardent qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épis que l'Eté fait éclore,
S'arrête, s'inquiéte & pousse des soupirs:
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
Près de lui la bergere oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée!
Par un charme indomtable elle était attirée.

Elle avait à combattre en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un héros & l'Amour.

LE TEMPLE DE L'AMOUR.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'éleve un vieux Palais respecté par les temps :
La nature en posa les premiers fondements ;
Et l'Art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les présents de Flore ;
Et la terre n'attend pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'Homme y semble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
Les voix de mille amants, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs faiblesses.

Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs ;
De leur aimable maître implorer les faveurs ;
Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire,
Dans son Temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple sacré les Graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle volupté sur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystere en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance ;
Les plaisirs amoureux, & les tendres desirs,
Plus doux, plus séduisants encor que les plaisirs.
De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée ;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre ;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre,
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide :
La haine, & le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.

La malice les voit, & d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
C'est là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre & si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre,
Donne avec un souris, ou la paix ou la guerre,
En répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un Trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

Henr. Chant IX.

Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un souris tendre,
Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux,
Qui, pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'Univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore,
Mais malheureux qui n'en parle qu'en vers.

Epître à Mlle. Gossin, à la tête de Zaïre.

. . . La reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'Amour.

Zaïre, Act. I.

On connaît peu l'Amour, on craint trop son amorce;
C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force;
C'est nous qui sous son nom troublons notre repos;
Il est tyran du faible, esclave du héros.

Le Duc de Foix, Act. II.

Ciel! faut-il voir ainsi par des caprices vains
Anéantir le fruit des plus nobles desseins!
L'Amour subjuguer tout! ses cruelles faiblesses,
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses!
Des freres se haïr, & naître en tous climats
Des passions des grands le malheur des Etats!

Ibid. Act. III.

Une passion naissante & combattue éclate, un amour satisfait, sait se cacher. *Mêlange de Litt. & d'Hist. La jalousie.*

. . . . . Crois-tu qu'une Princesse
Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse?
Des courtisans sur nous les inquiets regards,
Avec avidité tombent de toutes parts:
A travers leurs respects, leurs trompeuses souplesses
Pénétrent dans nos cœurs & cherchent nos faiblesses:

A leur malignité rien n'échappe & ne fuit ;
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, juſqu'à notre ſilence :
Et quand leur artifice, & leur perſévérance,
Ont enfin malgré nous arraché nos ſecrets,
Alors avec éclat leurs diſcours indiſcrets,
Portant ſur notre vie une triſte lumiere,
Vont de nos paſſions remplir la terre entiere.

Œdipe, Acte III.

Je ſens trop, aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agréments que l'on touche une femme,
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.

L'Indiſcret, Scene X.

——— L'amour ſans héritage,
Triſte & confus, n'a pas l'art de charmer;
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

La Prude, Act. I.

——— Oui ces femmes de bien,
Aiment par fois de grands diſeurs de rien.

Ibid.

——— L'Amour a deux carquois;
L'un eſt rempli de ces traits tout de flamme,

Dont la douceur porte la paix dans l'ame ;
Qui rend plus purs nos goûts, nos ſentiments ;
Nos ſens plus vifs, nos plaiſirs plus touchants :
L'autre n'eſt plein que de fleches cruelles,
Qui répandant les ſoupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font ſuccéder les dégoûts à l'ardeur.

Nanine, Act. I.

On aime mieux ſon égal que ſon maître.

Ibid. Act. III.

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles ;
Je le dis aux amants, je le répete aux belles.
Damon tes ſens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soûtenir de Daphné l'éternel tête à tête :
Mais ce bonheur uſé n'eſt qu'un dégoût affreux ;
Et vous avez beſoin de vous quitter tous deux.

Mél. de Poéſ. IV. Diſcours. De la modération en tout.

Qui connaît mieux que moi juſqu'où va ma puiſſance!
Je puis, je le ſais trop, uſer de violence ;
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoiſonné,
D'aſſujettir un cœur qui ne s'eſt point donné,
De ne voir en des yeux, dont on ſent les atteintes ;

Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne posséder dans sa funeste ardeur
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.

L'Orphelin de la Chine, Act. III.

CONSCIENCE, REMORDS.

Ah! quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable?

Le Fanatisme, Act. III.

De nos desirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la regle & la morale.
C'est une source pure: en vain dans ses canaux,
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
En vain sur sa surface une fange étrangere,
Apporte en bouillonant un limon qui l'altere;
L'homme le plus injuste & le moins policé,
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du Ciel avec l'intelligence,
Le frein de la justice & de la conscience,
De la raison naissante elle est le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre, aussi-tôt elle instruit:
Contre-poids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de desirs, asservi, mais né libre;
Arme que la nature a mis en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.

Poëme sur la Loi Nat. IIe. Partie.

Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur:
» Qu'il eſt beau, qu'il eſt doux d'accabler l'innocence,
» De déchirer le ſein qui nous donna naiſſance!
» Dieu juſte, Dieu parfait! que le crime a d'appas!
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'étoit une loi terrible, univerſelle,
Que reſpecte le crime, en s'élevant contre elle.
Eſt-ce nous qui créons ces profonds ſentiments?
Avons-nous fait notre ame? Avons-nous fait nos ſens?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature & la même origine:
L'Artiſan les façonne & ne peut les former.
Ainſi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur;
Il ne peut la changer; ſon juge eſt dans ſon cœur.

Poëme ſur la Loi Nat. 1re. *Partie.*

Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas aſſez ſe repentir.

Nanine, Act. III.

Qu'on appelle la raiſon & les remords comme on voudra, ils exiſtent, & ils ſont les fondements de la Loi naturelle. *Poëme ſur la Loi naturelle, premiere Partie.*

Le fruit au moins que l'*on doit* recueillir
De *ses* erreurs, eſt de ſavoir ſouffrir.

L'Enfant prodigue, *Acte III.*

AMOUR-PROPRE, VANITÉ, FATUITÉ, PEDANTERIE.

Il eſt auſſi impoſſible qu'une Société puiſſe ſe former & ſubſiſter ſans amour-propre, qu'il ſerait impoſſible de faire des enfants ſans concupiſcence, de ſonger à ſe nourrir ſans appétit. C'eſt l'amour de nous-mêmes qui aſſiſte l'amour des autres; c'eſt par nos beſoins mutuels que nous ſommes utiles au genre-humain; c'eſt le fondement de tout commerce; c'eſt l'éternel lien des hommes; ſans lui il n'y aurait pas eu un Art inventé, ni une Société de dix perſonnes formée. C'eſt cet amour-propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de reſpecter celui des autres. La loi dirige cet amour-propre, & la Religion le perfectionne. Il eſt bien vrai que Dieu aurait pu faire des Créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas les Marchands auraient été aux Indes par charité, & le Maçon eût ſcié de la pierre, pour faire plaiſir à ſon prochain. Mais Dieu a établi les choſes autrement: n'accuſons point l'inſtinct qu'il nous donne, & faiſons-en l'uſage qu'il commande. *Remarq. ſur les Penſées de Paſcal.*

Ceux qui sont nés sous un Monarque,
Font tous semblant de l'adorer :
Sa Majesté qui le remarque,
Fait semblant de les honorer ;
Et de cette fausse monnoie,
Que le Courtisan donne au Roi,
Et que le Prince lui renvoie,
Chacun vit ne songeant qu'à soi.

Mélange de Poés. Lett. au Roi de Prusse.

Chez de sombres dévots l'amour-propre est damné ;
C'est l'ennemi de l'homme, aux enfers il est né.
Vous vous trompez, ingrats, c'est un don de Dieu même :
Tout amour vient du Ciel ; Dieu nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils.
Dans nos concitoyens, sur-tout dans nos amis.
Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame ;
Notre esprit est porté sur ses ailes de flamme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a, par bonté, donné les passions.

Mélange de Poés. ve *Disc. Sur la nature du plaisir.*

Ce bœuf qui pesamment rumine ses problêmes,
Ce papillon folâtre, ennemi des systêmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur

Par un bavard en robe, apprentif chicaneur;
Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire;
Vous vend pour un écu sa plume & sa colere.

Mêlange de Poéf. &c. Epît. à un Ministre d'Etat.

Sur du fumier l'orgueil est un abus:
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable.

L'Enfant prodigue, Acte III.

Avoir la faiblesse de se croire supérieur à sa profession, c'est le sûr moyen d'être au dessous. *Mêlang. de Poéf. &c. Préface d'Œdipe.*

J'arrêterais, Monsieur, le cours d'une riviere;
Un cerf dans une plaine, un oiseau dans les airs;
Un Poëte entêté, qui récite ses vers,
Une Plaideuse en feu, qui crie à l'injustice,
Un Manceau tonsuré, qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre & ses coups,
Plutôt qu'un Petit-Maître allant en rendez-vous.

L'Indiscret, Scene IX.

L'empesé Magistrat, le Financier sauvage,
La Prude aux yeux dévots, la Coquete volage;
Vont en poste à Versaille essuyer des mépris,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.

Mêlange de Poéf. &c. IVe. Disc. De la mod. en tout.

Adolescent qui s'érige en barbon;
Jeune écolier qui vous parle en Caton,
Est à mon sens un animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable.

L'Enfant prodigue, Acte I.

Etre à la fois & Midas & Narcisse,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice;
Lorgner sans cesse, avec un œil content,
Et sa personne & son argent comptant;
Etre en rabat un petit-maître avare,
C'est un excès de ridicule rare.
Un jeune fat passe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare est un monstre pour moi.

Ibid.

J'épouserais plutôt un vieux soldat,
Qui jure, boit, bat sa femme, & qui l'aime;
Qu'un sot en robe, enivré de lui-même;
Qui, d'un ton grave & d'un œil de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant;
Qui, comme un paon, dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge & s'admire;
Et plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

Ibid.

Le ridicule & la bonne fortune
Vont bien ensemble, & la chose est commune.

La Prude, Acte II.

ENVIE, JALOUSIE, RIVALITÉ, MÉDISANCE, DISCORDE, TRACASSERIE, INGRATITUDE, INCONSTANCE, INTÉREST, IGNORANCE, FAIBLESSE, AMBITION, HYPOCRISIE.

Les hommes ne manquent pas de prétexte pour se nuire, quand ils n'en ont plus de cause. *Essai sur l'Hist. Génér. Du Jansénisme.*

Là gît la sombre Envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche,
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants.
Triste amante des morts, elle hait les vivants.
Elle apperçoit Henri, se détourne & soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plaît & s'admire.

Henr. Chant VII.

——— Je n'ai pas grand usage
Jusqu'à présent du monde & du ménage;
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maisons autant qu'il en soutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

L'Enfant prodigue, Acte II.

Eſt-il ſi malheureux de plaire ?
L'envie eſt un mal néceſſaire,
C'eſt un petit coup d'aiguillon,
Qui vous force encor à mieux faire.

Mêlange de poëſ. Lett. à M. le Préſident Hainaut.

Après les excès où j'ai vu l'envie s'emporter, après les impoſtures atroces que je lui ai vu répandre, après les manœuvres que je lui ai vu faire, je ne ſuis plus ſurpris de rien à mon âge. *Fragm. d'une Lett. à un Académicien de Berlin.*

On ne s'embellit point en blâmant ſa rivale.

Mêlange de poëſ. &c. IIIe. Diſcours. Sur l'Envie.

La gloire d'un rival s'obſtine à t'outrager;
C'eſt en le ſurpaſſant que tu dois t'en venger.

Ibid.

Ce bourreau de l'eſprit, quel eſt-il ? c'eſt l'Envie.
L'Orgueil lui donna l'être au ſein de la Folie.
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer.
Quoiqu'enfant de l'Orgueil, il craint de ſe montrer:
Le mérite étranger eſt un poids qui l'accable.
Semblable à ce géant ſi connu dans la fable,
Triſte ennemi des Dieux, par les Dieux écraſés;
Lançant en vain les feux dont il eſt embraſé,

Il blasphême, il s'agite en sa prison profonde;
Il croit pouvoir donner des secousses au monde;
Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé;
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.

Ibid.

L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'est même avant que d'aimer.

Nanine, Acte I.

On entre en guerre en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampants dans l'ombre, inconnus comme vous;
Obscurément tourmentant votre vie.
Homme public, c'est la publique envie
Qui contre vous leve son front altier.
Le coq jaloux se bat sur son fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine;
Tel est l'état de la nature humaine.
La Jalousie & tous ses noirs enfants
Sont au Théatre, au Conclave, aux Couvents.
Montez au Ciel; trois Déesses rivales
Troublent le Ciel, qui rit de leurs scandales.
Que faire donc? A quel Saint recourir?
Je n'en sai point. Il faut savoir souffrir.

Mêlange de Poës. Epît. sur la Calomnie.

Moi, que je puisse aimer comme l'on fait haïr ?
Quiconque est soupçonneux, invite à le trahir.

Zaïre; Acte I.

La jalousie, quand elle est furieuse, produit plus de crimes que l'intérêt & l'ambition. *Frag. d'une Lettre à un Académicien de Berlin.*

Un rival au tombeau doit causer peu d'envie.

Alzire, Acte I.

O faux dévot, véritable mondain,
Connaissez-vous, & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.

Mêlange de Poés. &c. Défense du Mondain.

La Discorde aussitôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les alarmes
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes :
Son haleine en cent lieux répand l'aridité ;
Le fruit meurt en naissant, dans son germe infecté ;
Les épis renversés sur la terre languissent ;
Le ciel s'en obscurcit, les astres en pâlissent ;
Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Henr. Chant. IV.

Ce monftre impétueux, fanguinaire, inflexible,
De fes propres fujets eft l'ennemi terrible:
Aux malheurs des mortels il borne fes deffeins:
Le fang de fon parti rougit fouvent fes mains:
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il infpire.

Henr. Chant I.

La Médifance eft la fille immortelle,
De l'amour propre & de l'Oifiveté.
Ce monftre ailé paraît mâle & femelle,
Toujours parlant & toujours écouté.
Amufement & fléau de ce monde,
Elle y préfide, & fa vertu féconde
Du plus ftupide échauffe le propos:
Rebut du fage, elle eft l'efprit des fots.
En ricanant cette maigre furie,
Va de fa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois fortes d'humains,
Plus que le refte, aliments de l'envie,
Sont expofés à fa dent de harpie:
Les beaux efprits, les belles & les grands
Sont de fes traits les objets différents.

Mél. de Poéf. Epître fur la Calomnie.

Quelle pauvre efpece que le genre-humain, fi le grand Newton a cru trouver dans l'Apo-

calypse, l'histoire présente de l'Europe ! *Mél. de Litt. & de Phil. Du Fanatisme.*

La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus
Tyran qui cede au crime, & détruit les vertus;
L'Ambition sanglante, inquiéte, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;
Le Faux Zele étalant ses barbares maximes,
Et l'Intérêt enfin, pere de tous les crimes.

Henr. Chant VII.

Et serait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce séjour
Exiler la Tracasserie?
Evitons ce monstre odieux,
Monstre femelle, dont les yeux
Portent un poison gracieux;
Et que le ciel en sa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au sein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur
Distille de sa bouche impure?
Voyez-vous comme l'imposture

Lui prête un secours séducteur?
Le courroux étourdi la guide;
L'embarras, le soupçon timide,
En chancelant suivent ses pas.
Des faux rapports l'erreur avide,
Court au-devant de la perfide,
Et la caresse dans ses bras.

Mêl. de Poés. &c. Lettre sur la Tracasserie.

Ingrats, monstres que la nature
A pêtris d'une fange impure,
Qu'elle dédaigna d'animer,
Il manque à votre ame sauvage,
Des humains le plus beau partage,
Vous n'avez pas le don d'aimer.

Mêl. de Poés. &c. Ode sur l'Ingratitude.

Qui change aisément, est faible, ou veut tromper.

Sémiramis, Act. II.

.... Le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.

Mérope, Act. I.

Un homme qui a tort, & qui veut déshonorer celui qui a raison, se déshonore soi-même. *Diatripe du Docteur Akakia.*

Les grands crimes n'ont guere été commis que par de célebres ignorants. Ce qui fait, & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité, & l'indomtable orgueil des hommes depuis *Thamas-Koulikan*, qui ne savait pas lire, jusqu'à un Commis de la Douanne qui ne sait que chiffrer. *Lettre à M. J. J. R. de G.*

On périt quelquefois par trop de fermeté.

Le Fanatisme, Act. I.

CRIME, HONTE, DESESPOIR, SUICIDE.

On confie aisément des malheurs qu'on surmonte;
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte!

Brutus, Act. II.

Du repos dans le crime! Ah qui peut s'en flatter?

Ibid.

Le crime quelquefois suit de près l'innocence.

Le Fanatisme, Act. III.

La crainte suit le crime, & c'est son châtiment.

Sémiramis, Act. V.

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, & la mort un devoir.

Mérope, Act. II.

On a beau nous dire qu'il y a eu des pays où un conseil était établi, pour permettre aux Citoyens de se tuer, quand ils en avaient des raisons valables. Je réponds, ou que cela n'est pas, ou que ces Magistrats avaient très-peu d'occupation. *Mél. de Litt. Hist. Phil. chap. 13. Suicide.*

Les Apôtres du Suicide nous disent, qu'il est très-permis de quitter sa maison, quand on en est las; d'accord. Mais la plupart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maison, que de dormir à la belle étoile. *Ibid.*

Eh! quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi du calice amer d'un malheur si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable?
Ce corps vil & mortel est-il donc si sacré,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré?

Alzire, Act. V.

La mollesse est douce, & sa suite est cruelle.

Zaïre, Act. I.

C'est le faible qui trompe, & le puissant commande.

Le Fanatisme, Act. II.

Vous avez corrompu tous les dons précieux,
Que pour un autre usage ont mis en vous les Dieux;

Courage, adresse, esprit, grace, fierté sublime;
Tout dans votre ame aveugle est l'instrument du crime.

Rome sauvée, Acte 1.

ESPRIT DU MONDE, CONDUITE, CONVERSATION, LIBERTE', GAIETE' JEU, RETRAITE.

Plus on voit ce monde, & plus on le voit plein de contradictions & d'inconséquences; à commencer par le Grand Turc; il fait couper toutes les têtes qui lui déplaisent, & peut rarement conserver la sienne. *Mélange de Litt. & d'Hist. chap. 42.*

Le monde entier redouble mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je méprise,
Ramas confus de fourbe & de sottise,
S'il faut opter, si dans ce tourbillon
Il faut choisir d'être dupe ou frippon;
Mon choix est fait, je bénis mon partage;
Ciel, rends-moi dupe, & rends-moi juste & sage.

La Prude, Act. IV.

La terre est un vaste théatre, où la même tragédie se joue sous des noms différents. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 126.*

Ce monde ci eſt un vaſte amphithéatre, où chacun eſt placé au hazard ſur ſon gradin. On croit que la ſuprême félicité eſt dans les degrés d'en-haut. Quelle erreur! *Mêlange de Litt. & de Phil. chap. 55.*

De ſoi-même peu ſatisfait,
On veut du monde; il embarraſſe:
Le plaiſir fuit; le jour ſe paſſe,
Sans ſavoir ce que l'on a fait.

*Mêl. de Poéſ. de Litt. & d'Hiſt. Lett. à S. A. R. Madame la Princeſſe ***.*

Ce monde ſubſiſte, comme ſi tout était bien ordonné; l'irrégularité tient à notre nature; notre monde politique eſt comme notre globe, quelque choſe d'informe qui ſe conſerve toujours. Il y aurait de la folie à vouloir que les montagnes, les mers, les rivieres fuſſent tracées en belles figures régulieres; il y aurait encore plus de folie de demander aux hommes une ſageſſe parfaite, ce ſerait vouloir donner des ailes à des chiens, ou des cornes à des aigles. *Mêl. de Litt. d'Hiſt. & de Phil. chap. 41.*

Ce monde eſt un grand bal, où des fous déguiſés,
Sous les riſibles noms d'Eminence & d'Alteſſe,
Penſent enfler leur être & hauſſer leur baſſeſſe.
En vain des vanités l'appareil nous ſurprend.
Les mortels ſont égaux; leur maſque eſt différent.

1. Diſcours. Sur l'égalité des conditions.

César & *Pompée* s'appellaient dans le Sénat *César* & *Pompée*, mais ces gens-là ne savaient pas vivre. Ils finissaient leurs lettres par *vale*, adieu. Nous étions nous autres, il y a soixante ans, *affectionnés serviteurs*; nous sommes devenus depuis *très-humbles & très-obéissants*, & actuellement nous avons *l'honneur de l'être*. Je plains notre postérité, elle ne pourra que difficilement ajouter à ces belles formules. *Mél. de Litt. & de Phil. Des Titres.*

A mesure que les Pays sont barbares, ou que les Cours sont faibles, le cérémonial est plus en vogue. La vraie puissance & la vraie politique dédaignent la vanité. *Ibid.*

Le grand monde est léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble & séduit, est-on seul? On est sage.

Mél. de Poés. & de Litt. 11. Disc. De la nature de l'homme.

Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole; en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas,
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Mél. de Poés. &c. Epître sur la Ville de Paris, &c.

Bon de l'argent! dans le siecle où nous sommes
C'est bien cela que l'on obtient des hommes.

Vive

Vive embrassade & fades compliments,
Propos joyeux, vains baisers, faux serments.

La Prude, Acte I.

De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets & des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaieté,
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde & frivole,
Que nous usons de ce temps qui s'envole;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
Longs pour les sots, pour qui pense si courts.

Mél. de Poés. &c. Epître sur la vie de Paris.

Qu'un seul faux pas entraîne de faux pas!
De faute en faute on se fourvoie, on glisse;
On se racroche, on tombe au précipice;
La tête tourne, on ne sait où l'on va.

La Prude, Acte IV.

Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde
Est celui d'où dépend le reste de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impression demeure. En vain croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage.
On souffre encore long-temps de ce vieux préjugé;
On est suspect encor lorsqu'on est corrigé;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.

Connaiſſez donc le monde, & ſongez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

L'Indiſcret, Scene I.

Non, il ne faut, & mon cœur le confeſſe,
Déſeſpérer jamais de la jeuneſſe.

Enfant prodigue, Acte v.

On croirait que le jeu conſole,
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un *Cavagnole*,
S'aſſeoir entre des Majeſtés.

*Mél. de Poéſ. Lett. à ſon Alteſſe Royale Madame la Princeſſe de * * **

Noble, Bourgeois, Clerc, Prélat, petit-maître,
Femmes ſur-tout, chacun met ſon eſpoir
Dans ces cartons peints de rouge & de noir.
Leur ame vuide eſt du moins amuſée,
Par l'avarice en plaiſir déguiſée.

Mél. de Poéſ. de Litt. & d'Hiſt. La vie de Paris, &c.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble diſpoſer de mon ame :
S'il ſent vivement, il m'enflamme ;
Et s'il eſt fort, il me ſoutient.
Un Courtiſan pêtri de feinte,

Fait dans moi triſtement paſſer
Sa défiance & ſa contrainte;
Mais un eſprit libre & ſans crainte
M'enhardit & me fait penſer.
Mon feu s'échauffe à ſa lumiere,
Ainſi qu'un jeune Peintre inſtruit
Sous *Le Moine* & ſous *Largiliere*,
De ces maîtres qui l'ont conduit,
Se rend la touche familiere.
Il prend malgré lui leur maniere,
Et compoſe avec leur eſprit.
C'eſt pourquoi *Virgile* ſe fit
Un devoir d'admirer *Homere*:
Il le ſuivit dans ſa carriere,
Et ſon émule il ſe rendit,
Sans ſe rendre ſon plagiaire.

Epît. à M. Fakener.

La liberté n'eſt pas toujours licence.

La Prude, Acte II.

C'eſt-là qu'on trouve la Gaieté,
Cette ſœur de la Liberté,
Jamais aigre dans la ſatyre,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des ſots,

Et très-ſouvent, mais à propos;
Permettant au ſage de rire.

Mêl. de Poëſ. & de Litt. Lett. à Madame Fontaine-Martel.

Cette liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front ſerein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni prude ni catin,
Décente & jamais arrangée;
Souriant d'un ſouris badin,
A ces paroles chatouilleuſes,
Qui font baiſſer un œil malin
A meſdames les précieuſes.

Ibid.

On renouvellerait, ſi on pouvait, les factions du Cirque qui agiterent l'Empire Romain, Deux Actrices rivales ſont capables de diviſer une ville. Les hommes ont tous un ſecret penchant pour la faction. Si on ne peut cabaler, ſe pourſuivre, ſe nuire, pour des couronnes, des tiares, des mitres, nous nous acharnerons les uns contre les autres, pour un Danſeur, pour un Muſicien. *Mêlange de Litt. d'Hiſt. & de Phil. chap. 9.*

Paris eſt plein de ces petits bouts d'homme;
Vains, fiers, fous, ſots, dont le caquet m'aſſomme;
Parlant toujours avec l'air empreſſé,

Et se moquant toujours du temps passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts : on creve, on se ruine :
Les femmes sont sans frein, & les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

Nanine, Acte II.

C'est n'être bon à rien, de n'être bon qu'à soi.

Mêl. de Poés. de Litt. &c. VIIe. *Discours. Sur la vraie Vertu.*

Quel homme dans Paris est animé de l'amour du bien public ? On joue, on soupe, on médit, on fait de mauvaises chansons, & on s'endort dans la stupidité, pour recommencer le lendemain son cercle de légéreté & d'indifférence. *Mêlange d'Hist. & de Phil. Lettre à un premier Commis.*

Après tant de jours consacrés
A *Mars*, à la Cour, à *Cythere* ;
Lorsque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il est bien doux de ne rien faire.

Mêl. de Poés. & de Litt. Lett. au Prince de Vendôme.



LA COUR.

Souvent dans les camps un ſoldat honoré
Rampe à la Cour des Rois, & languit ignoré.

Sémiramis, Acte I.

Croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injuſtices,
Il n'eſt point de vertu qui rachete les vices;
Qu'on cite nos défauts en toute occaſion;
Que le pire de tous eſt l'indiſcrétion;
Et qu'à la Cour, mon fils, l'art le plus néceſſaire
N'eſt pas de bien parler, mais de ſavoir ſe taire.
Ce n'eſt pas en ce lieu que la ſociété
Permet ces entretiens remplis de liberté:
Le plus ſouvent ici l'on parle ſans rien dire;
Et les plus ennuyeux ſavent s'y mieux conduire.
Je connais cette Cour: on peut fort la blâmer;
Mais lorſqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes ſur-tout, plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.
Paraiſſez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit:
Cachez vos ſentiments, & même votre eſprit:
Sur-tout de vos ſecrets ſoyez toujours le maître:
Qui dit celui d'autrui, doit paſſer pour un traître;
Qui dit le ſien, mon fils, paſſe ici pour un un ſot.

L'Indiſcret, Scene I.

Depuis deux mois, au plus, vous êtes à la Cour:
Vous ne connaissez pas ce dangereux séjour.
Sur un nouveau venu le Courtisan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénetre ses défauts; &, dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même sans retour.
Craignez de ces Messieurs la malice profonde.

Ibid.

Je connais trop les Grands: dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
Rejetté par dédain, dès qu'il est inutile,
Et brisé sans pitié, s'il devient dangereux.

Brutus, Acte I.

Horace est un vieux fou, plutôt qu'un vieux Seigneur,
Tout chamarré d'orgueil, pêtri d'un faux honneur,
Assez bas à la Cour, important à la Ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.

L'Indiscret, Scene III.

Il le faut avouer, parmi ces Courtisans
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poste, & tous inébranlabes,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.

Des Courtisans Français tel est le caractere :
La paix n'amolit point leur valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards ;
Vils flatteurs à la Cour, héros aux champs de Mars.

Henr. Chant III.

Les Courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
Leurs armes éclataient du feu des diamants,
De leurs bras énervés frivoles ornements ;
Ardents, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence ;
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp
nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

Ibid.

LE PEUPLE.

Le peuple aveugle & faible est fait pour les grands
hommes,
Pour admirer, pour croire, & pour nous obéir.

Le Fanatisme, Acte I.

. . . . Le faible vulgaire avec légéreté
Fait succéder la peur à la témérité.

Henr. Chant IV.

.... Qui peut s'assurer sur un peuple volage ;
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
Qui quelquefois s'éleve & retombe toujours ?

Henr. chant X.

Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Qui menace & qui craint, regne & sert en un jour.

Brutus, Act. I.

Le merveilleux est la raison du peuple. Les sages contredisent en secret, & le peuple les fait taire. *Mél. de Litt. Hist. & Phil. chap. 69.*

On agita chez les Musulmans, si l'Alcoran était éternel, ou si Dieu l'avait créé pour le dicter à Mahomet. Les Docteurs déciderent, qu'il était éternel ; ils avaient raison, cette éternité est bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toujours, avec le vulgaire, prendre le parti le plus incroyable. *Ibid.*

NAISSANCE, NOBLESSE.

Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.
Il est de ces esprits favorisés des cieux,
Qui sont tout par eux-mêmes, & rien par leurs aïeux.

Le Fanatisme, Act. I.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, *Policlete*, *Sirris*;
Ne sont point des objets dignes de vos mépris:
Leur sort les avilit; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ces rustiques toits, mon pere vertueux
Fait le bien, suit les loix, & ne craint que les Dieux.

Mérope, *Act. II.*

C'est en 709, que les *Vénitiens* eurent leur premier Doge, qui ne fut qu'un Tribun du peuple, élu par des bourgeois. Plusieurs familles qui donnerent leurs voix à ce premier Doge, subsistent encore. Elles sont les plus anciens nobles de l'Europe, sans en excepter aucune maison; & prouvent que la noblesse peut s'acquérir autrement, qu'en possédant un château, ou en payant des patentes à un Souverain. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 33.*

Les descendants des hommes de loi, ne sont point encore reçus dans les chapitres de l'Allemagne. C'est un reste de l'ancienne barbarie, d'attacher de l'avilissement à la plus belle fonction de l'humanité; celle de rendre la justice. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 72.*

Rien n'empêche qu'on ne soit un bon juge, un brave guerrier, un homme d'état habile, quand on a eu un pere bon calculateur. *Mél. de Litt. &c. chap. 64.*

Ceux qui ont voulu relever la naiſſance de *Sixte-quint*, n'ont pas ſongé qu'en cela ils rabaiſſaient ſa perſonne; ils lui ôtaient le mérite d'avoir vaincu les premieres difficultés. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 253.*

La France eſt preſque l'unique pays de l'Europe où l'ancienne nobleſſe ait pris ſouvent le parti de la robe. Preſque tous les autres Etats, par un reſte de barbarie gothique, ignorent encore qu'il y ait de la grandeur dans cette profeſſion. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 200.*

En France, eſt Marquis qui veut; & quiconque arrive à Paris, du fond d'une province, avec de l'argent à dépenſer, & un nom en *ac* ou en *ille*, peut dire: *un homme comme moi, un homme de ma qualité*, & mépriſer ſouverainement un Négociant. Le Négociant entend lui-même parler ſi ſouvent avec dédain de ſa profeſſion, qu'il eſt ſouvent aſſez ſot pour en rougir.

Je ne ſai pourtant lequel eſt le plus utile à un état, ou un Seigneur bien poudré, qui ſait préciſément à quelle heure le Roi ſe leve, à quelle heure il ſe couche, & qui ſe donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'eſclave dans l'antichambre d'un Miniſtre; ou un Négociant qui enrichit ſon pays, donne de ſon cabinet des ordres à Surate, & au Caire, & contribue au bonheur du monde. *Mél. de Litt. &c. chap. 123.*

Dans le temps que Milord *Oxford*, gouvernait l'Angleterre, ſon cadet était facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir, & où il eſt mort. Cette coutume, qui pourtant commence à ſe trop paſſer, paraît monſtrueuſe à des Allemands entêtés de leurs quartiers. Ils ne ſauraient concevoir que le fils d'un Pair d'Angleterre, ne ſoit qu'un riche & puiſſant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne, tout eſt Prince. On a vu juſqu'à trente Alteſſes du même nom, n'ayant pour tout bien que des Armoiries, & une noble fierté. *Ibid.*

RE'PUTATION.

C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux

Henr. Chant I.

Il vous ſied bien, ô Gouverneurs de quelques petits pays; ô Prédicateurs d'une petite paroiſſe, dans une petite ville; ô Docteurs de Salamanque, ou de Bourges; ô petits Auteurs; ô peſants Commentateurs; il vous ſied bien de prétendre à la réputation. *Mél. de Litt. &c. chap. 12.*

Il faut du temps pour que les réputations mûriſſent. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap. 204.*

Le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire. *Diſcours ſur l'Hiſt. de Charles XII.*

LA MODE.

Oui, la mode fait tout, décide tout en France :
Elle regle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

L'Indiscret. Scene XX.

L'usage est fait pour le mépris du sage ;
Je me conforme à ses ordres gênants,
Pour mes habits, non pour mes sentiments.
Il faut être homme, & d'une ame sensée,
Avoir à soi ses goûts & sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer ?
Quoi, de mon être il faudra qu'on décide ?
J'ai ma raison, c'est ma mode & mon guide ;
Le Singe est né pour être imitateur :
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

Nanine, Act. I.

LE TEMPS.

O temps ! O perte irréparable !
Quel est l'instant où nous vivons ?
Quoi ! la vie est si peu durable ;
Et les jours paraîtraient si longs ?

*Mél. de Poés. Lettre à S. A. R. Madame la Princesse ***.*

Rien n'eſt plus long que le *temps*, puiſqu'il eſt la meſure de l'éternité; rien n'eſt plus court, puiſqu'il manque à tous nos projets; rien n'eſt plus lent pour qui attend; rien de plus rapide pour qui jouit; il s'étend juſqu'à l'infini en grand, il ſe diviſe juſque dans l'infini en petit: tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte; rien ne ſe fait ſans lui, il fait oublier tout ce qui eſt indigne de la poſtérité, & il immortaliſe les grandes choſes. *Mêlang. de Litt. & de Phil. Zadig, les Enigmes.*

VERITE', MENSONGE.

Ce n'eſt pas agir avec grandeur, que de tromper les malheureux & les faibles. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 145.*

C'eſt le ſort du genre humain que la vérité ſoit perſécutée dès qu'elle commence à paraître. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 100.*

——— Vous prodiguez ſans ceſſe
La vérité; mais la vérité bleſſe.
Enfant prodigue, Act. 1.

La vérité charitable & diſcrette;
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'oſe conſulter;
Nul ne l'approche, & chacun la regrette.

Par contenance un livre eſt en ſes mains,
Où ſont écrits les bienfaits des humains;
Doux mouvements d'eſtime & de tendreſſe,
Donnés ſans faſte, acceptés ſans baſſeſſe,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé ſans regret publiés.
C'eſt des vertus l'hiſtoire la plus pure;
L'hiſtoire eſt courte, & le livre eſt réduit
A deux feuillets de gothique écriture
Qu'on n'entend plus, & que le temps détruit.

Mêlange de poéſ. Temple de l'Amitié.

Soudain la Vérité, ſi long-temps attendue;
Toujours chere aux humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du Roi deſcend du haut des cieux:
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux:
De moment en moment les ombres qui la couvrent,
Cedent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent:
Bientôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin ſa lumiere immortelle.

Henr. Chant X.

Deſcends du haut des cieux, auguſte Vérité,
Répands ſur mes écrits ta force & ta clarté:
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre,

C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre :
C'est à toi de montrer aux yeux des Nations
Les coupables effets de leurs divisions.

Henr. Chant 1.

Henri doutait encor, & demandait aux cieux,
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
De tout temps, disoit-il la vérité sacrée,
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui menent jusqu'à lui ;
Hélas ! Un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
En eût été servi, s'il avait voulu l'être.

Ibid.

Que le mensonge un instant vous outrage,
Tout est en feu soudain pour l'appuyer :
La vérité perce enfin le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.

Mêl. de poës. Epître sur la Calomnie.

MŒURS, ET USAGES.

Toutes les sectes sont différentes, parce qu'elles viennent des hommes ; la morale est par-tout la même, parce qu'elle vient de Dieu. *Mêl. de Litt. &c. chap. 40.*

L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché ?
Quoi ! le monde est visible, & Dieu serait caché ?

Quoi !

Quoi ! le plus grand besoin que j'aie en ma misere,
Est le seul qu'en effet je ne peux sâtisfaire ?
Non : le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain,
Sur le front des mortels, il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître ;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé ; mais c'est à l'Univers,
Il n'a point de l'Egypte habité les déserts.
Delphes, Delos, Ammon, ne sont pas ses asyles,
Il ne se cacha point aux antres des Sybilles.
La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siecles sans fin parle au nom de ce Dieu.

Poëme sur la Loi Nat. 1e. *Partie.*

D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie ;
Adore un Dieu, sois juste, & chéris ta patrie.

Ibid.

Horace loue l'Empereur *Auguste*, d'avoir réformé les mœurs. Chose étrange (si quelque chose pouvait l'être) qu'*Horace*, en parlant le langage de la débauche, fût le favori d'un réformateur, & qu'*Ovide*, pour avoir parlé le langage de la galanterie, fût éxilé par un débauché, un fourbe, un assassin nommé *Octave*, parvenu à l'Empire par des crimes qui méritaient le dernier supplice. *Mêlang. de Litt. chap.* 132,

On dit qu'aujourd'hui la jeuneſſe
A fait à la délicateſſe,
Succéder la groſſiéreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche pareſſe,
A cette ſage oiſiveté,
Que l'étude occupait ſans ceſſe.

Mél. de Poéſ. Lett. à M. le Duc de Sully.

Tout homme eſt formé par ſon ſiecle ; bien peu s'élevent au deſſus des mœurs du temps. *Eſſai ſur l'Hiſtoire Génér. chap.* 70.

L'extrême facilité introduite dans le commerce du monde, l'affabilité, la culture de l'eſprit, ont fait de Paris, une Ville, qui, pour la douceur de la vie, l'emporte probablement de beaucoup ſur Rome & ſur Athenes, dans le temps de leur ſplendeur.

Cette foule de ſecours toujours prompts, toujours ouverts pour toutes les ſciences, pour tous les arts, les goûts & les beſoins, tant d'utilités ſolides, réunies avec tant de choſes agréables jointes à cette franchiſe particuliere aux Pariſiens, tout cela engage un grand nombre d'étrangers à voyager, ou à faire leur ſéjour dans cette patrie de la ſociété. Si quelques natifs en ſortent, ce ſont ceux qui, appellés ailleurs par leurs talents, ſont un témoignage honorable à leur pays. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap.* 101.

Il n'y a jamais eu de Cour entiérement livrée à la débauche, sans qu'il y ait eu des révolutions ou du moins des séditions. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 85.*

On peut trouver ridicule, que les filles d'Auguste aient filé les habits de leur pere, lorsqu'il était maître de la moitié de l'Univers. Cela n'empêchera pas qu'une simplicité si respectable, ne vaille bien la vaine pompe, la mollesse & l'oisiveté dans lesquelles les personnes du haut rang sont nourries. *Essai sur la Poésie Epique.*

Dans nos murs corrompus ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés.
Je fuyais leurs complots; leurs brigues éternelles
Leurs amours passagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil accru du déshonneur,
Se montrer triomphant sur leur front sans pudeur
L'altiere ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains séduits, prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entiere, & régner tour-à-tour.

Mariamne, Act. 1.

La patrie est un nom sans force & sans effet;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatisme usé des siecles héroïques,

**Se conserve, il est vrai, dans des ames stoïques;
Le reste est sans vigueur.**

Rome sauvée, Act. IV.

C'est le comble de l'avilissement dans la nature humaine, & l'opprobre de l'Orient, de dépouiller les hommes de leur virilité : & c'est le dernier attentat du despotisme de confier le Gouvernement à ces malheureux. Par-tout où leur pouvoir a été excessif, la décadence & la ruine sont arrivées. *Essai sur l'Hist. Génér. chap.* 161.

Les mœurs des Turcs sont un grand contraste; ils sont à la fois féroces & charitables, intéressés, & ne commettant jamais de larcin ; leur oisiveté ne les porte ni au jeu, ni à l'intempérance ; très-peu usent du privilege d'épouser plusieurs femmes, & de jouir de plusieurs esclaves ; & il n'y a pas de grande ville en Europe où il y ait moins de femmes publiques.

Invinciblement attachés à leur Religion, ils haïssent, ils méprisent les Chrétiens, ils les regardent comme des idolâtres ; & cependant ils les souffrent, ils les protégent dans tout leur Empire, & dans la capitale ; on permet aux Chrétiens de faire leurs processions dans le vaste quartier qu'ils ont à Constantinople, & on voit quatre Janissaires précéder ces processions dans les rues.

Les Turcs sont fiers, & ne connaissent point la Noblesse : ils sont braves, & n'ont point l'usage

du duel : c'eſt une vertu qui leur eſt commune avec tous les peuples d'Aſie, & cette vertu vient de la coutume de n'être armés que quand ils vont à la guerre. C'était auſſi l'uſage des Grecs & des Romains ; & l'uſage contraire ne s'introduiſit chez les Chrétiens que dans le temps de barbarie & de Chevalerie, où l'on ſe fit un devoir & un honneur de marcher à pied avec des éperons aux talons, & de ſe mettre à table, ou de prier Dieu avec une longue épée au côté. La Nobleſſe Chrétienne ſe diſtingua par cette coutume, bientôt ſuivie, comme on l'a déjà dit, par le plus vil peuple, & miſe au rang de ces ridicules dont on ne s'apperçoit point, parce qu'on les voit tous les jours. *Eſſai ſur l'Hiſtoire Génér. chap. 160.*

OPINIONS, PRÉJUGÉS.

Y-a-t-il rien de plus reſpectable qu'un ancien abus ? La raiſon eſt plus ancienne. *Mêl. de Litt. & d'Hiſt. Zadig, Le Bûcher.*

Coutume, opinion, Reines de notre ſort,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.

Mêl. de Litt. & de Phil. chap. 13.

La ſottiſe, la folie, & les vices ſont par-tout une partie du revenu public. *Eſſai ſur l'Hiſtoire Génér. De l'Eſpagne au* XVe *ſiecle. Des Juifs & des Maures.*

De tout temps, les hommes ont imaginé que Dieu exauçait les malédictions des mourants & ſur-tout des peres. Opinion utile & reſpectable, ſi elle arrêtait le crime. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap. 36.*

Il faut abandonner ce que l'on voit faux & inſoutenable, auſſi-bien quand on n'a rien à lui ſubſtituer, que quand on aurait les démonſtrations d'Euclide à mettre à la place. Une erreur n'eſt ni plus ni moins erreur, ſoit qu'on la remplace ou non par des vérités. *Mél. de Philoſophie, chap. 1.*

C'eſt une très-grande queſtion, mais peu agitée, de ſavoir juſqu'à quel degré le peuple, c'eſt-à-dire, neuf parts du genre-humain ſur dix, doit être traité comme des ſinges. La partie trompante n'a jamais bien examiné ce problême délicat, & de peur de ſe méprendre au calcul, elle a accumulé tout le plus de viſions qu'elle a pu dans les têtes de la partie trompée. *Mél. de Litt. d'Hiſt. & Phil. chap. 4.*

Donner ſon ſentiment pour la volonté de Dieu, commander de croire ſous peine de la mort du corps, & des tourments éternels de l'ame, a été le dernier période du deſpotiſme de l'eſprit dans quelques hommes : & réſiſter à ces deux menaces, a été dans d'autres le dernier effort de l'indépendance. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén, chap. 207.*

Combien tout change chez les hommes ! Combien ce qui était faux, devient vrai selon les temps ! *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 21.*

Quelque téméraire que paraissent les entreprises, elles sont toujours la suite des opinions dominantes. *Ibid. chap. 36.*

Quand des hommes éclairés disputent longtemps, il y a grande apparence que la question n'est pas claire. *Ess. sur l'Hist. Gén. chap. 206.*

Les hommes réfléchissent peu ; ils lisent avec négligence ; ils jugent avec précipitation, & ils reçoivent les opinions, comme on reçoit la monnoie, parce qu'elle est courante. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 47.*

Les préjugés, ami, sont les Rois du vulgaire.

Le Fanatisme, Act. II.

———— Les soins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre créance.
J'eusse été près du Gange, esclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout, & la main de nos peres
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caracteres,
Que l'exemple & le temps viennent nous retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.

Zaïre, Acte I.

L'homme est né pour l'erreur, on voit la molle argile,
Sous la main du Potier, moins souple & moins docile,
Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorants de ce faible Univers.

Le Temple du Goût.

Newton a commenté l'Apocalipse. Il y trouve clairement que le Pape est l'*Antechrist*, & il explique d'ailleurs ce livre comme tous ceux qui s'en sont mêlés. Apparemment qu'il a voulu, par ce commentaire, consoler la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle. *Mél. de Litt. & d'Hist. chap. 29.*

Que conclure à la fin de tous mes longs propos ?
C'est que les préjugés sont la raison des sots;
Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre :
Le vraî nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans des sentiers secrets le sage doit marcher.
La paix enfin, la paix, que l'on trouble & qu'on aime,
Est d'un prix aussi grand que la vérité même.

Poëme sur la Loi Nat. IVe. *Partie.*

FEMMES, MARIAGES.

Le commerce continuel, si vif & si poli des deux sexes, a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs. *Epître à M. Fakener.*

Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,
Où d'un peuple poli, les femmes adorées,
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux;
Compagnes d'un époux, & reines en tous lieux,
Libres ſans déshonneur, & ſages ſans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.

Zaïre, Acte I.

Quand les hommes ne ſont plus dans leur jeuneſſe, ils ont preſque tous beſoin de la ſociété d'une femme complaiſante. Le poids des affaires rend ſur-tout cette conſolation néceſſaire. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 199.*

La ſociété dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer ſont inſociables. *Epître à M. Fakener.*

Celles qu'on appelle quelquefois malhonnêtes femmes, ont preſque toujours le mérite d'un très-honnête homme. *Il y a quelques vielles Veſtales qui déchirent Théone ;* mais elle fait plus de bien qu'elles toutes enſemble. Elle ne commettroit pas une légere injuſtice pour le plus grand intérêt; elle ne donne à ſon amant que des conſeils généreux; elle n'eſt occupée que de ſa gloire; il rougiroit devant elle, s'il avait laiſſé échapper une occaſion de faire du bien; car rien n'encourage plus aux actions vertueuſes que d'avoir pour témoin & pour juge de ſa con-

duite une maîtresse dont on veut mériter l'estime. Tous les plaisirs régnent dans sa maison ; *Theone* regne sur eux ; elle fait parler à chacun son langage. Son esprit naturel met à son aise celui des autres ; elle plaît sans presque le vouloir ; elle est aussi aimable que bienfaisante ; & ce qui augmente le prix de toutes ses bonnes qualités, elle est belle. *Le monde comme il va, chap. 17.*

Quand on est aimé d'une belle Femme, dit le grand Zoroastre, on se tire toujours d'affaire. *Zadig, le Pêcheur.*

Il vous sied mal, jeune encor, belle & fraîche,
d'aller crier d'un ton de pigrieche,
Contre les ris, les jeux & les amours,
De blasphêmer ces Dieux de vos beaux jours,
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez dans leurs cabales sombres,
Se lamenter sans gosier & sans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaisirs des vivants.

La Prude, Act. II.

Qu'il faut souffrir, quand on veut être prude !
Et que sans craindre & sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien !

La Prude, Act. III.

Une des raisons qui doivent faire estimer les

femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine; elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, & c'est en quoi elles sont bien louables. *Epître à Madame du Châtelet.*

——— Elle fuit les éclats,
Et les airs trop bruyants ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faiblesse;
Mais jusques dans ses goûts elle a de la sagesse.
Craint sur-tout de se voir en spectacle à la Cour,
Et d'être le sujet de l'histoire du jour.

L'Indiscret, Scene I.

Vous ne méritez pas que je daigne me plaindre:
Je vous rends trop justice, & ces séductions;
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
L'espoir qu'on donne à peine, afin qu'on le saisisse,
Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les effets d'un charme aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
Je suis libre par vous; cet art que je déteste,
Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste.

Le Duc de Foix, Act. III.

On peut pour son esclave, oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté;
Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse;
Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.

Ce ſexe impérieux ; qui veut tout aſſervir ;
S'il regne dans l'Europe, ici doit obéir.

Zaïre, Acte III.

L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Ibid. Acte IV.

——— Je veux une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatiſſante,
A mes défauts facile à ſe plier,
Daigne avec moi me réconcilier ;
Me corriger ſans prendre un ton cauſtique,
Me gouverner ſans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui ſent le joug, le porte avec murmure ;
L'amour tyran eſt un Dieu que j'abjure :
Je veux aimer, & ne veux point ſervir ;
C'eſt votre orgueil qui peut ſeul m'avilir.
J'ai des défauts ; mais le ciel fit les femmes,
Pour corriger le levain de nos ames ;
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs,
C'eſt là leur lot : & pour moi je préfere
Laideur affable, à beauté rude & fiere.

Nanine, Acte I.

——— Il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe,
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le ſort nous refuſe en beauté :
Etre au-dehors diſcrette, raiſonnable,
Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable.
Quand à l'amour, c'eſt tout un autre point;
Les ſentiments ne ſe commandent point.

L'Enfant prodigue, Acte I.

A mon avis, l'Hymen & ſes liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu ; l'état du mariage
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentiments, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tiſſus par la nature,
Que l'amour forme, & que l'honneur épure.
Dieux ! quel plaiſir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de ſon amant ?
Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée :
Et vos enfants, ces gages précieux,
Nés de l'amour en ſont de nouveaux nœuds.
Un tel Hymen, une union ſi chere,
Si l'on en voit ; c'eſt le ciel ſur la terre.

Mais triſtement vendre par un contrat
Sa liberté, ſon nom & ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique:
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit ſans amour;
Trembler toujours d'avoir une faibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe:
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir,
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde,
Un tel Hymen eſt l'enfer de ce monde.

Ibid. Act. II.

L'intérêt ſeul a fait cent mariages:
Nous avons vu les hommes les plus ſages
Ne conſulter que les mœurs & le bien:
Avoir des mœurs, c'eſt ne manquer de rien,
Heureux, qui fait par goût & par juſtice,
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.

Nanine, Acte III.

L'étoile eſt forte, & c'eſt ſouvent le lot
De la beauté d'épouſer un magot.

La Prude, Act. II.

BIENS, ET MAUX.

Les arrêts du destin trompent souvent notre ame ;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas,
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas:
Il plonge dans l'abyme & bientôt en retire ;
Il accable de fers, il éleve à l'empire ;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.

Oreste. Act. IV.

C'est une grande preuve de la force de l'éducation, & des bizarreries de ce monde que la plupart de ces fiers ennemis des Chrétiens (*Les Janissaires*) soient nés de Chrétiens opprimés. Une plus grande preuve de cette fatalité & invincible destinée par qui l'Etre Suprême enchaîne tous les événements de l'Univers, c'est que *Constantin* ait bâti Constantinople pour les Turcs, comme Romulus avait, tant de siecles auparavant, jeté les fondements du Capitole, pour les Pontifes de l'Eglise. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 79.*

Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continuelle de malheurs, qui a persécuté la maison de *Stuart*, pendant plus de 300 années. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 178.*

Le ſort peut ſe laſſer de marcher ſur mes pas;
La plus haute ſageſſe en eſt ſouvent trompée:
Il peut quitter Céſar, ayant trahi Pompée;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chûte, il n'eſt ſouvent qu'un pas.

Mort de Céſar, Acte I.

Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement,
Le deſtin des Etats dépendait d'un moment.

Ibid.

Va, Céſar n'eſt qu'un homme, & je ne penſe pas
Que le ciel de mon ſort à ce point s'inquiéte,
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les éléments paraiſſent confondus,
Pour qu'un mortel ici reſpire un jour de plus,
Les Dieux du haut du ciel ont compté nos années.

Ibid. Act. III.

Le mérite eſt caché; qui ſait ſi de nos temps,
Il n'eſt point, quoi qu'on diſe, encor quelques talents.
Peut-être qu'un *Virgile*, un *Ciceron* ſauvage,
Eſt chantre de paroiſſe, ou juge de village.
Le ſort, aveugle roi des aveugles humains,
Contredit la nature, & détruit ſes deſſeins;
Il affaiblit ſes traits, les change ou les efface;
Tout s'arrange au hazard, & rien n'eſt à ſa place.

Mêlange de Poéſ. &c. Epître à un Miniſtre d'Etat.

Ce

Ce monde-ci n'eſt qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits;
Brigués ſans titre, & répandus ſans choix.

Nanine, Acte 1.

C'eſt l'eſprit du temps qui dirige tous les grands événements du monde. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 66.*

La fortune n'eſt autre choſe que l'enchaînement néceſſaire de tous les événements de l'Univers. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 102.*

Ceux qui ſe plaignent de la fortune, n'ont bien ſouvent à ſe plaindre que d'eux-mêmes. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. Ecrivains du temps de Louis XIV.*

D'un événement donné, déduire tous les événements de l'Univers, eſt un beau problême à réſoudre; mais c'eſt au Maître de l'Univers qu'il appartient de le faire. *Mêlange de Litt. d'Hiſt. de Phil. chap. 2.*

Tous les jours des humains comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Eternel à jamais ſont préſents.
Le Deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changements attachés à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.

Henr. Chant VII.

Le Temps, d'une aile prompte & d'un vol insensible,
Fuit & revient sans cesse à ce palais terrible;
Et delà sur la terre il verse à pleines mains,
Et les biens & les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable:
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fiere,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere:
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir, sans la tyranniser;
A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins semble donner des loix.

Ibid.

Le hazard va souvent plus loin que la prudence.

Mérope, Acte IV.

Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des secrets que le sort a voulu nous cacher!

Œdipe, Acte IV.

Quel pouvoir inconnu gouverne les humains!
Que de faibles ressorts font d'illustres destins!

Sémiramis, Acte II.

Si on avait dit à *Luther*, qu'il détruirait la Religion Romaine dans la moitié de l'Europe, il ne l'aurait pas cru. Il alla plus loin qu'il ne pensait, comme il arrive dans toutes les disputes, & dans presque toutes les affaires. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 106.*

De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des autels un courage inflexible.

Alzire, Acte I.

Les méchants sont toujours malheureux. Ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, & il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. S'il n'y avait que du bien, & point de mal, alors cette terre serait une autre terre; l'enchaînement des événements serait un autre ordre de sagesse; & cet autre ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Etre Suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense.

Il n'y a ni deux feuilles d'arbres sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui soient semblables; & tout ce que nous voyons sur le petit atome où nous sommes nés, devait être dans sa place, & dans son temps fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Faible mortel, cesse de disputer contre

ce qu'il faut adorer. *Mélange de Litt. d'Hist. & de Phil. Zadig. L'Hermite.*

On aime à murmurer; il y a du plaisir à se plaindre, mais il y en a plus à vivre. On se plaît à ne jeter la vue que sur le mal, & à l'exagérer. Lisez les histoires, nous dit-on: ce n'est qu'un tissu de crimes & de malheurs. D'accord, mais les histoires ne sont que les tableaux des grands événements. On ne conserve que la mémoire des tempêtes; on ne prend point garde au calme; on ne songe pas que depuis cent ans il n'y a eu aucune sédition dans Péquin, dans Rome, dans Venise, dans Paris, dans Londres; qu'en général il y a plus d'années tranquilles dans toutes les grandes Villes, que d'années orageuses; qu'il y a plus de jours innocents & sereins, que de jours marqués par de grands désastres. *Elém. de Phil. de Newton.*

Dieu se joue à son gré de la race mortelle;
Il fait vivre cent ans le Normand *Fontenelle*,
Et trousse à trente-deux mon dévot de *Pascal.*
Il a deux gros tonneaux, dont le bien & le mal
Descendent en pluie éternelle
Sur cent mondes divers, & sur chaque animal;
Les sots, les gens d'esprit, & les fous, & les sages;
Chacun reçoit sa dose, & le tout est egal.

Mêl. de Poés. & de Litt. Lett. au Roi de Prusse.

Le Ciel, en nous formant, mêlangea notre vie
De desirs, de dégoûts, de raison, de folie,
De moments de plaisirs, & de jours de tourments ;
De notre être imparfait voilà les éléments.
Ils composent tout l'homme, ils forment son essence ;
Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.

Mêl. de poés. &c. 1. Discours. Sur l'Egalité des Conditions.

Je ne dispute pas d'antiquité, parce qu'il suffit d'être heureux, & que c'est fort peu de chose d'être ancien. *Zadig. Le Souper.*

Si on donne le nom de bonheur à quelques plaisirs dans cette vie, ily a du bonheur en effet. Si on ne donne ce nom qu'à un plaisir toujours permanent, ou à une file continue & variée de sensations délicieuses, le bonheur n'est pas fait pour ce globe *terraquée ;* cherchez ailleurs. *Mêlange de Litt. & de Phil. chap. 66.*

Il ne faut pas, à notre âge, s'imaginer qu'on puisse jouir d'une félicité complette. Il faut une ame bien vive & cinq sens bien parfaits, pour goûter cette espece de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté & de la philosophie, on est aussi bien que notre âge le comporte. L'ame n'est mal que quand elle est hors de sa sphere. *Mêl. de Litt. d'Hist. & de Philosop. Dialog. entre Madame de Maintenon & Ninon de Lenclos.*

Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abyme.
La joie est passagere, & le rire est trompeur.
Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tous lieux, en tout temps, dans toute la nature;
Nulle part tout entier, par-tout avec mesure,
Et par-tout passager, hors dans son seul Auteur;
Il est semblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'éleve dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.

Mél. de Poés. &c. I. Discours. Sur l'Egalité des Conditions.

Je ne me vante point d'avoir en cet asyle
Rencontré le parfait bonheur :
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage;
Il est encor moins chez les Rois;
Il n'est pas même chez le sage :
De cette courte vie il n'est point le partage;
Il y faut renoncer : mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

Mél. de Poés. & de Litt. Le Lac de Geneve.

Le ſimple, l'ignorant, pourvu d'un inſtinct ſage!
En eſt tout auſſi près au fond de ſon village,
Que le fat important qui penſe le tenir;
Et le triſte ſavant qui croit le définir.

Mêl. de Poëſ. &c. I. Diſcours Sur l'Egalité des Conditions.

Le bonheur eſt un bien què nous vend la nature.
Il n'eſt point ici bas de moiſſons ſans culture:
Tout veut des ſoins ſans doute, & tout eſt acheté.

Mêl. de Poëſ. &c. IV. Diſcours. De la Modération en tout.

Souvent la plus belle Princeſſe
Languit dans l'âge du bonheur:
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe, n'intéreſſe,
Laiſſe un vuide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand Roi s'étonne,
Entouré de ſujets ſoumis,
Que tout l'eclat de ſa couronne
Jamais en ſecret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.

*Mêl. de Poëſ. de Litt. & d'Hiſt. Lettre à S. A. R. Madame la Princeſſe ***.*

Il n'appartient certainement qu'à Dieu, à un être qui verrait dans tous les cœurs, de décider quel est l'homme le plus heureux. *Mélange de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 66.*

La patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.

Le Fanatisme, Acte I.

Nous seuls rendons nos jours heureux ou malheureux.

Alzire, Acte I.

BIENS ET MAUX.

Par le seul mouvement *Dieu* conduit la matiere;
C'*est* par le *seul* plaisir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.
Tout mortel au plaisir a dû son existence.
Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense;
Soit que du doux sommeil la nuit ferme vos yeux;
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux,
Soit que vos sens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature,
Ou que l'amour vous force, en des moments plus
doux,
A produire un autre être, à revivre après vous;
Par-tout d'un Dieu clément la bonté salutaire
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire;
Les mortels, en un mot, n'ont point d'autre moteur.

Mêl. de Poés. ve. Dis. Sur la Nature du Plaisir.

Il n'y a point de plaisir sans bienséance. *Seconde Epître à M. Fakener.*

Le plaisir est un présent de la Divinité. L'homme ne peut se donner ni sensations, ni idées; il reçoit tout; la peine & le plaisir lui viennent d'ailleurs comme son être. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. Zadig. L'Hermite.*

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître
Dans les ronces du monde autour de nous fit naître;
Chacune a sa saison, & par des soins prudents
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans;
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légere
On flétrit aisément leur beauté passagere.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre;
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le pere du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.

Mél. de Poés. &c. IVe. *Discours. De la Modération en tout.*

Jadis trop caressé des mains de la mollesse,
Le plaisir l'endormit au sein de la paresse;
La langueur l'accabla; plus de chants, plus de vers;
Plus d'amour; & l'ennui détruisait l'Univers.

Un Dieu, qui prit pitié de la nature humaine;
Mit auprès du plaisir le travail & la peine.
La crainte l'éveilla, l'espoir guida ses pas;
Ce cortege aujourd'hui l'accompagne ici bas.

Ibid.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants;
De la terre à jamais aimables habitants,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux Sommeil, & l'autre est l'Espérance:
L'un, quand l'homme accablé, sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux seconder la nature;
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos desirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs;
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidelle joie;
Elle apporte de Dieu la promesse & l'appui;
Elle est inébranlable & pure comme lui.

Henr. Chant VII.

L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.

Mérope, Act. II.

Ainsi du monde entier tous les membres gémissent;
Nés tous pour les tourments, l'un par l'autre ils périssent:
Et vous composerez dans ce cahos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général?
Quel bonheur! ô mortel, & faible, & misérable!
Vous criez, *tout est bien*, d'une voix lamentable.
L'Univers vous dément, & votre propre cœur,
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.

Poëme sur le désastre de Lisbonne.

GOUVERNEMENT.

L'uniformité, en tout genre d'administration, est une vertu. *Ess. sur l'Hist. Gén. De Louis XIV.*

Les gouvernements sont comme les hommes, ils se forment tard. *Ess. sur l'Hist. Gén. ch. 177.*

Quiconque sait très-bien gouverner une grande maison, peut gouverner un Royaume; cela peut être un paradoxe; mais certainement c'est avec le même esprit d'ordre, de sagesse & de fermeté, qu'on commande à cent personnes & à plusieurs milliers. *Essai sur l'Hist. Génér. Anecd. Du Czard.*

Le caractere de ceux qui gouvernent, fait en tout lieu les temps de douceur ou de cruauté. *Essai sur l'Hist. Génér. Des Turcs. chap. 169.*

On ne perd les Etats que par timidité.

Le Fanatiſme, Acte I.

Il faut pour qu'un Etat ſoit puiſſant, ou que le peuple ait une liberté fondée ſur les loix, ou que l'autorité ſouveraine ſoit affermie ſans contradiction. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. Introduction au ſiecle de Louis XIV.*

Ceux qui penſent que les Rois & leurs Miniſtres ſacrifient ſans ceſſe & ſans meſure à l'ambition, ne ſe trompent pas moins, que celui qui penſerait qu'ils ſacrifient toujours au bonheur du monde. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap. 190. Paix de Riſwic.*

Ceux qui gouvernent, ſont rarement touchés d'une utilité éloignée, toute ſenſible qu'elle eſt; ſur-tout quand cet avantage futur eſt balancé par les difficultés préſentes. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap. 117.*

Ce pouvoir ſouverain, que j'ai vu tour-à-tour
Attirer de ce peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on deſire;
Eſt des gouvernements le meilleur ou le pire,
Affreux ſous un tyran, divin ſous un bon Roi.

Brutus, Acte III.

On demande toujours quel gouvernement eſt préférable ? Si on fait cette queſtion à un

Miniſtre ou à ſon Commis, ils ſeront, ſans doute, pour le pouvoir abſolu ; ſi à un Baron, il voudra que le baronnage partage le pouvoir légiſlatif. Les Evêques en diront autant : le Citoyen voudra, comme de raiſon, être conſulté, & le cultivateur ne voudra pas être oublié. Le meilleur gouvernement ſemble être celui où toutes les conditions ſont également protégées par les loix. *Mél. de Litt. &c. Rép. aux penſées de Paſcal.*

Dans toutes les minorités des Souverains, les anciennes conſtitutions du royaume reprennent toujours un peu de vigueur, du moins pour un temps, comme une famille aſſemblée après la mort du pere. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap. 141.*

Quand la ſociété générale eſt bien gouvernée, on ne fait guere d'aſſociations particulieres. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. Des Croiſades.*

On a long-temps cherché l'origine du gouvernement féodal. Il eſt à croire qu'il n'y en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les nations, d'impoſer un hommage & un tribut au plus faible. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap. 23.*

Sous le regne de Louis XI, il n'y eut pas un grand homme. Il avilit la nation ; il n'y eut nulle vertu : l'obéiſſance tint lieu de tout, & le peuple fut enfin tranquille comme les for-

le font dans une galere *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 80.*

Plus il y a de grands corps dépositaires des loix, moins l'administration est arbitraire; & si quelquefois le Souverain abuse de son pouvoir contre le petit nombre d'hommes qui s'expose à être connu de lui, il ne peut en abuser contre la multitude qui lui est inconnue & qui vit sous la protection des loix. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 163.*

Tout sert à faire voir que si dans les Royaumes héréditaires, on peut se plaindre des abus du despotisme, les Etats électifs sont exposés à de plus grands orages; & que la liberté même, cet avantage si naturel & si cher, a quelquefois produit de grands malheurs. *Essai sur l'Hist. Génér. De la Hongrie.*

Qu'est-ce que l'amour de la Patrie? Un composé d'amour-propre & de préjugés, dont le bien de la Société fait la plus grande des vertus. Il importe que ce mot vague, *le Public*, fasse une impression profonde. *Mél. de Litt. & d'Hist. chap. 2. sur l'Administration publique.*

L'esprit d'une nation réside toujours dans le petit nombre qui fait travailler le grand, qui le nourrit & qui le gouverne. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 126.*

Ce gouvernement ſerait digne des *Hottentots*, dans lequel il ſerait permis à un certain nombre d'hommes de dire : *C'eſt à ceux qui travaillent à payer ; nous ne devons rien, parce que nous ſommes oiſifs. Mêl. de Litt. & d'Hiſt. chap. 2. De l'Adminiſtration publique.*

Ce gouvernement outragerait Dieu & les hommes, dans lequel des Citoyens pourraient dire : L'Etat nous a tout donné, & nous ne lui devons que des prieres. *Ibid.*

Les petites machines ne réuſſiſſent point en grand, parce que des frottements les dérangent : il en eſt de même des Etats. La Chine ne peut ſe gouverner comme la République de Lucques. *Ibidem.*

La comparaiſon des ſiecles paſſés avec le nôtre, doit nous faire ſentir notre bonheur, malgré ce penchant preſque invincible, que nous avons à louer le paſſé aux dépens du préſent. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 69.*

MONARCHIES, ROIS ET SUJETS.

Tout Roi qui aime la gloire, aime le bien public. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. De Louis XIV.*

Un ſage nous a dit que le ſeul bien ſuprême,
Le ſeul bien, qui du moins reſſemble au vrai bonheur.

Le seul digne de l'homme, est de toucher mon cœur.
Si ce sage eut raison, si la philosophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie,
Quel est donc, justes Dieux ! le destin d'un bon Roi;
Qui dit, sans se flatter, tous les cœurs sont à moi ?
A cet empire heureux qu'il est beau de prétendre !

Mêl. de Poés. &c. Epître au Roi.

Il est à souhaiter qu'un Roi aime les louanges, parce qu'il s'efforce de les mériter. *Essai sur l'Hist. Gén. De Louis XIV.*

Ce trône auguste & saint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi, s'il l'était par l'amour,
En faisant des heureux, un Roi l'est à son tour,

Mariamne, Acte III.

——— Je suis malheureux, innocent, étranger.
Si le ciel t'a fait Roi, c'est pour me protéger.

Mérope, Acte IV.

Je déteste un sujet qui croit m'intimider,
Et je méprise un Roi qui n'ose commander.

Le Duc de Foix, Acte I.

Un Roi absolu, qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine. *Essai sur l'Hist. Gén. chap. 173.*

L'œil

L'œil du maître peut tout; c'est lui qui rend la vie
Au mérite expirant sous les dents de l'envie;
C'est lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeste talent, dans la foule ignoré.
Un Roi qui fait régner, nous fait ce que nous sommes:
Les regards d'un héros produisent les grands hommes.

Mêlange de Poés. Discours sur les événements de l'année 1744.

O Roi ! venez jouir du prix de la victoire ;
Ce prix est notre amour; il vaut mieux que la gloire.

Mérope, Acte V.

Qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Henr. Chant IV.

Le Roi Philosophe sait parfaitement ce que le Philosophe, qui n'est pas Roi, s'efforce en vain de deviner. *Mél. de Poés. L. au R. de P....*

Blaise Pascal a tort, il en faut convenir.
Ce pieux Misanthrope, *Héraclite* sublime,
Qui pense qu'ici bas tout est misere & crime,
Dans ses tristes accents ose nous maintenir,
Qu'un Roi que l'on amuse, & même un Roi qu'on aime,
Dès qu'il n'est plus environné,
Dès qu'il est réduit à lui-même,

Eſt de tous les mortels le plus infortuné:
Il eſt le plus heureux, s'il s'occupe & s'il penſe.

Lettre au Roi de Pruſſe.

On n'exige pas qu'un Roi diſe des choſes mémorables, mais qu'il en faſſe. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 197.*

Quel homme eſt ſans erreur ? & quel Roi ſans faibleſſe ?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous nés tous ſes ſujets, vous faits pour obéir !
Un fils ne s'arme point contre un coupable pere;
Il détourne les yeux, le plaint & le révere.
Les droits des Souverains ſont-ils moins précieux?
Nous ſommes leurs enfants;leurs Juges ſont les Dieux.

Brutus, Acte I.

Si le ciel quelquefois les donne en ſa colere,
N'allez pas mériter un préſent plus ſévere,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverſer l'Etat au lieu de le changer.

Ibid.

Néceſſité cruelle, attachée à l'empire!
Dans les cœurs des humains les Rois ne peuvent lire;
Souvent ſur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.

Œdipe, Act. II.

On a vu plus d'un Roi, par un trifte retour,
Vainqueur dans les combats, efclave dans fa cour.

Henr. Chant III.

——————— O Dieu de l'Univers !
Dieu, qui formas fes traits, veille fur ton image;
La vertu fur le trône eft ton plus digne ouvrage.

Mérope, Acte II.

Tel eft fouvent le fort des plus juftes des Rois;
Tant qu'ils font fur la terre, on refpecte leurs loix :
On porte jufqu'aux cieux leur juftice fuprême :
Adorés de leur peuple, ils font des Dieux eux-mêmes;
Mais après leur trépas, que font-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine eft liée,
La vertu qui n'eft plus, eft bientôt oubliée.

Œdipe, Acte I.

. . . . . Nous avons la faible vanité
De mener les héros à l'immortalité;
Nous nous trompons beaucoup; un Roi jufte & qu'on aime,
Va fans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.
Chaque âge le bénit, le vieillard expirant,
De ce Prince à fon fils fait l'éloge en pleurant;
Le fils éternifant des images fi cheres,
Raconte à fes neveux le bonheur de leurs peres;

Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siecles à venir.

Discours sur les événements de l'année 1744.

Valois régnait encor, & ses mains incertaines,
De l'Etat ébranlé laissaient flotter les rênes :
Les loix étaient sans force, & les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.

Henr. Chant I.

——————————Souviens-toi,
Que mon devoir unique est de sauver mon Roi ;
Nous lui devons nos jours, nos services, notre être,
Tout, jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître ;
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.

L'Orphelin de la Chine, Acte IV.

Un Prince qui a des domaines absolument séparés des revenus de l'Etat, peut être avare comme un particulier ; mais un Roi de France, qui n'est réellement que le dispensateur de l'argent de ses sujets, ne peut guere être atteint de ce vice. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 197.*

RE'PUBLIQUES.

Un Républicain est toujours plus attaché à sa patrie qu'un Sujet à la sienne, par la raison qu'on aime mieux son bien que celui de son

maître. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. Pensées sur l'Administration publique. XXVI.*

Un vrai Républicain n'a pour pere & pour fils,
Que la vertu, les Dieux, les Loix & son pays.
La Mort de César, Acte II.

Une République n'est point fondée sur la vertu : elle l'est sur l'ambition de chaque Citoyen qui contient l'ambition des autres, sur l'orgueil qui reprime l'orgueil, sur le desir de dominer qui ne souffre pas qu'un autre domine. Delà se forment des loix qui conservent l'égalité autant qu'il est possible : c'est une société où des convives d'un appétit égal, mangent à la même table, jusqu'à ce qu'il vienne un homme vorace & vigoureux, qui prenne tout pour lui, & leur laisse les miettes. *Mél. de Litt. Pensées sur l'Administration publique. XXXVIII.*

L'esprit républicain est au fond aussi ambitieux que l'esprit monarchique. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 124.*

Est-il donc entre nous rien de plus despotique,
Que l'Esprit d'un Etat qui passe en République ?
Vos loix sont vos tyrans : leur barbare rigueur
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur :
Le Sénat vous opprime, & le peuple vous brave :
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.

Le citoyen de Rome, insolent ou jaloux;
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche; il voit d'un œil sévere,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on peut lui faire.
Et d'un bannissement le Décret odieux
Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.

Brutus, Acte II.

Ces fiers Praticiens sont-ils autant de Dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils sans passion; sans intérêt, sans vice?
Ils osent s'en vanter, mais leur feinte justice,
Leur âpre austérité, que rien ne peut gagner,
N'est dans ces cœurs hautains que l'ardeur de régner:
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil des diadêmes,
Ils ont brisé le joug pour l'imposer eux-mêmes.
De notre liberté ces illustres vengeurs,
Armés pour la défendre, en sont les oppresseurs.
Sous les noms séduisants de patrons & de peres;
Ils affectent des Rois les démarches altieres;
Rome a changé de fers, & sous le joug des grands,
Pour un Roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

Ibid. Act. I.

De tous les gouvernements de l'Europe, celui de Venise était le seul réglé, stable & uniforme. Il n'avoit qu'un vice radical, qui n'en était pas un aux yeux du Sénat, c'est qu'il manquoit un

contre-poids à la puiſſance Patricienne, & un encouragement aux Plebéïens. Le mérite ne put jamais, dans Veniſe, élever un ſimple Citoyen, comme dans l'ancienne Rome. La beauté du gouvernement d'Angleterre, depuis que la Chambre des Communes a part à la légiſlation, conſiſte dans ce contre-poids, & dans ce chemin toujours ouvert aux honneurs pour quiconque en eſt digne. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. De Veniſe.*

HOMMES PUBLICS, MINISTRES, AMBASSADEURS, GRANDS HOMMES.

Il eſt beaucoup d'emplois; mais les talents ſont rares.

Mélange de Poéſ. &c. Epître ſur l'encouragement des Arts.

Les titres ne ſervent de rien pour la poſtérité; le nom d'un homme qui a fait de grandes choſes, impoſe plus de reſpect que toutes les épithetes. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 176. Louis XIV, ſurnommé le Grand.*

J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat, aux hommes en place. On veut ſe venger de leurs grandeurs, en les accuſant; on veut ſe faire valoir, en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la converſation comme d'un ſpectacle, comme d'une tragédie, dans laquelle il faut

attacher par de grandes passions & par de grands crimes. *Dissertation sur la mort d'Henri IV, tome I.*

On doit cette justice aux hommes publics qui ont fait du bien à leur siecle, de regarder le point dont ils sont partis, pour mieux voir les changements qu'ils ont faits dans leur patrie. La postérité leur doit une éternelle reconnaissance des exemples qu'ils ont donnés, lors même qu'ils sont surpassés. Cette juste gloire est leur unique récompense. *Essai sur l'Hist. Génér. chap.* 201.

* Ce qui est nécessaire à tout homme en place, c'est de ne laisser sortir personne mécontent de sa présence, & de se rendre agréable à tous ceux qui l'approchent. On ne peut faire du bien à tout moment; mais on peut toujours dire des choses qui plaisent. *Ibid. chap.* 200.

Le vulgaire suppose quelquefois une étendue d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin, dans ceux qui ont gouverné des Empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure qui fait les hommes d'Etat, c'est leur caractere. Les hommes, pour peu qu'ils aient de bons sens, voient tous à peu près leurs intérêts. Un Bourgeois d'Amsterdam, ou de Berne, en sait sur ce point, autant que *Sejan*, *Ximenes*,

Bukingham, *Richelieu* ou *Mazarin :* mais notre conduite, & nos entreprises dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dépendent de la fortune. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 170. état de la France, sous Mazarin.*

Les petitesses de la vie privée peuvent s'allier avec l'héroïsme de la vie publique. *Essai sur l'Histoire Génér. chap. 144.*

Il faudrait avoir vécu long-temps avec un Ministre, pour peindre son caractere ; pour dire quel degré de courage ou de foiblesse il avait dans l'esprit ; à quel point il étoit prudent ou fourbe. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 268. Guerre civile.*

Pour faire un puissant Ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens & de la fortune ; mais pour être un bon Ministre, il faut avoir pour passion dominante, l'amour du bien public. Le grand homme d'Etat est celui dont il reste de grands monuments utiles à la patrie. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 171. Mort de Mazarin.*

Les vrais Ambassadeurs, interpretes des loix,
Sans le déshonorer savent servir les Rois ;
De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministeres ;

Des Souverains du monde ils font les nœuds facrés,
Et par-tout bienfaifants, font par-tout révérés.

Brutus, Acte V.

L'Ambaffadeur d'un Roi m'eft toujours redoutable,
Ce n'eft qu'un ennemi fous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Infulter ou trahir avec impunité.

Ibid. Acte I.

Pour fauver un Etat, il fuffit d'un grand homme.

Rome fauvée, Acte I.

Il ne s'eft rien fait de grand dans le monde, que par le génie & la fermeté d'un feul homme qui lutte contre les préjugés de la multitude. *Effai fur l'Hift. Gén. chap. 85. Juifs & Maures.*

On ne juge d'un grand homme, que par fes chefs-d'œuvres, & non pas par fes fautes. *Effai fur l'Hift. Génér. Ecrivains du temps de Louis XIV.*

C'eft le propre des grands hommes d'avoir de méprifables ennemis. *Ibid.*

Tel brille au fecond rang, qui s'éclipfe au premier.

Henr. Chant I.

Tel eft le fort des Rois & des Généraux, qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas. *Effai fur l'Hift. Génér. chap. 172. Conquêtes de Flandres.*

ETATS GE'NE'RAUX, ET CONCILES.

Ce que ſont les Etats généraux pour les Rois, les Conciles le ſont pour les Papes; mais ce qui ſe reſſemble le plus, differe toujours. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 73.*

C'eſt un uſage antique & ſacré parmi nous,
Quand la mort ſur le trône étend ſes rudes coups;
Et que du ſang des Rois ſi chers à la Patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie,
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits;
Il peut choiſir un maître, il peut changer ſes loix:
Les Etats aſſemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent ſa puiſſance;
Ainſi de nos aïeux les auguſtes décrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

Henr. Chant VI.

Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats:
On propoſa des loix qu'on n'exécuta pas;
De mille députés l'éloquence ſtérile,
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conſeils l'effet le plus commun,
Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un.

Henr. Chant III.

Dans les Monarchies tempérées par l'esprit le plus républicain, les Etats ne se sont jamais crus au dessus des Rois, quoiqu'ils aient déposé leurs Souverains dans des nécessités pressantes ou dans des troubles. Les Electeurs qui déposerent l'Empereur *Wenceslas* ne se sont jamais crus supérieurs à un Empereur régnant. Les *Cortes* d'Arragon disaient au Roi qu'ils élisaient, *nos que valemos tanto como vos, y que podemos mas que vos*; mais quand le Roi était couronné, ils ne s'exprimaient plus ainsi, ils ne se disaient plus supérieurs à celui qu'ils avoient fait leur Maître.

Mais il n'en est pas d'une assemblée d'Evêque de tant d'Eglises également indépendantes, comme du Corps d'un Etat Monarchique. Ce Corps a un Souverain, & les Eglises n'ont qu'un premier Métropolitain. Les matieres de Religion, la doctrine & la discipline ne peuvent être soumises à la décision d'un seul homme au mépris du monde entier. Les Conciles sont donc supérieurs aux Papes dans le même sens que mille avis doivent l'emporter sur un seul. Reste à savoir s'ils ont le droit de le déposer, comme les Dietes de Pologne, & les Electeurs de l'Empire Allemand ont le droit de déposer leur Souverain.

Cette question est de celles que la raison du plus fort peut seule décider. Si d'un côté un simple Concile Provincial peut dépouiller un Evêque, une assemblée du Monde Chrétien peut à plus forte raison dégrader l'Evêque de Rome. Mais

de l'autre côté cet Evêque eſt ſouverain. Ce n'eſt pas un Concile qui lui a donné ſon Etat; Comment des Conciles peuvent-ils le lui ravir, ſur-tout quand ſes ſujets ſont contents de ſon adminiſtration? Un Electeur Eccléſiaſtique, dont l'empire & ſon Electorat ſeraient contents, ſerait en vain dépoſé comme Evêque par tous les Evêques de l'Univers; il reſterait Electeur avec le même droit qu'un Roi excommunié par toute l'Egliſe, & maître chez lui, demeurerait Souverain.

Le Concile de Conſtance avait dépoſé le Souverain de Rome, parce que Rome n'avait voulu ni pu s'y oppoſer. Le Concile de Baſle, qui prétendit dix ans après ſuivre cet exemple, fit voir combien l'exemple eſt trompeur, combien ſont différentes les affaires qui ſemblent les mêmes, & que ce qui eſt grand & ſeulement hardi dans un temps, eſt petit & téméraire dans un autre. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 73.*

PARLEMENT.

Il eſt dans ce ſaint Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de ſon Prince, & l'organe, & l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple & lui;
Dans l'équité des Rois ſa juſte confiance,
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition,

Il hait la tyrannie & la rebellion :
Toujours plein de respect, toujours plein de courage;
De la soumission distingue l'esclavage;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la sait réprimer.

Henr. Chant IV.

——— Le Sénat de la France
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance,
Plein d'amour pour l'Eglise, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur;
C'est lui qui le premier démasquant mon visage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.

Ibid.

COMMERCE, LUXE, CIRCULATION, LOIX SOMPTUAIRES.

Quiconque lit l'Histoire avec fruit, voit qu'il y a autant de révolutions dans le commerce que dans les Etats. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 98. Russie.*

Un Ecrivain fait un beau livre plein de profonds raisonnements, sur le commerce ruineux de l'Europe avec les grandes Indes. Un Négociant d'un trait de plume y envoie, sans

raisonner, des effets, il s'enrichit & ne lit point le livre. Il en est de même dans la politique; l'homme d'esprit oisif fait des projets pour changer la face de l'Europe; ceux qui gouvernent, suivent leur routine, & ne s'informent pas seulement si on a fait des projets. *Suite de Mél. de Litt. chap. 79.*

C'était une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir ce citoyen (*Laurent de Medicis*,) qui faisait toujours le commerce, vendre d'une main les denrées du Levant, & soutenir de l'autre le fardeau de la République; entretenir des Facteurs & recevoir des Ambassadeurs; résister au Pape; faire la guerre & la paix; être l'oracle des Princes; cultiver les Belles-Lettres; donner des spectacles aux peuples, & accueillir tous les savants Grecs de Constantinople. *Essai sur l'Hist. Génér. Italie au quinzieme siecle.*

C'est la fantaisie des hommes qui met le prix à des choses frivoles; c'est cette fantaisie qui fait vivre cent ouvriers *employés à ces frivolités*: c'est elle qui excite l'industrie, qui entretient le goût, la circulation & l'abondance. *Suite des Mél. de Litt. Vision de Babouc.*

L'argent est fait pour circuler, pour faire éclore les arts, pour acheter l'industrie des hommes. Qui le garde est mauvais Citoyen, &

même est mauvais ménager. C'est en ne le gardant pas qu'on le rend utile à sa patrie & à soi-même. Ne se lassera-t-on jamais de louer les défauts du temps passé, pour insulter aux avantages du nôtre ?

Sachez sur-tout, que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit.
Cette grandeur, cette pompe mondaine
D'un regne heureux est la marque certaine.
Le riche est né pour beaucoup dépenser,
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.

Mél. de Poés. Défense du Mondain.

Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance :
Le goût du Luxe entre dans tous les rangs ;
Le pauvre y vit des vanités des Grands,
Et le travail, gagé par la mollesse,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.

Ibid.

Toutes les loix somptuaires ne prouvent autre chose, sinon que les Gouvernements n'ont pas toujours de grandes vues, & qu'il paraît plus aisé aux Ministres de proscrire l'industrie que de l'encourager. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 100. Usages du* XVI *siecle.*

La profession de Négociant est méprisée de nos Petits-Maîtres ; mais nos Petits-Maîtres sont l'espece la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre *Epître à M. Fakener*,

FINANCES, MONNOIES, USURE, MARQUE DE LA PAUVRETÉ PUBLIQUE.

Le prix des monnoies est le pouls d'un Etat, & une maniere assez sûre de reconnoître ses forces. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 41. Etat de la France & de l'Angleterre.*

Colbert avait peu changé la valeur numéraire des Monnoies. Il vaut mieux ne la point changer du tout. L'argent & l'or, ces gages d'échange doivent être des mesures invariables. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 202. Finances.*

Toute autorité blesse en secret les hommes, d'autant plus que toute autorité veut toujours s'accoître. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 207. Calvinisme.*

L'héritier reconnu d'un Prince puissant, qui a fondé ou rétabli un Etat, est toujours plus puissant que son pere, s'il ne manque pas de courage ; car il entre dans une carriere déjà ouverte : il commence où son Prédécesseur a fini. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 23. Des Fiefs & de l'Empire.*

Les tréſors de *Sixte-Quint* furent diſſipés un an après ſa mort, ainſi que ceux de *Henri IV*; deſtinée ordinaire qui fait voir aſſez la vanité des deſſeins des hommes. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 153. De Sixte-Quint.*

La grande uſure eſt la marque infaillible de la pauvreté publique. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 69.*

ETABLISSEMENTS UTILES, ECOLE MILITAIRE.

L'établiſſement de *S. Cyr* ſera ſurpaſſé par celui que Louis XV, vient de former, pour élever cinq cents Gentilshommes ; mais loin de faire oublier *S. Cyr*, il en fait ſouvenir. C'eſt l'art de faire du bien qui s'eſt perfectionné. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 201.*

TRAVAUX PUBLICS.

Si on contribue pour le malheur de l'eſpece humaine (*aux frais de la guerre*,) ne donnera-t-on rien pour ſon bonheur & pour ſa gloire ? Comment n'a-t-on pas encore trouvé le ſecret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres ? *Mél. de Litt. & de Phil. chap. 3. Embelliſſement de Cachemire.*

Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Egyptiens pour bâtir des pyramides, &

aux Chinois pour faire leur grande muraille? Des oignons & du ris. Leurs terres ont-elles été épuiſées pour avoir nourri des hommes laborieux, au lieu d'avoir engraiſſé des fainéants; *Ibid.*

JUSTICE, LOIX, JURISPRUDENCE, LÉGISLATEURS, DROIT PUBLIC, LOI NATURELLE, USAGES, LOI SALIQUE, &c.

Les loix ſont faites pour ſecourir les citoyens, autant que pour les intimider. *Suite des Mél. Zadig, le Miniſtre.*

La Loi dans tout Etat, doit être univerſelle.
Les mortels, quels qu'ils ſoient, ſont égaux devant elle.

Poëme ſur la Loi Naturelle, IVme. *Partie.*

C'eſt à Dieu ſeul à juger les cœurs qui peuvent lui déplaire, & c'eſt aux hommes à réprimer ceux qui s'élevent contre le gouvernement établi par les hommes. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 114. Elizabeth.*

Ceux qui péchent uniquement contre Dieu, doivent être punis dans l'autre monde; ceux qui péchent contre les hommes, doivent être châtiés dans celui-ci. *Mél. de Litt. &c. Dial. entre un Plaideur & un Avocat.*

Il n'y a de pays digne d'être habité par des hommes, que ceux où toutes les conditions sont également soumises aux loix.

... **Qui pardonne au crime en devient le complice.**

Brutus, Acte V.

Les abus servent de loix dans presque toute la terre, & si les plus sages des hommes s'assemblaient pour faire des loix, où est l'Etat dont la forme subsistât entiere? *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 206.*

Ce serait violer l'esprit d'une loi que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands hommes. *Discours à l'Académie.*

Les véritables Conquérants sont ceux qui savent faire des loix. Leur puissance est stable; les autres sont des torrents qui passent. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 16. Des Normands.*

La plus douce loi est celle qui mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainsi le plus de crimes. *Ibid chap. 13. Des usages du temps de Charlemagne.*

Il est bien grand de décider des fortunes des hommes sur son Tribunal; il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon

curé le prier de chanter la grand-Meſſe, pourquoi faut-il que j'aille ſupplier mon juge de remplir les fonctions de ſa charge ? *Mêl. de Litt. &c. Dialogue entre un Plaideur & un Avocat.*

Nous n'avons dans le monde de loi parfaite que pour régler une eſpece de folie qui eſt le jeu. Les regles du jeu ſont les ſeules qui n'admettent, ni exception, ni relâchement, ni variété, ni tyrannie. Un homme qui a été Laquais, s'il joue au lanſquenet avec des Rois, eſt payé ſans difficulté quand il gagne ; par-tout ailleurs la loi eſt un glaive, dont le plus fort coupe par morceau le plus faible. *Mêl. de Litt. chap. 41. Contradictions de ce monde.*

L'Hiſtoire des uſages, des loix, des privileges, n'eſt, en beaucoup de pays, & ſur-tout en France, qu'un tableau mouvant. C'eſt donc une idée bien vaine, un travail bien ingrat, de vouloir tout rappeller aux uſages antiques, & de vouloir fixer cette roue que le temps fait tourner d'un mouvement irréſiſtible. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 72.*

Il n'y a guere de peuple qui n'ait conſervé quelque cérémonie, qu'on ne peut ni approuver ni abolir. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 12. Du Japon.*

Il a toujours été plus aiſé, dans tous les pays,

d'abolir des coutumes invétérées que de les reſtraindre. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 126. De la Chine.*

Le Royaume de Naples & de Sicile paſſa aux Allemands, après avoir été conquis par les Français. Ainſi vingt provinces ont été ſous la domination des Souverains que la nature a placés à trois cents lieues d'elles : éternel ſujet de diſcorde, & preuve de la ſageſſe d'une Loi telle que la *Salique;* Loi qui ſerait encore plus utile à un petit Etat, qu'à un grand. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 139. De l'Empereur Henri VI.*

Souvent les Conquérants ne ſont cruels que dans la guerre : la paix amene des mœurs & des Loix plus douces. Charlemagne, au contraire, fit des Loix qui tenaient de l'inhumanité de ſes conquêtes. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 8. Charlemagne.*

Si, dans l'Europe, les Loix avaient été fondées ſur la puiſſance paternelle; ſi les eſprits euſſent été pénétrés de la néceſſité du reſpect filial, comme du premier de tous les devoirs, ainſi que je l'ai remarqué de la Chine, les trois enfants de Louis le Débonnaire, qui avaient reçu de lui des couronnes, ne ſe ſeraient pas révoltés contre leur pere qui donnait un héritage à un enfant du ſecond lit. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 14. Louis le Foible.*

On excuse *Mahomet* sur la fourberie, parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent vingt-quatre mille Prophetes, & qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parût un de plus, Les hommes, ajoute-t-on, ont besoin d'être trompés. Mais comment justifier un homme qui vous dit : *Crois que j'ai parlé à l'Ange Gabriel, ou je te tue.*

Combien est préférable un *Confucius*, le premier des mortels qui n'ont point eu de révélation. Il n'emploie que la raison, & non le mensonge & l'épée. Viceroi d'une grande Province, il y fait fleurir la morale & les loix : disgracié & pauvre, il les enseigne ; il les pratique dans la grandeur & dans l'abaissement ; il rend la vertu aimable ; il a pour disciple le plus ancien & le plus sage des peuples. *Suite des Mél. de Litt. chap. 69. De Mahomet.*

Les Turcomans imitaient les Francs, les Normands & les Goths dans leurs irruptions, ils les imitaient aussi en se soumettant aux loix, aux mœurs & à la religion des vaincus. C'est ainsi que d'autres Tartares en ont usé avec les Chinois ; & c'est l'avantage que tout peuple policé, quoique le plus faible, doit avoir sur le barbare, quoique le plus fort. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 44. Des Croisades.*

Il semble que ces Traités *du droit des gens*

de la guerre & de la paix, qui n'ont jamais servi à aucun traité de paix, ni à aucune déclaration de guerre, ni à assurer le droit d'aucun homme, soient une consolation pour le peuple, des maux qu'ont fait la politique & la force. Ils donnent l'idée de la justice, comme on a les portraits des personnes célebres qu'on ne peut voir. *Essai sur l'Hist. Génér. Ecrivains du siecle de Louis XIV.*

Il n'y a aucun Etat héréditaire en Europe où les mariages n'aient apporté la guerre. Le droit public est devenu par-là un des plus grands fléaux des peuples ; presque toutes les clauses des contrats & des traités n'ont été expliquées que par les armes. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 104. Origine de la liberté de Geneve.*

Le savant auteur des memoires de l'Amiral Anson témoigne un grand mépris pour la Chine, parce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglois autant qu'il le put. Mais doit-on juger du Gouvernement d'une grande Nation par les mœurs de la populace des frontieres ? Et qu'auroient dit de nous les Chinois, s'ils eussent fait naufrage sur nos côtes Maritimes, dans le temps où les loix des Nations d'Europe confisquaient les effets naufragés, & que la coutume permettoit qu'on égorgeât les Propriétaires ? *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 1. De la Chine.*

Les Etats Chrétiens ont long-temps manqué, & manquent encore de bonnes loix positives. Leur Jurisprudence encore gothique en plusieurs points, composée des anciennes coutumes de cinq cents petits-tyrans, a recours souvent aux loix Romaines, & à celles des Hébreux, comme un homme égaré qui demande sa route : ils vont chercher dans le code du peuple Juif, les regles de leurs Tribunaux. *Essai sur l'Histoire Génér. chap. 113. Henri VIII.*

Rien ne fait mieux voir combien la Jurisprudence a besoin d'être réformée, que cette nécessité où l'on est de recueillir des Arrêts. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 214. Ecrivains.*

De nos parents sur nous, vous savez le pouvoir ;
Du Dieu que nous servons, ils sont la vive image ;
Nous leur obéissons en tout temps, à tout âge.
Cet empire détruit qui dut être éternel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel ;
Sur la foi de l'Hymen, sur l'honneur, la justice ;
Le respect des serments.

L'Orphelin de la Chine, Acte IV.

FONDATEURS D'EMPIRES, CONQUËRANTS.

Tous les grands Empires ont commencé par des hameaux, & les Puissances Maritimes par

des barques de Pêcheurs. *Essai sur l'Histoire Génér. chap. 299. Fondation des Provinces-Unies.*

Jamais un grand Etat ne s'est formé que de plusieurs petits; c'est l'ouvrage de la politique, du courage, & sur-tout du temps. Il n'y a pas une plus grande Preuve d'antiquité. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 1. De la Chine.*

——— Un soldat peut justement prétendre
A gouverner l'Etat, quand il l'a su défendre.
Le premier qui fut Roi, fut un soldat heureux.
Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux.

Mérope, Act. 1.

Si Charlemagne eût fait de Rome sa capitale, si ses Successeurs y eussent fixé leur principal séjour, & sur-tout si l'usage de partager ses Etats à ses enfants n'eût point prévalu chez les barbares; il est vraisemblable qu'on eût vu renaître l'Empire Romain. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 7.*

Les jalousies produisent plus de crimes entre les petits Princes qu'entre les grands Souverains. La guerre seule peut décider du sort des vastes Etats; mais les surprises, les perfidies, les assassinats, les empoisonnements sont plus communs entre des Rivaux voisins, qui ayant beaucoup d'ambition & peu de ressource, mettent en

œuvre tout ce qui peut suppléer à la force. *Essai sur l'Histoire Générale, chap. 34. Des Mahométans.*

Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout cede sur la terre aux travaux, au courage.
Orphelin de la Chine, Acte IV.

Il a toujours fallu qu'à la longue le peuple le plus instruit, le plus riche, le plus policé, ait cédé par-tout au peuple sauvage, pauvre & robuste. Il n'y a eu que l'artillerie perfectionnée qui ait pu enfin égaler les faibles aux forts, & contenir les barbares. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 125. Découverte des Portugais.*

Un Conquérant est un homme dont la tête se sert avec une habileté heureuse du bras d'autrui. *Essai sur l'Histoire Génér. chap. 48. Gengis-kan.*

Il n'y a point de conquêtes sans de très-grandes injustices. *Essai sur l'Histoire Génér. chap. 30. Conquêtes de Naples & de Sicile.*

Le loup a la perception de quelques moutons paissants dans une campagne ; son instinct le porte à les dévorer ; les chiens l'en empêchent. Un conquérant à la perception d'une Province que son instinct le porte à envahir ; il trouve

des forteresses & des armées qui lui barrent le passage. Y a-t-il une grande différence entre ce loup & ce Prince. *Mél. de Phil. chap. 5.*

Entre les Tyrans & les bons Rois sont les Conquérants, mais plus approchants des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on est avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle est la misérable faiblesse des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniere brillante, & qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé. *Dissertation sur l'Histoire de Charles XII.*

——— Il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr & rapide.
C'est un torrent qui passe en son cours homicide.
Le temps ramene l'ordre & la tranquillité ;
Le peuple se façonne à la docilité :
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, & qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissants ramenent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force & de courage,

Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

L'Orphelin de la Chine, Acte III.

Charlemagne défait Vitikind, chef des Saxons. Il traite de révolte un effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblants, qu'on lui livre le Général, & sur la nouvelle qu'ils l'ont laissé retourner en Danemarck, il fait massacrer quatre mille cinq cents prisonniers, au bord de la petite riviere d'Alve. Si ces prisonniers avaient été des sujets rebelles, un tel châtiment aurait été une sévérité horrible; mais traiter ainsi des hommes qui combattaient pour leur liberté, & pour leurs loix, c'est l'action d'un brigand, que d'illustres succès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait un grand homme. *Essai sur l'Histoire Génér. chap. 8.*

Si on demande comment antrefois des Essains venus du Nord, conquirent l'Empire Romain, qu'on voie ce que *Gustave Adolphe* a fait en deux ans contre des peuples plus belliqueux que n'était alors cet Empire, & on ne sera point étonné. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 147. De l'Allemagne.*

GUERRE, BATAILLES.

Plus la guerre est un fléau épouvantable, rassemblant sous lui toutes les calamités & tous les

crimes, plus grande doit être notre reconnaissance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour nous donner cette paix heureuse, qui doit être l'unique but de la guerre, & le seul objet de l'ambition d'un vrai Monarque.

Faibles & insensés mortels que nous sommes, qui raisonnons tant sur nos devoirs, qui avons tant approfondi notre nature, nos malheurs & nos faiblesses, nous faisons sans cesse retentir nos Temples de reproches & de condamnations; nous anathématisons les plus légeres irrégularités de la conduite, les plus secrettes complaisances des cœurs; nous tonnons contre des vices, contre des défauts, condamnables il est vrai, mais qui troublent à peine la société. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu, s'est jamais élevée contre ce crime si grand & si universel; contre cette rage destructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en freres; contre ces déprédations atroces; contre ces cruautés qui font de la Terre un séjour de brigandage, un horrible & vaste tombeau?

Des bords du Pô jusqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés au nom du même DIEU ces drapeaux sous lesquels marchent des milliers de meurtriers mercenaires, à qui l'esprit de débauche, de libertinage & de rapine a fait quitter leurs campagnes; ils vont, & ils changent de maîtres: ils s'exposent à un supplice infâme pour un léger intérêt; le jour du combat vient; & souvent le soldat qui s'était rangé n'a-

guere ſous les enſeignes de ſa patrie, répand ſans remords le ſang de ſes propres concitoyens; il attend avec avidité le moment où il pourra dans le champ du carnage arracher aux mourants quelques malheureuſes dépouilles qui lui ſont enlevées par d'autres mains. Tel eſt trop ſouvent le ſoldat: telle eſt cette multitude aveugle & féroce dont on ſe ſert pour changer la deſtinée des Empires, & pour élever les monuments de la gloire. Conſidérés tous enſemble marchant avec ordre ſous un grand Capitaine, ils forment le ſpectacle le plus fier & le plus impoſant qui ſoit dans l'Univers. Pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénéſies brutales, (ſi on en excepte un petit nombre) c'eſt la lie des Nations. Tel n'eſt point l'Officier, idolâtre de ſon honneur & de celui de ſon Souverain, bravant de ſang froid la mort avec toutes les raiſons d'aimer la vie, quittant gaiement les délices de la ſociété pour des fatigues qui font frémir la Nature; humain, généreux, compatiſſant, tandis que la barbarie étincelle de rage par-tout autour de lui; né pour les douceurs de la ſociété, comme pour les dangers de la guerre; auſſi poli que fier, orné ſouvent par la culture des lettres, & plus encore par les graces de l'eſprit. A ce portrait les Nations étrangeres reconnaiſſent nos Officiers; elles avouent ſur-tout que lorſque le premier feu trop ardent de leur jeuneſſe eſt tempéré par un peu d'expérience, ils ſe font aimer même de leurs ennemis. Mais ſi leurs graces &

leur franchise ont adouci quelquefois les esprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur? *Eloge funebre des Officiers.*

Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.

Henr. Chant x.

La plupart des guerres, entre les Princes Chrétiens, sont des especes de guerres civiles. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 189. Louis XIV. jusqu'à 1697.*

Parmi les nations de l'Europe, la guerre, au bout de quelques années, rend le vainqueur aussi malheureux que le vaincu. C'est un gouffre où tous les canaux de l'abondance s'engloutissent. L'argent comptant, ce principe de tous les biens & de tous les maux, levé avec tant de peines dans les provinces, se rend dans les coffres de cent Entrepreneurs, dans ceux de cent Partisans qui avancent les fonds, & qui achetent par ces avances, le droit de dépouiller la Nation au nom du Souverain.

Les particuliers alors regardent le gouvernement comme leur ennemi; enfouissent leur argent; & le défaut de circulation fait languir le Royaume. *Essai sur l'Hst. Génér. Louis XIV. chap. 202. Finances.*

La guerre appauvrit nécessairement le trésor public,

public, à moins que les dépouilles des vaincus ne les rempliſſent. Depuis les anciens Romains, je ne connais aucune Nation qui ſe ſoit enrichie par des victoires. *Ibid.*

Il n'y a aucun ſiecle qui n'ait eu des hommes d'Etat & de guerre célebres. la politique & les armes ſemblent malheureuſement être les deux profeſſions les plus naturelles à l'homme; il faut toujours négocier ou ſe battre. Le plus heureux paſſe pour le plus grand, & le public attribue ſouvent au mérite tous les ſuccès de la fortune. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 166. Des Etats de l'Europe avant Louis XIV.*

Les reſſemblances ſont toujours imparfaites, les différences toujours grandes. La conduite de la guerre eſt comme les jeux d'adreſſe, qu'on n'apprend que par l'uſage; & les jours d'action ſont quelquefois des jeux de hazard. *Ecrivains du temps de Louis XIV.*

Un Général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le Général battu a toujours tort, quelque ſage conduite qu'il ait eue. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 182. Bataille d'Hochſtet.*

On a regardé l'entrepriſe de *Bertrand du Gueſclin* (*pour ſoutenir Henri de Tranſtamare contre Pierre ſurnommé le Cruel, Roi de Caſtille,*)

comme une action sainte, & qu'il faisait, dit-il, pour le bien de son ame. Cette action sainte consistait à conduire des brigands au secours d'un rebelle, contre un Roi cruel, mais légitime. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 65.*

Ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. *Hist. de Charles XII.*

POLITIQUE, DISSIMULATION.

Le véritable but de la politique consiste à enchaîner au bien commun tous les ordres de l'Etat. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 66.*

Les politiques peuvent se tromper en ne jugeant que par un exemple qui les frappe. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 116.*

On peint Cromwel comme un homme qui a été fourbe toute sa vie. J'ai de la peine à le croire. Je pense qu'il fut d'abord enthousiaste, & qu'ensuite il fit servir son fanatisme même à sa grandeur. Un Novice fervent à vingt ans, devient souvent un frippon habile à quarante. On commence par être dupe, & on finit par être frippon dans le grand jeu de la vie humaine. Un homme d'Etat prend pour Aumônier, un Moine tout pêtri des petitesses de son couvent. Dévot, crédule, gauche, tout neuf pour le

monde : le Moine s'inſtruit, ſe forme, s'intrigue & ſupplante ſon maître. *Mêlange de Litt. & de Phil. chap. 38. De Cromwel.*

Il faut diſtinguer entre parler pour tromper, & ſe taire pour être impénétrable. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 134.*

Je ne ſais pourquoi la plupart des Princes affectent d'ordinaire de tromper par de fauſſes bontés ceux de leurs ſujets qu'ils veulent perdre. La diſſimulation alors eſt l'oppoſé de la grandeur. Elle n'eſt jamais une vertu, & ne peut devenir un talent eſtimable, que quand elle eſt abſolument néceſſaire. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 197.*

RÉVOLUTIONS.

Les événements dépendent ſouvent du caractere des hommes. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. ch. 134.*

Cromwel ne ſe flattait certainement pas de ſuccéder au Roi, lorſqu'il n'était que Lieutenant-Général dans une armée pleine de factions Il eſpérait avec grande raiſon, dans cette armée & dans la république, le crédit attaché à ſes grandes actions militaires, & à ſon aſcendant ſur les eſprits ; mais s'il avait formé dès-lors le deſſein de ſe faire reconnaître pour le Souverain des trois Royaumes, il n'aurait pas mérité de l'être.

L'esprit humain, dans tous les genres, ne marche que par degrés, & ces degrés amenerent nécessairement l'élévation de *Cromwel*, qui ne la dut qu'à sa valeur & à la fortune. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 149.*

Si les hommes définissaient les mots dont ils se servent, il y aurait moins de disputes; & plus d'un Royaume a été bouleversé pour un malentendu. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 12.*

FACTIONS, GUERRES CIVILES, CONSPIRATIONS.

Une conspiration tramée par des particuliers, quand elle est découverte, est anéantie; mais une conspiration de Rois n'en prend que de nouvelles forces. *Histoire de Charles XII.*

Toutes les factions à la fin sont cruelles;
Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout oser;
Pour les anéantir, il faut les mépriser.

Poëme sur la Loi naturelle, IVme. *Partie.*

Le corps le plus auguste, quand la faction l'entraîne, fait toujours plus de fautes qu'un seul homme. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 73.*

Dans les commencements des factions *en Angleterre*, il faut être protégé par un Parlement, en attendant que ce Parlement devienne esclave

du vainqueur. *Essai sur l'Histoire Génér. chap. 94.*

Les grandes Compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les factieux y sont hardis, & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. *Histoire de Charles XII.*

Les guerres civiles & les temps de malheur produisent toujours des hommes extraordinaires, qui eussent été ignorés dans des temps paisibles. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 161.*

Nos guerres civiles, sous *Charles VI*, avaient été cruelles; celles de la Ligue furent abominables; celle de la Fronde fut ridicule. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 21.*

AMBITION CRIMINELLE.

Les grands objets de l'ambition ne connaissent point la honte. *Essai sur l'Hist. Générale, chap. 144.*

Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais souple & populaire,
Des peuples en public il plaignait la misere,

Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre allait le voir & revenait heureux:
Il ſavait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence:
Il ſe faiſait aimer des Grands qu'il haïſſait;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſait;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices;
Brillant par ſes vertus & même par ſes vices,
Connaiſſant le péril, & ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand prince, & mauvais citoyen.

Henr. Chant IV.

Enfin Guiſe attenta, quel que fût ſon projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pu forcer ſon Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfraindre.

Ibid.

FAVORIS.

Je ſais bien que la Cour, Seigneur, a ſes naufrages;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roi ſes dons les plus flatteurs.
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.

Aimé du Souverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un maître, & le reſte vous ſert.
Ebloui d'un éclat qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes même.

Brutus, Acte II.

Que vous êtes changé, ſéjour jadis aimable !
Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon déteſtable ;
Qu'une priſon d'Etat, qu'un lieu de déſeſpoir,
Où tombent ſi ſouvent du faîte du pouvoir
Ces Miniſtres, ces Grands, qui tonnent ſur nos têtes ;
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
Oppreſſeurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour ;
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt ſon amour.

Henr. Chant VI.

Ses honteux favoris flattant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernaient l'inconſtance ;
Au fond de ſon palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés
Ils dictaient par ſa voix leurs volontés funeſtes,
Des tréſors de la France ils diſſipaient les reſtes ;
Et le peuple accablé, pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſait de leur luxe, & payait leurs plaiſirs.

Henr. Chant III.

TYRANS.

Les Tyrans ont toujours quelque ombre de vertu ;
Ils soutiennent les loix avant de les abattre.

Rome sauvée, Acte I.

Ce n'est pas aux Tyrans à sentir la nature.

Mérope, Acte IV.

DESPOTISME.

Le Despotisme est l'abus de la Royauté, comme l'Anarchie est l'abus de la République. Un Sultan qui sans forme de justice, & sans justice, emprisonne & fait périr des citoyens, est un voleur de grand chemin qu'on appelle Votre Hautesse. *Pensées sur l'Administration publique.*

Les ruines de l'Asie Mineure & de la Grece, la dépopulation de l'Egypte & la barbarie de l'Afrique attestent aujourd'hui la grandeur Romaine. Le grand nombre des villes florissantes qui couvraient ces pays, est changé en villages malheureux, & le terrein même est devenu stérile sous les mains des peuples abrutis. *Suite des Mél. de Littérat. d'Hist. & de Philosoph. Du Siecle de Constantin.*

NATIONS, LEURS CARACTERES. CHINOIS.

Non, je ne reviens point encor de ma ſurpriſe.
Quels ſont donc ces humains que mon bonheur maîtriſe ?
Quels ſont ces ſentiments, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encor, & ne ſoupçonnions pas ?
A ſon Roi, qui n'eſt plus, immolant la nature,
L'un voit périr ſon fils ſans crainte & ſans murmure;
L'autre pour ſon époux eſt prête à s'immoler;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? Si j'arrête une vue attentive
Sur cette Nation déſolée & captive,
Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers.
Je vois que ſes travaux ont inſtruit l'Univers;
Je vois un peuple antique, induſtrieux, immenſe;
Ses Rois ſur la ſageſſe ont fondé leur puiſſance;
De leurs voiſins ſoumis heureux Légiſlateurs,
Gouvernant ſans conquête, & régnant par les mœurs.
Le Ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos arts ſont les combats, détruire eſt notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont ſervi tant de travaux divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'Univers ?
Nous rougiſſons de ſang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il eſt une autre gloire.

Mon cœur eſt en ſecret jaloux de leurs vertus ;
Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

l'Orphelin de la Chine, Acte IV.

AMÉRICAINS.

L'Américain farouche eſt un monſtre ſauvage,
Qui mord en frémiſſant le frein de l'eſclavage,
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte, il ſe croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence ;
Et la ſévérité produit l'obéiſſance.

Alzire, Acte I.

JUIFS.

Les Juifs n'étaient attachés ſcrupuleuſement dans les derniers temps de leur ſéjour à Jéruſalem, qu'à leurs cérémonies légales. Celui qui aurait mangé du boudin ou du lapin, aurait été lapidé, & celui qui niait l'immortalité de l'ame, pouvait être Grand-Prêtre. *Suite des Mél. de Litt. d'Hiſt. & de Phil. chap. 60. Des Juifs.*

Vous ne trouverez dans les Juifs qu'un peuple ignorant & barbare, qui joint depuis long-temps la plus ſordide avarice à la plus déteſtable ſuperſtition, & à la plus invincible haine pour tous les peuples qui les tolérent & qui les

enrichiſſent. *Il ne faut pourtant pas les brûler. Ibid.*

RUSSES.

La Ruſſie, juſqu'au Czar *Pierre le Grand*, reſta preſqu'inconnue aux peuples méridionaux de l'Europe, enſevelie ſous un deſpotiſme malheureux du Prince ſur les Boyards, & des Boyards ſur les Cultivateurs. Les abus dont ſe plaignent aujourd'hui les Nations policées, auraient été des loix divines chez les Ruſſes. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. Chap. 58. Des Ruſſes.*

SUISSES.

Aurait-on prévu que lorſque le plus gros diamant de l'Europe pris par un Suiſſe, à la bataille de Granſon, fut vendu au Général pour un écu; aurait-on, dis-je, prévu alors qu'il y aurait un jour en Suiſſe des villes auſſi belles & auſſi opulentes que l'était la capitale du Duché de Bourgogne? Le luxe des diamants, des étoffes d'or, y fut long-temps ignoré; & quand il a été connu, il a été prohibé: mais les ſolides richeſſes, qui conſiſtent dans la culture de la terre, y ont été recueillies par des mains libres & victorieuſes. Les commodités de la vie y ont été recherchées de nos jours. Toutes les douceurs de la ſociété, & la ſaine philoſophie, ſans laquelle la ſociété n'a point de charmes durables, ont pénétré dans les parties de la

Suiſſe où le climat eſt le plus doux, & où regne l'abondance. Enfin, dans ces pays autrefois ſi agreſtes, on eſt parvenu, en quelques endroits, à joindre la politeſſe d'Athenes à la ſimplicité de Lacédémone. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 81. Des Suiſſes.*

ANGLAIS.

Aux murs de Weſtminſter, on voit paraître enſemble
Trois Pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,
Les Députés du peuple, & les Grands, & le Roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres ſacrés de ce Corps invincible;
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.
Heureux, lorſque le peuple inſtruit dans ſon devoir;
Reſpecte, autant qu'il doit, le ſouverain pouvoir!
Plus heureux, lorſqu'un Roi doux, juſte, politique,
Reſpecte, autant qu'il doit, la liberté publique!

Henr. Chant 1.

S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, le Deſpotiſme ſerait à craindre; s'il n'y en avait que deux, elles ſe couperaient la gorge: mais il y en a trente, elles vivent en paix & heureuſes. *Suite des Mêl. de Litt. d'Hiſt. & de Phil. chap 118. Des Presbytériens.*

Il y a eu des temps ſanguinaires chez tous les peuples; mais chez le peuple Anglais, plus de

têtes illustres ont été portées sur l'échafaud, que dans tout le reste de l'Europe ensemble. Ce fut le caractere de cette Nation de commettre des meurtres juridiquement. Les portes de Londres ont été infectées de crânes humains attachés aux murailles, comme les temples du Mexique. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 38.*

FRANÇAIS.

Le Français quelquefois est léger & moqueur :
Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur ;
Son œil perçant & juste est prompt à le connaître ;
Il l'aime en son égal, il l'adore en son Maître.
La vertu sur le trône est dans son plus beau jour,
Et l'exemple du monde en est aussi l'amour.

Discours sur les Evénements de l'année 1744.

Le danger du Roi (*Louis XIV*,) émut toute la France. Les églises furent remplies d'un peuple innombrable, qui demandait la guérison de son Roi, les larmes aux yeux. Ce mouvement d'un attendrissement général fut presque semblable à ce qui s'est passé de nos jours, lorsque son successeur fut en danger de mort à Metz, en 1744. Ces deux époques apprendront à jamais aux Rois ce qu'ils doivent à une nation qui sait aimer ainsi, *Anecdotes sous Louis XIV.*

Il n'y a point aujourd'hui de Nation qui murmure plus que la Françaiſe, qui obéiſſe mieux, & qui oublie plus vîte. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 208.*

De tant de Nations, en eſt-il une qui puiſſe ſe vanter de renfermer dans ſon ſein un pareil nombre d'Officiers tels que les nôtres? Quelque fois ailleurs on ſert pour faire ſa fortune; & parmi nous on prodigue la ſienne pour ſervir: ailleurs on trafique de ſon ſang avec des maîtres étrangers; ici on brûle de donner ſa vie pour ſon Roi: là on marche parce qu'on eſt payé; ici on vole à la mort, pour être regardé de ſon maître; & l'honneur a toujours fait de plus grandes choſes que l'intérêt. *Eloge funebre des Officiers Français.*

Le ſort de *Turenne* & de *Condé* fut d'être toujours vainqueurs, quand ils combattirent enſemble à la tête des Français; & d'être battus, quand ils commanderent les Eſpagnols. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 171.*

Eſt-il quelques Français que l'amour aviliſſe;
Amants, aimés, heureux, ils vont tous aux combats
Et du ſein du bonheur ils volent au trépas.

Le Duc de Foix, Acte I.



PHILOSOPHIE.

Il faut tout lire avec défiance. *Ariſtote* avait bien raiſon, quand il diſait que *le doute eſt le commencement de la ſageſſe. Diſſertation ſur la mort d'Henri IV.*

La ſeule maniere qui appartienne à l'homme de raiſonner ſur les objets, c'eſt l'analyſe. Partir tout d'un coup des premiers principes, n'appartient qu'à Dieu; ſi l'on peut, ſans blaſphêmer, comparer Dieu à un Architecte, & l'Univers à un édifice, quel eſt le voyageur, qui, en voyant une partie de l'extérieur d'un bâtiment, oſera tout d'un coup imaginer tout l'artifice du dedans? Voilà pourtant ce qu'ont oſé faire preſque tous les hommes avec mille fois plus de témérité. *Mêlange de Phil. chap. 8.*

Que la nature humaine ait été plongée pendant une longue ſuite de ſiecles dans un état approchant de celui des brutes, & inférieur à pluſieurs égards, c'eſt ce qui n'eſt que trop vrai. La raiſon en eſt qu'il n'eſt pas dans la nature de l'homme de deſirer ce qu'on ne connaît point. Il a fallu par-tout non ſeulement un eſpace de temps prodigieux, mais des circonſtances heureuſes, pour que l'homme s'élevât au deſſus de la vie animale. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. Avant-propos.*

les climats orientaux tiennent tout de la nature ; & nous dans notre occident ſeptentrional nous devons tout au temps, au commerce & à une induſtrie tardive. *Ibid.*

Nous ne pouvons trop nous féliciter d'être nés dans un temps & chez un peuple où l'on commence à ouvrir les yeux, & à jouir du plus bel appanage de l'humanité ; l'uſage de la raiſon. *Mêlange de Phil. ſeconde Partie, Nature de la Lumiere.*

Il ſemble que la nature ait donné à cette eſpece d'hommes (*les Chinois*,) ſi différente de la nôtre, des organes faits pour trouver tout d'un coup tout ce qui leur était néceſſaire, & incapables d'aller au-delà. Nous au contraire, nous avons eu des connaiſſances très-tard, & nous avons tout perfectionné rapidement. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 1. De la Chine.*

Nous avons calomnié les *Chinois*, uniquement parce que leur métaphyſique n'eſt pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites qui condamnent à la fois les ſuperſtitions des Païens, & les mœurs des Chrétiens. Jamais la religion des Lettrés ne fut déshonorée par des fables, ni ſouillée par des querelles & des guerres civiles. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 1. De la Chine.*

Il faut avouer que cet esprit raisonnable qui commence à présider à l'éducation dans les grandes villes, n'a pu empêcher les fureurs des fanatiques des Cevenes, ni prévenir la démence du petit peuple de Paris autour d'un tombeau *à saint Médard*, ni calmer les disputes aussi acharnées que frivoles, entre des hommes qui auraient dû être sages. Mais avant ce siecle, ces disputes eussent causés des troubles dans l'Etat; les miracles de *saint Médard* eussent été accrédités par les plus considérables Citoyens, & le fanatisme renfermé dans les montagnes des Cevenes, se fût répandu dans les villes. *Essai sur l'Histoire Génér. chap. 103.*

Si l'on a dit que les peuples seraient heureux, quand ils auraient des philosophes pour Rois, il est très-vrai de dire que les Rois en sont plus heureux, quand il y a beaucoup de leurs sujets philosophes. *Ibid.*

L'esprit vraiment philosophique, qui n'a pris racine que vers le milieu de ce siecle, n'éteignit point les anciennes & nouvelles querelles Théologiques qui n'étaient pas de son ressort. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 207.*

Sept Inquisiteurs par leur décret de 1616, déclarerent l'opinion de *Copernic*, mise par le Philosophe Florentin dans un si beau jour, *non seulement hérétique dans la foi, mais absurde dans la Philosophie.* Ce jugement contre une

vérité prouvée depuis en tant de manieres, est un grand témoignage de la force des préjugés. Il dut apprendre à ceux qui n'ont que le pouvoir, à se taire quand la Philosophie parle, & à ne se pas mêler de décider sur ce qui n'est pas de leur ressort. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 101.*

Si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du Ciel un puissant génie, & à s'en être servi pour s'éclairer soi-même & les autres, un homme comme M. *Newton*, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siecles, est véritablement le grand homme : & les politiques, les conquérants, dont aucun siecle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchants. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par la violence, c'est à celui qui connaît l'Univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects. *Ibid.*

Il faut toujours que ce qui est grand, soit attaqué par les petits esprits. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 170.*

Rien n'est plus heureux qu'un Philosophe qui lit dans le grand livre *de la Nature*, que Dieu a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre, sont à lui : il nourrit, il éleve son ame, il vit tranquille, & il ne craint rien. *Suite des Mél. de Litt. Zadig, le Chien, & le cheval.*

Les Rétheurs ne gagnent guere leurs causes contre les Pholosophes, au tribunal de la raison. *Remarque sur l'Histoire de Charles XII.*

En admirant ces vastes globes de lumiere, qui ne paraissent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'est en effet qu'un point imperceptible dans la nature, paraît à notre cupidité quelque chose de si grand & de si noble; *un Sage* se figure alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue. Cette image vraie semble anéantir ses malheurs en lui retraçant le néant de son être. Son ame s'élance jusqu'à l'infini, & contemple, détachée de ses sens, l'ordre immuable de l'Univers. *Zadig, La Femme battue.*

La dispute entre les anciens & les modernes est enfin décidée du moins en Philosophie. Il n'y a pas un ancien Philosophe, qui serve aujourd'hui à l'instruction de sa jeunesse chez les nations éclairées. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 212.*

Les Philosophes qui font des systêmes sur la secrette construction de l'Univers, sont comme nos voyageurs qui vont à Constantinople, & qui parlent du Serrail; ils n'en ont vu que les dehors, & prétendent savoir ce que fait le Sultan avec ses favorites. *Lettre à M. de S'Gravesende.*

Il y a des erreurs qui ne ſont que pour le peuple ; il y en a qui ne ſont que pour les Philoſophes. *Diſſertation ſur les changements arrivés dans notre Globe.*

L'extraordinaire, le vaſte, les grandes mutations, ſont des objets qui plaiſent quelquefois à l'imagination des plus ſages. Les Philoſophes veulent de grands changements dans la ſcene du monde, comme le peuple en veut aux ſpectacles. *Ibid.*

On peut orner de beaux vers l'écorce de ces vérités ; (*Découvertes de Newton*) mais pour les approfondir, il faut du calcul, & point de vers. *Ibid.*

Un véritable Epicurien était un homme doux, modéré, juſte, aimable, duquel aucune ſociété n'avait à ſe plaindre, & qui ne payoit pas des bourreaux, pour aſſaſſiner en public ceux qui ne penſaient pas comme lui. *Ibid.*

Il faudrait plus de temps que le déluge n'a duré, pour lire tous les Auteurs qui en ont fait de beaux ſyſtêmes. Chacun d'eux détruit & renouvelle la terre, à ſa mode, ainſi que Deſcartes l'a formée ; car la plupart des Philoſophes ſe ſont mis ſans façon à la place de Dieu ; ils penſent créer un Univers avec la parole. Mon deſſein n'eſt pas de les imiter, &c. *Ibid.*

Le goût du merveilleux enfante les systêmes; mais la nature paraît se plaire dans l'uniformité & dans la constance, autant que notre imagination aime les grands changements. *Ibid.*

Nous disséquons des mouches, nous mesurons des lignes, nous assemblons des nombres, nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, & nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. *Micromegas.*

Si on a jamais dû dire, *audax Japeti genus*, c'est dans la recherche que les hommes ont osé faire de ces premiers éléments, qui semblent être placés à une distance infinie de la sphere de nos connaissances. *De la nature des Eléments.*

Descartes était possédé de l'envie de faire un systême. Cette passion fit dans ce grand homme, ce que font les passions dans tous les hommes; elles les entraînent au-delà de leurs principes. *Chap. I. De la nature de la lumiere.*

Il faut lire, avec un esprit de doute, presque toutes les relations qui nous viennent des pays éloignés. On est plus occupé à nous envoyer des côtes du *Malabar*, des marchandises que des vérités. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 120. Du Japon.*

Les Philosophes n'ayant aucun intérêt particulier, ne peuvent parler qu'en faveur de la raison & de l'intérêt public. *Pensées sur l'Administration publique XVI.*

Le petit livre de *Rohault* a fait, pendant quelque temps, une Physique complette; aujourd'hui tous les recueils des Académies de l'Europe ne sont pas même un commencement de systême. En approfondissant cet abyme, il s'est trouvé infini.

Si *Descartes* inventa de nouvelles chimeres en Physique, au moins il en détruisit d'anciennes; il apprit aux hommes de son temps à raisonner & à se servir contre lui-même de ses armes; s'il n'a pas payé en bonne monnoie, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse. *Mélang. de Litt. chap. 174. Sur Descartes & Newton.*

Tous les livres de Philosophie moderne mis ensemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement, qu'en a fait autrefois la dispute des Cordeliers, sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons *Mél. de Litt. &c. chap. 29. De la Tolérance.*

Jamais les Philosophes ne feront une secte de religion; pourquoi? C'est qu'ils sont sans enthousiasme. Divisez le genre-humain en vingt parties; il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne sau-

ront jamais s'il y a eu un M. *Locke* au monde. Dans la vingtieme partie qui reste ; combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent ? Et parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui lisent des romans, contre un qui étudie la Philosophie. Le nombre de ceux qui pensent, est excessivement petit ; & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde. *Ibid.*

La saine raison nous apprend que quiconque prédit l'avenir, est un fourbe ou un insensé.

L'Astrologie judiciaire fut toujours la superstition des savants. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 36.*

Pythagore avait été coq, ses parents cochon ; personne n'y trouva à redire ; & sa secte fut chérie & révérée de tout le monde, excepté des rôtisseurs & de ceux qui avaient des feves à vendre. *Essai sur l'Hist. Génér. 27.*

L'esprit de curiosité donné de Dieu à l'homme, cette impulsion nécessaire pour nous instruire, nous emporte sans cesse au-delà du but, comme tous les autres ressorts de notre ame, qui, s'ils ne pouvaient nous pousser trop loin, ne nous exciteraient peut-être jamais assez. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 208.*

Ouvrages de mes mains, enfants du même pere,
Connaissez, leur dit-il, (*Dieu*) mon divin caracter

Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous :
Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Des destins & des temps connaissez le seul maître.
Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage, instruments imparfaits,
Dans votre rang placés demeurez satisfaits.

VI°. *Discours. Sur la nature de l'homme.*

Pour comble de malheur, je sens de ma pensée
Se déranger les ressorts ;
Mon esprit m'abandonne, & mon ame éclipsée
Perd en moi de son être, & meurt avant mon corps.
Estce là ce rayon de l'essence suprême
Qu'on nous peint si lumineux ?
Est-ce-là cet esprit survivant à nous-même ?
Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux ;
Hélas ! périrait-il de même ?
Je ne sais, mais j'ose espérer
Que de la mort, du temps, & des destins le maître,
Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

Lettre à M. de Genonville.

Quand on m'aura dit comment notre volonté opere sur le champ un mouvement dans nos corps ; comment le bras obéit à notre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos aliments se digérent, comment le bled se

transforme en ſang ; je dirai comment nous avons des idées. J'avoue ſur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumieres ; mais depuis *Thalès*, juſqu'à nos jours nous n'en avons point, tout ce que nous pouvons faire, eſt de ſentir notre impuiſſance, de reconnoître un Etre tout-puiſſant, & de nous garder de ces ſyſtêmes.

Je ne ſais pas comme je penſe ; mais je ſais que je n'ai jamais penſé qu'à l'occaſion de mes ſens. Qu'il y ait des ſubſtances immatérielles & intelligentes, c'eſt de quoi je ne doute pas ; mais qu'il ſoit impoſſible à Dieu de communiquer la penſée à la matiere ; c'eſt de quoi je doute fort. Je révere la Puiſſance éternelle ; il ne m'appartient pas de la borner ; je n'affirme rien, je me contente de croire qu'il y a plus de choſes poſſibles qu'on ne croit. *Syſtême de Mallebranche, chap. 2.*

La diviſion que quelques-uns ont fait de toute la nature en corps & en eſprit, paraît la définition d'un ſourd & d'un aveugle, qui en définiſſant les ſons & les couleurs, ne ſoupçonneraient ni la vue, ni l'ouie : de quel droit en effet pourrait-on dire que Dieu n'a pas rempli l'eſpace immenſe d'une infinité de ſubſtances, qui n'ont rien de commun avec nous ? *Mél. de Philoſoph. chap. 7.*

Affirmer que la matiere penſe en effet, parce que Dieu a dû lui communiquer ce don, ſerait le comble de la témérité ; mais affirmer le contraire, eſt-il moins hardi ? *Ibid.*

Choſe étrange, nous ne ſavons pas comment la terre produit un brin d'herbe, comment une femme fait un enfant, & on croit ſavoir comment nous faiſons des idées ? *Ibid.*

J'ignore comment je vis, comment je donne la vie ; & vous voulez que je ſache comment j'ai des idées : l'ame eſt une horloge que Dieu nous a donné à gouverner ; mais il ne nous a point dit de quoi le reſſort de cette horloge eſt compoſé. *Mêlange de Phil. chap. 26.*

Perſonne ne me fera jamais croire que je penſe toujours ; & je ne me ſens pas plus diſpoſé que *Locke* à imaginer, que quelques ſemaines après ma conception, j'étois une fort ſavante ame, ſachant alors mille choſes que j'ai oubliées en naiſſant, & ayant fort inutilement poſſédé dans l'*uterus* des connaiſſances qui m'ont échappé dès que j'ai pu en avoir beſoin, & que je n'ai jamais bien pu rapprendre depuis. *Mél. de Phil. chap. 26.*

Le divin *Platon*, maître du divin *Ariſtote* ; & le divin *Socrate*, maître du divin *Platon*, diſaient l'ame corporelle & éternelle. Le démon

de *Socrate* lui avait appris ſans doute ce qui en était. Il y a des gens à la vérité qui prétendent qu'un homme qui ſe vantait d'avoir un génie familier, était indubitablement un peu fou ou un peu frippon; mais ces gens-là ſont trop difficiles. *Ibid.*

Plus je vais en avant, & plus je ſuis confirmé dans l'idée, que les ſyſtêmes de Métaphyſique ſont pour les Philoſophes, ce que les romans ſont pour les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après les autres, & finiſſent tous par être oubliés. Une vérité Mathématique reſte pour l'éternité, & les fantômes Métaphyſiques paſſent comme des rêves de malades.

Vanitas vanitatum, & Metaphyſica vanitas. Courte réponſe aux longs diſcours d'un Docteur Allemand.

O Métaphyſique! nous ſommes auſſi avancés que du temps des premiers Druides. *Mél. de Phil. chap. 9.*

Faut-il que ce qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain, ſoit ſouvent ce qui eſt le moins utile. Un homme avec les quatre regles d'Arithmétique & du bon ſens, devient un grand Négociant, un *Jacques Cœur*, un *Delmet*, un *Bernard*, tandis qu'un pauvre Algébriſte paſſe la vie à chercher dans les nombres des rapports & des propriétés étonnantes, mais ſans uſage, &

qui ne lui apprendront pas ce que c'eſt que le change. *Sur la Société Royale & ſur les Académies.*

Il y a un point, paſſé lequel les recherches ne ſont plus que pour la curioſité. Ces vérités ingénieuſes & inutiles reſſemblent à des étoiles, qui placées trop loin de nous, ne nous donnent point de clarté. *Ibid.*

ME'DECINE, INOCULATION.

L'expérience des remedes & le bon ſens ont établi la Médecine pratique dans toute la terre : elle eſt par-tout un art conjectural, qui aide quelques fois la nature, & quelquefois la détruit. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 26. De la Chine.*

On ſe porte toujours bien avec de la ſobriété & de l'exercice, l'art de faire ſubſiſter enſemble l'intempérance & la ſanté eſt un art auſſi chimérique que la pierre philoſophale & l'aſtrologie judiciaire. *Zadig, le Baſilic.*

Un Curé en Angleterre, s'était aviſé de prêcher contre l'inoculation ; il dit que *Job* avoit été inoculé par le Diable. Ce Prédicateur n'était guere digne d'être né en Angleterre. Le préjugé monta donc en chaire le premier, & la raiſon n'y monta qu'enſuite ; c'eſt la marche ordinaire de l'eſprit humain. *Mél. de Litt. &c. chap. 24.*

Un Evêque de Vorcester a depuis peu prêché à Londres, l'inoculation; il a démontré en Citoyen, combien cette pratique avait conservé de sujets à l'Etat : il l'a recommandée en Pasteur charitable. On prêcherait à Paris, contre cette invention salutaire, comme on a écrit vingt ans contre les expériences de Newton. Tout prouve que les Anglais sont plus Philosophes & plus hardis que nous. Il faut bien du temps pour qu'une certaine raison & un certain courage d'esprit franchissent le pas de Calais. *Ibid.*

GÉNIE, INVENTION, GE'NIE DES NATIONS.

Le Génie n'a qu'un siecle, après quoi, il faut qu'il dégénere. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 204.*

C'est le privilege du vrai génie, & sur-tout du génie qui ouvre une carriere, de faire impunément de grandes fautes *Ibid.*

Quiconque à le génie de son art, passe bien vîte, & sans effort du petit au grand. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 176.*

La science & l'esprit conduisent un artiste, mais ne le forment en aucun genre. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 197.*

Le courage, la force, l'industrie; tous les

talent restent ensevelis jusqu'à ce qu'il paraisse un génie qui les ressuscite. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 43.*

Le Czar *Pierre I*, sentit qu'il avait à former une Nation & un Empire; mais il n'avait aucun secours autour de lui. Il conçut dès-lors le dessein de sortir de ses Etats, & d'aller comme *Promethée*, emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. *Rem. sur l'Hist. Anecdotes sur le Czar Pierre le Grand.*

Il y a peu de vrais génies; mais l'esprit du temps & l'imitation ont fait beaucoup d'Auteurs agréables. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 214. Ecrivains du siecle de Louis XIV.*

Je remarque toujours que l'esprit d'invention est de tous les temps, & que les docteurs, les gens qui gouvernent les esprits & les corps ont beau être d'une ignorance profonde, ont beau faire régner les plus insensés préjugés, ont beau n'avoir pas le sens commun, il se trouve toujours des hommes obscurs, des artistes animés d'un instinct supérieur, qui inventent des choses admirables, sur lesquelles ensuite les savants raisonnent. *Mél. de Phil. Litt. sur Bacon.*

Heureux, qui les premiers marchent dans la carriere!
N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés:

Ceux qui, trop tard venus, la franchiſſent entiere,
Demeurent oubliés.

Mêl. de Poéſ. de Litt. &c. Ode à MM. de de l'Académie des Sciences.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles, ne ſont pas celles qui font le plus d'honneur à l'eſprit humain. C'eſt à un inſtinct méchanique qui eſt chez la plupart des hommes, que nous devons la plupart des arts, & nullement à la ſaine philoſophie. La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre, & de préparer les métaux, de bâtir des maiſons, l'invention de la navette, ſont d'une toute autre néceſſité que l'Imprimerie & la bouſſole; cependant ces arts furent inventés par des hommes encore ſauvages. *Mêl. de Litt. & de Phil.*

Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol à ſon ſtyle, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes manieres: la Douceur & la moleſſe de la langue italienne s'eſt inſinuée dans le génie des auteurs Italiens. *Eſſai ſur la Poéſie Epique.*

Vous ſentez dans les meilleurs Ecrivains modernes, le caractere de leur pays à travers l'imitation de l'antique; leurs fleurs & leurs fruits ſont échauffés par le même ſoleil; mais ils reçoivent du terrein qui les nourrit, des goûts, des couleurs & des formes différentes. *Ibid.*

C'eſt dans les ſiecles les plus barbares, que ſe ſont faites les plus utiles découvertes. Il ſemble que le partage des temps les plus éclairés, & des compagnies les plus ſavantes, ſoit de raiſonner ſur ce que des ignorants ont inventé. *Mél. de Litt. d'Hiſt. & de Phil. chap. 37.*

Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance; ils hazardent peu; ils n'ont ni la force Anglaiſe qui leur paraît une force giganteſque & monſtrueuſe, ni la douceur Italienne, qui leur ſemble dégénérer en une moleſſe efféminée. *Ibid.*

La pompe des paroles, les métaphores, un ſtyle majeſtueux, ſont, ce me ſemble, généralement parlant, le caractere des Ecrivains Eſpagnols *Ibid.*

La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particulieres aux Anglais; ils ſont ſur-tout amoureux des allégories & des comparaiſons. *Ibid.*

Il eſt vrai qu'en général le bon goût n'a guere eté le partage des Orientaux. Leurs ouvrages reſſemblent aux titres de leurs ſourverains, dans leſquels il eſt ſouvent queſtion du Soleil & de la Lune. L'eſprit de ſervitude paraît naturellement empoulé, comme celui de la liberté eſt nerveux, & celui de la vraie grandeur eſt ſimple. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 69.*

Les

Les Orientaux n'ont point de délicateſſe, parce que les femmes ne ſont point admiſes dans la ſociété. Ils n'ont ni ordre ni meſure, parce que chacun s'abandonne à ſon imagination dans la ſolitude, où ils paſſent une partie de leur vie, & que l'imagination par elle-même eſt déréglée. *Ibid.*

Ils n'ont jamais connu la véritable éloquence, telle que celle de *Démoſthene* & de *Ciceron*. Qui aurait-on eu à perſuader en Orient? des Eſclaves. Cependant ils ont de beaux éclats de lumiere; ils peignent avec la parole; & quoique les figures y ſoient ſouvent giganteſques & incohérentes, on y trouve du ſublime. *Ibid.*

Chaque Nation a eu des temps où les eſprits s'emportent au delà de leur caractere naturel. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 55.*

POE'SIE.

Il faut avouer qu'il eſt plus difficile à un Français qu'à un autre, de faire un Poëme épique; mais ce n'eſt ni à cauſe de la rime, ni à cauſe de la ſéchereſſe de notre langue. Oſerai-je le dire? c'eſt que de toutes les Nations polies, la nôtre eſt la moins *Poëtique*. Les ouvrages en vers, qui ſont le plus à la mode en France, ſont les pieces de Théatre. Ces pieces doivent être écrites dans un ſtyle naturel, qui approche aſſez

de celui de la converſation. *Deſpréaux* n'a jamais traité que des ſujets didactiques, qui demandent de la ſimplicité. On ſait que l'exactitude & l'élégance ſont le mérite de ſes vers comme de ceux de *Racine*; & lorſque *Deſpréaux* a voulu s'élever dans une Ode, il n'a plus été *Deſpréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poéſie Françaiſe à une marche trop uniforme; l'eſprit Géométrique, qui de nos jours s'eſt emparé des Belles-Lettres, a encore été un nouveau frein pour la Poéſie; notre Nation regardée comme ſi légere par les étrangers; qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, eſt de toutes les Nations la plus ſage la plume à la main. La méthode eſt la qualité dominante de nos Ecrivains. On cherche le vrai en tout; on préfere l'Hiſtoire au Roman; les *Cirus*; les *Clélies* & les *Aſtrées* ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques Romans nouveaux paraiſſent encore, & s'ils font pour un temps, l'amuſement de la jeuneſſe frivole, les vrais gens de lettres les mépriſent. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'épopée; on ſe moquerait également d'un Auteur qui emploierait les Dieux du Paganiſme, & de celui qui ſe ſervirait de nos Saints. *Vénus* & *Junon* doivent reſter dans les anciens Poëmes Grecs & Latins: *Sainte Géneviéve*, *S. Denis*, *S. Roch*, *S. Chriſtophe*,

ne doivent se trouver ailleurs que dans notre Légende. Les cornes & les queues des Diables, ne sont tout au plus que des sujets de raillerie, on ne daigne pas même en plaisanter.

Les Italiens s'accommodent assez des Saints; & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable; mais bien des idées qui seraient sublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me souviens que, lorsque je consultai, il y a plus de douze ans, sur ma Henriade, feu M. *de Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense, il me dit: vous entreprenez un ouvrage qui n'est pas fait pour notre Nation; *les Français n'ont pas la tête épique.* Ce furent ses propres paroles, & il ajouta: « Quand vous » écririez aussi bien que Messieurs *Racine* & » *Despréaux*, ce sera beaucoup si on vous » lit. »

C'est pour me conformer à ce génie sage & exact, qui regne dans le siecle où je vis, que j'ai choisi un Héros véritable au lieu d'un Héros fabuleux, que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques; que je n'ai employé aucune fiction, qui ne soit une image sensible de la vérité. Quelque chose que je dise de plus sur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sachent; c'est à la *Henriade* seule à parler en sa défense, & au temps seul de désarmer l'envie. *Essai sur la Poésie Epique, chap. 9.*

Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes ne méritent guere d'être lus. Il n'y aurait rien de plus méprisable, que de passer sa vie à renfermer dans des rimes, des lieux communs usés, qui ne méritent pas le nom de pensées. S'il y a quelque chose de plus vil, c'est de n'être que Poëte satyrique, & de n'écrire que pour décrier les autres. *Mél. de Poés. & de Litt. Réponse au R. de P.*

Il y a peu de petites *nouvelles* où les événements ne soient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'industrie que dans *Homere*. Cependant douze beaux vers de l'*Iliade*, sont au dessus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la Nature, l'emporte sur des colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. *Essai sur la Poésie Epique.*

Le grand mérite d'*Homere*, est d'avoir été un peintre sublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. *Ibid.*

C'est dans le Grec seul qu'on peut voir le style d'*Homere*, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homere* lui-

même, qu'on trouvera, comme ſes Héros, tout plein de défauts, mais ſublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de ſon Poëme! heureux qui peindrait les détails comme lui! & c'eſt préciſément par ces détails, que la Poéſie charme les hommes. *Ibid.*

Petits ſoupers, jolis feſtins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille Vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins,
Dans leurs ſottiſiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs & pleins de grace,
Tels que l'ingénieux *Horace*,
En eût fait l'ame d'un repas,
Lorſqu'à table il tenait ſa place,
Avec *Auguſte* & *Mécenas*.

Mêlange de Poéſ. & de Litt. Lettre à Mgr. le Prince de Vendôme

Les fruits des rives du Permeſſe
Ne craiſſent que dans le printemps;
Et la fraide & triſte vieilleſſe
N'eſt faite que pour le bon ſens.

Mêlange de Poéſ. & de Litt, Temple du Goût.

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées
Qui, chez *Richelet* étalées;
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Ibid.

Il semble que les Anglais n'aient été faits jusqu'ici, que pour produire des beautés irrégulieres. Les Monstres brillants de *Shakespear*, plaisent mille fois plus que la sagesse moderne. Le génie poétique des Anglais ressemble, jusqu'à présent, à un arbre touffu, planté par la nature, jettant au hazard mille rameaux, & croissant inégalement avec force. Il meurt, si vous voulez forcer sa nature, & le tailler en arbre des jardins de Marly. *Mél. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 31.*

La difficulté surmontée dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines: & il n'y a point de Nation au monde, chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre, de rendre une véritable vie à la Poésie ancienne. *Ibid. Discours à l'Acad. Française.*

Les premiers bons vers, ceux même qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la

mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers ; les hommes qui sont tous nés imitateurs, prennent insensiblement la maniere de s'exprimer, & même de penser, des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres *Ibid.*

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les Théatres tragiques, & de plus, toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime, & cette sévérité extrême de notre versification, que nous devons les excellents ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale, ni trop recherchée ; nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la prose. Nous ne permettons pas la moindre licence ; nous demandons qu'un Auteur porte sans discontinuer toutes ces chaînes, & cependant qu'il paraisse toujours libre : & nous ne reconnaissons, pour Poëtes, que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Ce sont les beautés de détail, qui soutiennent les ouvrages en vers & qui les font passer à la postérité. C'est souvent la maniere singuliere de dire des choses communes ; c'est cet art d'embellir par la diction ce que pensent & ce que sentent tous les hommes, qui fait les grands Poëtes. *Ibid.*

L'art d'être éloquent en vers, eſt de tous les arts le plus difficile & le plus rare. On trouvera mille génies qui ſauront arranger un ouvrage, & le verſifier d'une maniere commune ; mais le traiter en vrais Poëtes, c'eſt un talent qui eſt donné à trois ou quatre hommes ſur la terre. *Lettre à M. Maffei.*

Les Deviſes, ce reſte de l'ancienne chevalerie, peuvent convenir à des fêtes, & ont de l'agrément quand les alluſions ſont juſtes, nouvelles & piquantes. Il vaut mieux n'en point avoir, que d'en ſouffrir de mauvaiſes & de baſſes, comme celle de Louis XII. C'était un porc-épic, avec ces paroles, *qui s'y frotte, s'y pique.* Les deviſes ſont, par rapport aux inſcriptions, ce que ſont des maſcarades en comparaiſon des cérémonies auguſtes. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 197.*

Qui croiroit que tous les bons ouvrages, en proſe, n'auraient probablement jamais exiſté, s'ils n'avaient été précédés par la Poéſie ? C'eſt pourtant la deſtinée de l'eſprit humain dans toutes les Nations : les vers furent par-tout les premiers enfants du génie, & les premiers maîtres d'éloquence. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 204.*



SPECTACLES, TRAGE'DIES, COME'DIES. OPE'RA.

Ciceron, après avoir rempli la premiere place du monde, plaidait encore les causes des Citoyens, écrivait sur la nature des Dieux, conférait avec des Philosophes, allait au Théatre, daignait cultiver l'amitié d'*Esopus* & de *Roscius*, & laissait aux petits esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité. *Mêlange de Litt. Discours à l'Académie Française.*

Saint Thomas d'Aquin, dont les mœurs valaient bien celles de *Calvin*, & du Pere *Quesnel*; *S. Thomas* qui n'avait jamais vu de bonne comédie, & qui ne connaissait que de malheureux Histrions, devina pourtant que le Théatre peut être utile. Il eut assez de bon sens & assez de justice pour sentir le mérite de ce art, tout informe qu'il était; il le permit, il l'approuva. *S. Charles Borromée* examinait lui-même les pieces qu'on jouait à Milan; il les munissait de son approbation & de son seing.

Qui seront, après cela, les Visigoths qui voudront traiter d'empoisonneurs *Rodrigue & Chimène*? Plut au ciel, que ces barbares ennemis du plus beau des arts, eussent la piété de *Polyeucte*, la clémence d'*Auguste*, la vertu de *Burrhus*, & qu'ils finissent comme le mari d'Alzire. *Sur la police des Spectacles.*

Je regarde la Tragédie & la Comédie, comme des leçons de vertu, de raiſon, & de bienſéance. *Corneille*, ancien Romain parmi des Français, a établi une école de grandeur-d'ame; & *Moliere* a fondé celle de la vie civile.

Les génies Français formés par eux, appellent du fond de l'Europe les étrangers, qui viennent s'inſtruire chez nous, & qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres ſont nourris du produit de ces ouvrages, qui nous ſoumettent juſqu'aux Nations qui nous haïſſent. Tout bien peſé, il faut être ennemi de ſa patrie pour condamner nos Spectacles.

Un Magiſtrat qui, parce qu'il a acheté cher un office de judicature, oſe penſer qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna*, montre beaucoup de gravité & bien peu de goût. *Mél. de Litt. Lettre à un premier Commis.*

Qu'était la Tragédie chez les Grecs? Un chœur qui demeurait preſque toujours ſur le théatre, point de diviſion d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigues. Chez les Français, c'eſt pour l'ordinaire une ſuite de converſations en cinq actes, avec une intrigue amoureuſe. En Angleterre, la Tragédie eſt véritablement une action; & ſi les Auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs pieces, un ſtyle naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteraient bientôt ſur les Grecs & ſur les Français. *Eſſai ſur la Poéſie.*

Il faut se rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danse, la musique;
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs;
De cent plaisirs font un plaisir unique.

Mél. de Poés. & de Lett. Le Mondain.

On excommuniait autrefois les Rois de France, & depuis *Philippe I*, jusqu'à *Louis VIII*, tous l'ont été solemnellement, de même que tous les Empereurs depuis *Henri IV*, jusqu'à *Louis de Baviere* inclusivement. Les Rois d'Angleterre ont eu aussi une part très-honnête à ces présents de la Cour de Rome. C'était la folie du temps, & cette folie coûta la vie à cinq ou six cents mille hommes. Actuellement on se contente d'excommunier les représentants des Monarques : ce n'est pas les Ambassadeurs que je veux dire, mais les Comédiens, qui sont Rois & Empereurs trois ou quatre fois par semaine, & qui gouvernent l'Univers pour gagner leur vie. *Police des Spectacles.*

Prétendre qu'on peut se passer des regles dans nos Tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos Opéra, c'est, ce me semble, vouloir réformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie *Préface d'Oedipe.*

Plus on veut frapper les yeux par un appareil

éclatant, plus on s'impose la nécessité de dire de grandes choses; autrement on ne serait qu'un Décorateur, & non pas un Poëte tragique *Discours sur la Tragédie, Préface de Brutus.*

Vouloir de l'amour dans toutes les Tragédies, me paraît un goût efféminé; l'en proscrire toujours, est une mauvaise humeur bien déraisonnable. *Ibid.*

L'amour, dans une Tragédie, n'est pas plus un défaut essentiel, que dans l'*Enéide;* il n'est à reprendre que quand il est amené mal-à-propos, ou traité sans art. *Ibid.*

Il n'est point question d'examiner s'il est bien de mettre tant d'amour dans les pieces de Théatre. Je veux que ce soit une faute, elle est & sera universelle; & je ne sais quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre-humain. *Seconde Lettre à M. Fakener.*

La bonne Comédie fut ignorée jusqu'à *Moliere*, comme l'art d'exprimer sur le Théatre des sentiments vrais & délicats, fut ignoré jusqu'à *Racine*, parce que la société ne fut, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur temps. Un Poëte du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues; il aura plutôt fait cent Odes & cent Epîtres, qu'une scene où il faut faire parler la Nature. *Ibid.*

C'eſt la paſſion (*l'amour*) la plus théatrale de toutes, la plus fertile en ſentiments, la plus variée : elle doit être l'ame d'un ouvrage de Théatre, ou en être entiérement bannie. Si l'amour n'eſt pas tragique, il eſt inſipide ; & s'il eſt tragique, il doit régner ſeul. Il n'eſt pas fait pour la ſeconde place. *Lettre à M. Maffei.*

Notre Ville pourrait ſe vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athenes : car enfin, il me ſemble qu'on ne repréſentait d'ordinaire des pieces de Théatre dans cette premiere ville de la Grece, que dans quatre fêtes ſolemnelles, & Paris a plus d'un ſpectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athenes, que dix mille Citoyens ; & notre Ville eſt peuplée de près de huit cents mille habitants, parmi leſquels je crois qu'on peut compter trente mille Juges des ouvrages dramatiques, & qui jugent preſque tous les jours. *Ibid.*

J'ai toujours penſé que la Tragédie ne doit pas être un ſimple ſpectacle qui touche le cœur, ſans le corriger. Qu'importent au genre-humain les paſſions & les malheurs d'un Héros de l'antiquité, s'ils ne ſervent pas à nous inſtruire ; *Lettre au Roi de Pruſſe.*

J'ignore ſi la forme de nos Tragédies, plus rapprochée de la Nature, ne vaut pas celle des Grecs, qui avait un appareil plus impoſant. *Diſſertation ſur la Tragédie ancienne & moderne.*

La véritable Tragédie eſt l'école de la vertu, & la ſeule différence qui ſoit entre le Théatre épuré, & les livres de morale; c'eſt que l'inſtruction ſe trouve dans la Tragédie toute en action; c'eſt qu'elle y eſt intéreſſante, & qu'elle ſe montre relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé autrefois que pour inſtruire la terre, & pour bénir le ciel, & qui par cette raiſon fut appellé le langage des Dieux. *Ibid.*

Des raiſonnements politiques ſont bons dans *Polybe*, dans *Machiavel*; la galanterie eſt à ſa place dans la Comédie & dans des contes; mais rien de tout cela n'eſt digne du pathétique & de la grandeur de la Tragédie. *Epître à Madame la Ducheſſe Du Maine.*

Point de milieu; il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraiſſe pas; il n'eſt point fait pour la ſeconde place. *Ibid.*

Quel exemple plus frappant du ridicule de notre théatre, & du pouvoir de l'habitude, que *Corneille* d'un côté, qui fait dire à *Théſée*:

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
L'abſence aux vrais amants eſt encor plus funeſte.

Et moi qui ſoixante ans après lui, viens faire parler une vieille Jocaſte d'un vieil amour;

& tout cela pour complaire au goût le plus fade, & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature. *Ibid.*

On ne voit avec plaisir au théatre, que le combat des passions qu'on éprouve soi-même ; ceux qui sont remplis de l'étude de *Ciceron* & de la République Romaine ; ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles. Ils n'imitent point *Ciceron*, qui y était assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui. Ils sont seulement moins sensibles aux beaux arts, ou retenus par un préjugé ridicule.

Quelques progrès que les arts aient fait en France, les hommes choisis qui les ont cultivés, n'ont point encore communiqué le vrai goût à toute la Nation. C'est que nous sommes nés moins heureusement que les Grecs & les Romains. On va aux spectacles plus par oisiveté que par un véritable amour de la Littérature. *Préface de Rome sauvée.*

Rien ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus les mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler, pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'Esprit. *Epître à M. de Richelieu.*

Les mêmes esprits qui bouleverseraient un Etat pour établir une opinion souvent absurde

anathématisent les plaisirs innocents, nécessaires à une grande ville, & des arts qui contribuent à la splendeur d'une nation. L'abolition des spectacles serait une idée plus digne du siecle d'*Attila* que du siecle de *Louis XIV*. *Anecdotes du regne de Louis XIV, chap. 197.*

C'est une des contradictions de nos mœurs, que d'un côté on ait laissé un reste d'infamie attaché aux spectacles publics, & que de l'autre on ait regardé ces représentations comme l'exercice le plus noble & le plus digne des personnes royales. *Anecdotes sur Louis XIV. Spectacles à S. Cyr. chap. 199.*

Si on trouvait dans l'antiquité, un poëme comme *Armide*, ou comme *Atys*, avec quelle idolâtrie il serait reçu ! mais *Quinault* était moderne. *Louis XIV. Beaux-Arts chap. 204.*

Tout a ses bornes. La haute Comédie a les siennes. Il n'y a dans la nature humaine, qu'une douzaine, tout au plus, de caracteres vraiment comiques, & marqués de grands traits. *Ibid.*

Les petites différences qui sont dans les caracteres des hommes ne peuvent être maniées aussi heureusement que les grands sujets. Les nuances à la vérité sont innombrables, mais les couleurs éclatantes sont en petit nombre; ce sont ces couleurs primitives qu'un grand artiste ne manque pas d'employer. *Ibid.*

La

La barbarie & l'irrégularité du Théatre de Londres ont percé jusques dans la sagesse d'*Adisson.* Il me semble que je vois le Czar *Pierre*, qui en réformant les Russes, tenait encore quelque chose de son éducation & des mœurs de son pays. *Mélange de Littérature. De la Tragédie Anglaise.*

ARTS.

Pour réussir dans un Art, il le faut cultiver toute sa vie. *Discours servant de Préface à la Tragédie de Brutus.*

On a accablé presque tous les Arts d'un nombre prodigieux de regles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouverons partout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé que de parler d'un ton de maître, des choses qu'on ne peut exécuter: il y a cent Poétiques contre un Poëme. On ne voit que des maîtres d'éloquence, & presque pas un Orateur: le monde est plein de Critiques, qui à force de *commentaires*, de *définitions*, de *distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires & les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques on

entassait, il n'y a pas long-temps, dans la tête d'un jeune homme pour lui donner en une année ou deux une très-fausse idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une connaissance très-vraie en peu de mois, par la lecture de quelques bons livres. La voie par laquelle on a si long-temps enseigné l'art de penser, est assurément bien opposée au don de penser.

Mais c'est sur-tout en fait de Poésie, que les Commentateurs & les Critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes que l'imagination des Poëtes a créés en se jouant. Ce sont des tyrans, qui ont voulu asservir à leurs loix une nation libre, dont ils ne connoissent point le caractere; aussi ces prétendus Législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont discouru avec pesanteur de ce qu'il fallait sentir avec transport; & quand même leurs regles seraient justes, combien peu seraient-elles utiles! *Homere*, *Virgile*, le *Tasse*, *Milton*, n'ont guere obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues regles, tant de liens ne serviraient qu'à embarrasser les grands hommes dans leur marche, & seraient d'un faible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carriere, & non pas s'y traîner avec des béquilles. Presque tous les Critiques ont cherché dans *Homere* des regles qui n'y sont assurément point. Mais comme ce

Poëte Grec a compoſé deux Poëmes d'une nature abſolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier *Homere* avec lui-même. *Virgile* venant enſuite, qui réunit dans ſon ouvrage le plan de l'*Iliade* & celui de l'*Odiſſée*, il fallut qu'ils cherchaſſent encore de nouveaux expédients pour ajuſter leurs regles à l'*Enéide*. Ils ont fait à peu près comme les Aſtronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, & créaient ou anéantiſſaient un ciel ou deux de criſtal à la moindre difficulté. *Eſſai ſur le Poëme Epique, chap. 1.*

Le fruit du génie & de l'étude reſte ; & les effets de l'ambition, du fanatiſme & des paſſions s'anéantiſſent avec les temps qui les ont produits. *Eſſai ſur l'Hiſt Génér. chap. 151.*

Le ſiecle de *Louis XIV* a eu la deſtinée des ſiecles de *Leon X*, d'*Auguſte*, d'*Alexandre*. Les terres qui firent naître dans ces temps illuſtres tant de fruits du génie, avaient été longtems préparées auparavant. On a cherché en vain, dans les cauſes morales & dans les cauſes phyſiques, la raiſon de cette tardive fécondité, ſuivie d'une longue ſtérilité.

La véritable raiſon eſt que chez les peuples qui cultivent les Beaux-Arts, il faut beaucoup d'années pour épurer la langue & le goût. Quand ces premiers pas ſont faits, alors les génies ſe développent, l'émulation, la faveur

publique prodiguée à ces nouveaux efforts ; excitent tous les talents.

Chaque Artiste saisit en son genre les beautés que ce genre comporte. Quiconque approfondit les Arts purement de génie, doit, s'il a quelque génie lui-même, savoir que ces premieres beautés, ces grands traits naturels qui appartiennent à ces Arts, & qui conviennent à la Nation pour laquelle on travaille, sont en petit nombre. Les sujets, & les embellissements propres aux sujets ont des bornes plus resserrées qu'on ne pense. *Essai sur l'Histoire Générale, chap. 204. Louis XIV. Beaux-Arts.*

Si Christine avait été Reine en Italie, où elle se retira, elle n'eût point abdiqué. C'est le plus grand exemple de la supériorité réelle des Arts, de la politesse, & de la société perfectionnée, sur la grandeur qui n'est que grandeur. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 137.*

Le Cardinal *de Richelieu* récompensait de misérables Ecrivains, qui d'ordinaire sont rampants; & par une hauteur d'esprit si bien placée ailleurs, il voulait abaisser ceux en qui il sentait, avec quelque dépit, un vrai génie, qui rarement se plie à la dépendance. Il est bien rare qu'un homme puissant, quand il est lui-même Artiste, protege sincérement les bons Artistes. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 204.*

Dans tous les Arts, il y a un terme par-delà lequel on ne peut plus avancer. On est resserré dans les bornes de son talent; on voit la perfection au-delà de soi, & on fait des efforts impuissants pour y atteindre. *Préface de Mariamne.*

Les détails & les ressorts de la politique tombent dans l'oubli. Les bonnes loix, les instituts, les monuments produits par les sciences, subsistent à jamais. *Essai sur l'Histoire Génér. chap. 212.*

Ceux qui aiment les Arts sont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui pensent, ont à peu près les mêmes principes, & ne composent qu'une République. *Epître dédicatoire à M. Fakener.*

Tant que l'on continuera en France de protéger les Lettres, nous aurons assez d'Ecrivains. La nature forme presque toujours des hommes en tout genre de talents; il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable, & par l'attrait plus flatteur de la considération, tous les beaux-Arts pourraient bien dépérir un jour, au milieu des abris élevés pour eux: & ces arbres plantés par *Louis XIV*, dégénéreraient faute de culture: le public aurait toujours du goût, mais grands maîtres manqueraient. *Ibid.*

Les Arts ne demandaient qu'à s'étendre & à croître, & après les grands orages ils se transplantent comme d'eux-mêmes dans les pays dévastés qui en ont besoin. *Essai sur l'Hist. Génér. chap.* 63.

Le plus grand génie, & sûrement le plus desirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des Beaux-Arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame: y en a-t-il dont on doive se priver? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, & que les charmes des Belles-Lettres ne peuvent amollir, qui sait se fortifier avec *Locke*, s'éclaicir avec *Clarke* & *Newton*; s'élever dans la lecture de *Ciceron* & de *Bossuet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Tasse*. *Essai sur l'Hist. Génér. chap.* 64.

Les beautés régulieres, nobles & séveres ne sont pas les plus recherchées par le vulgaire; si on représente une ou deux fois *Cinna*, on joue trois mois *les Fêtes Vénitiennes*: un Poëme épique est moins lu que des épigrammes licentieuses; un petit roman sera mieux débité que l'histoire du Président *de Thou*. Peu de particuliers font travailler de grands Peintres; mais on se dispute des figures estropiées qui viennent de la Chine, & des ornements fragiles. On dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble architecture; enfin, dans tous les genres, les petits agréments l'emportent sur le vrai mérite. *Dissertation sur la Tragédie, premiere Partie.*

Les villes de commerce, & où la Cour réside, se repeuplent toujours par l'affluence des voisins. Les Arts méchaniques & les Beaux-Arts ne périssent point dans une vaste capitale qui est le séjour des riches.

Toutes ces révolutions subites du Palais, les crimes de tant d'Empereurs (de Constantinople) égorgés les uns par les autres, sont des orages qui ne tombent guere sur des hommes cachés, qui cultivent en paix des professions qu'on n'envie point. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 19.*

Dans les Arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats : ils changent en mille manieres, tandis qu'on cherche à le fixer. *Essai sur la Poés. Epique, chap. 1.*

Les principes de tous les Arts qui dépendent de l'imagination, sont tous aisés & simples, tous puisés dans la nature & la raison. *Préface d'Oedipe.*

Quiconque se borne à vaincre une difficulté, pour le mérite seul de la vaincre, est un fou ; mais celui qui tire du fonds de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme très-sage & presque unique. Il est très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles statues, de bonne musique, de bons vers ; aussi le nom des hommes supérieurs qui ont vaincu

ces obſtacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les Royaumes où ils ſont nés. *Ibid.*

Je ne connais pour vrais Français que ceux qui aiment les Arts & les encouragent. Ce goût commence, il eſt vrai, à languir parmi nous: nous ſommes des Sybarites laſſés des faveurs de nos maîtreſſes. Nous jouiſſons des veilles des grands hommes, qui ont travaillé pour nos plaiſirs & pour ceux des ſiecles à venir, comme nous recevons les productions de la nature : on dirait qu'elles nous ſont dues.

Il n'y a que cent ans que nous mangions du gland : les *Triptolemes*, qui nous ont donné le froment le plus pur, nous ſont indifférents: rien ne réveille cet eſprit de nonchalance pour les grandes choſes, qui ſe mêle toujours avec notre vivacité pour les petites. *Mélange de Litt. & de Phil. Lettre à un premier Commis.*

Les artiſans & les marchands, que leur obſcurité dérobe à la fureur ambitieuſe des Grands, ſont des fourmis qui ſe creuſent des habitations en ſilence, tandis que les aigles & les vautours ſe déchirent. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 69.*

Tous les Arts ſont amis, ainſi qu'ils ſont divins:
Qui veut les ſéparer eſt loin de les connaître.
L'Hiſtoire nous apprend ce que ſont les humains;
La Fable ce qu'ils doivent être.

Mélange de Litt. & de phil. Sur la Fable.

Il peut paraître étonnant que tant de grands génies se soient élevés dans l'Italie, sans protection comme sans modele; mais *Lucrece*, chez les Romains, avait fait son beau Poëme de la Nature; *Virgile*, ses Bucoliques; *Ciceron*, ses livres de Philosophie, dans les horreurs des guerres civiles. Quand une fois une langue commence à prendre sa forme, c'est un instrument que les grands Artistes trouvent tout préparé, & dont ils se servent, sans s'embarasser qui gouverne & qui trouble la terre. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 69.*

Il est extraordinaire qu'un Prince ayant étudié tant de langues, ait pu a vingt-quatre ans soutenir à Rome des theses sur tous les objets des Sciences, sans en excepter une seule. On trouve à la tête de ses ouvrages quatorze cents conclusions générales, sur lesquelles il offrit de disputer. Un peu d'éléments de Géométrie & de la Sphere étaient dans cette étude immense la seule chose qui méritait ses peines. Tout le reste ne sert qu'à faire voir l'esprit du temps. C'est *la Somme de S. Thomas*, c'est le précis des ouvrages d'*Albert* surnommé *le Grand*, c'est un mêlange de la Théologie avec le Péripatétisme. On y voit qu'un Ange est infini *secundum quid*: les animaux & les plantes naissent d'une *corruption animée par la vertu productive*. Tout est dans ce goût. C'est ce qu'on apprenait dans toutes les Universités. Des milliers d'écoliers se rem-

plissaient la tête de ces chimeres, & fréquentaient jusqu'à quarante ans les écoles où on les enseignait. On ne savait pas mieux dans le reste de la terre. Ceux qui gouvernaient le monde, étaient bien excusables alors de mépriser les sciences, & *Pic de la Mirandole* bien malheureux d'avoir consumé sa vie & abrégé ses jours dans ces graves démences.

Ceux qui nés avec un vrai génie, cultivé par la lecture des bons Auteurs Romains, avaient échappé aux ténebres de cette érudition, étaient depuis *le Dante* & *Pétrarque*, en très-petit nombre. Leurs ouvrages convenaient davantage aux Princes, aux hommes d'Etat, aux femmes, aux Seigneurs, qui ne cherchent dans la lecture qu'un délassement agréable; & ils devaient être plus propres aux Prince *de la Mirandole* que les compilations d'*Albert le Grand. Essai sur l'Hist. Génér. chap. 88. Pic de la Mirandole.*

Voilà le vrai mérite, il parle avec candeur :
L'envie est à ses pieds, la paix est dans son cœur.
Qu'il est grand ! qu'il est doux de se dire à soi-même:
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime.
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens;
Les Arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens.

Mélange de Poés. III Disc. Sur l'Envie.

Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa vie,
Des Beaux-Arts amoureux peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre.

Mêl. de Poés. v Dis. Sur la Nature du Plaisir.

L'honnête homme est plus juste, il approuve en autrui
Les Arts & les talents qu'il ne sent point en lui.

Mêl. de Poés. Epître à un Ministre d'Etat, sur l'Encouragement des Arts.

Beaux-Arts, enfants du Ciel, de la Paix & des Graces
Que *Louis*, en triomphe, amena sur ses traces,
Ranimez vos travaux si brillants autrefois,
Vos mains découragées,
Vos lyres négligées,
Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos succès sont le gage.
Tous ces traités rompus, & suivis de carnage,
Ces triomphes d'un jour, si vains, si célebrés
Tout passe, & tout retombe
Dans la nuit de la tombe;
Et vous seuls demeurés.

Mêl. de poés. Ode à la Reine de Hongrie.

Vers enchanteurs, exacte prose;
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût est peu de chose:
Beaux-Arts, je vous invoque tous!
Musique, Danse, Architecture,
Art de graver, docte Peinture,
Que vous m'inspirez de desirs!
Beaux-Arts, vous êtes des plaisirs;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Mêlange de Poésie. Temple du Goût

TALENTS.

Ah! verrai-je toujours ma faible Nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire?
Nos mœurs avec nos loix toujours se contredire,
Et le Français volage endormi sous l'empire
De la superstition? . . .
Quiconque a des talents à Londre est un grand homme:
L'abondance & la liberté
Ont, après deux mille ans, chez vous ressuscité
L'esprit de la Grece & de Rome.
Des lauriers d'*Apollon* dans nos stériles champs,
La feuille négligée est-elle donc flétrie?
Dieux! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire & des talents?

La mort de Mlle. Le Couvreur.

ARTILLERIE, MINES.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas:
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfants l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre * enfants abominables.
Dans ces globes d'airain le ſalpêtre enflammé
Vole avec la priſon qui le tient renfermé:
Il la briſe, & la mort en ſort avec furie.
Avec plus d'art encor & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a ſu renfermer
Des foudres ſouterreins tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le ſoldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abymes ouverts,
Des noirs torrents de ſouffre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis ſous la terre.

Henr. Chant VI.

* Un Ingénieur Italien inventa les bombes dans les guerres de Flandres, ſous Philippe II, Roi d'Eſpagne.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE.

Il y a environ deux cents cinquante ans que les hommes ſe ſont reſſouvenus petit à petit qu'ils avaient une ame. Chacun veut lire pour fortifier cette ame, ou pour l'orner, ou pour ſe vanter d'avoir lu. Lorſque les Hollandais s'apperçurent de ce nouveau beſoin de l'eſpece humaine, ils devinrent les facteurs de nos penſées, comme ils l'étaient de nos vins & de nos ſels; & tel Libraire d'Amſterdam, qui ne ſçavait pas lire, gagna un million, parce qu'il y avait quelques Français qui ſe mêlaient d'écrire. *Mêlange de Litt. Menſonges imprimés.*

Les penſées des hommes ſont devenues un objet important du commerce. Les Libraires Hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'eſprit. Un roman médiocre eſt, je le ſais bien, parmi les livres, ce qu'eſt dans le monde un ſot qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le ſouffre. Ce roman fait vivre, & l'Auteur qui l'a composé, & le Libraire qui le débite, & le Fondeur & l'Imprimeur, & le Papetier & le Relieur, & le Colporteur, & le Marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuſe encore deux ou trois heures quelques femmes, avec leſquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reſte. Ainſi, tout mépriſable qu'il eſt, il a

produit deux chofes importantes, du profit & du plaifir. *Mêlange de Litt. Lettre à un premier Commis.*

LANGUES.

Il n'eft aucune langue complette, aucune qui puiffe exprimer toutes nos idées & toutes nos fenfations; leurs nuances font trop imperceptibles & trop nombreufes. Perfonne ne peut faire connaître précifément le degré du fentiment qu'il éprouve. On eft obligé, par exemple, de défigner fous le nom général d'amour & de haine, mille amours & mille haines toutes différentes. Il en eft de même de nos douleurs & de nos plaifirs. Ainfi toutes les langues font imparfaites comme nous. *Mêl. de Litt. Des Langues.*

Le plus beau de tous les langages doit être celui qui eft à la fois le plus complet, le plus fonore, le plus varié dans fes tours, & le plus régulier dans fa marche; celui qui a le plus de mots compofés; celui qui, par fa profodie, exprime le mieux les mouvements lents ou impétueux de l'ame; celui qui reffemble le plus à la Mufique. *Ibid.*

Chaque chofe a des noms différents qui la peignent fous divers afpects, & qui donnent d'elles des idées fort différentes. Les mots de *Magiftrat* & de *Robin*, de *Gentilhomme* & de

Gentillâtre, d'*Officier* & d'*Egrefin*, de *Religieux* & de *Moine*, ne fignifient pas la même chofe. La confommation du mariage, & tout ce qui fert à ce grand œuvre, fera différemment exprimé par le Curé, par le Mari, par le Médecin & par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci fe fervira, réveillera l'image du plaifir ; les termes du Médecin ne préfenteront que des figures anatomiques; le mari fera entendre avec décence, ce que le jeune indifcret aura dit avec audace; & le Curé tâchera de donner l'idée de facrement. Les mots ne font donc pas indifférents, puifqu'il n'y a point de fynonymes. *Mél. de Litt. Sur la Comédie Anglaife.*

Un jour une fociété de gens d'efprit éclairés compta plus de fix cents folécifmes intolérables dans une tragédie qui avait eu le plus grand fuccès à Paris, & la plus grande faveur à la Cour. Deux ou trois fuccès pareils fuffiraient pour corrompre la langue fans retour, & pour la faire retomber dans fon ancienne barbarie, dont les foins affidus de tant de grands hommes l'ont tirée. *Mél. de Litt. &c.*

Pourquoi éviter une expreffion qui eft d'ufage, pour en introduire une qui dit précifément la même chofe? Un mot nouveau n'eft pardonnable que quand il eft abfolument néceffaire, intelligible & fonore. On eft obligé d'en créer en Phyfique : une nouvelle découverte,

verte, une nouvelle machine exigent un mot nouveau. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain ? Y a-t-il une autre grandeur que celle de *Corneille*, & de *Bossuet* ? Y a-t-il d'autres passions que celles qui ont été maniées par *Racine*, & effleurées par *Quinault* ? Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du Pere *Bourdaloue* ? *Mêl. de Litt. Sur l'Esprit.*

L'envie de briller, & de dire d'une maniere nouvelle ce que les autres ont dit, est la source des expressions nouvelles, comme des pensées recherchées. *Ibid.*

Ceux qui accusent notre langue de n'être pas assez féconde, doivent en effet trouver de la stérilité, mais c'est dans eux-mêmes : *Rem verba sequuntur*, Quand on est bien pénétré d'une idée, quand un esprit juste & plein de chaleur possede bien sa pensée, elle sort de son cerveau toute ornée des expressions convenables, comme *Minerve* sortit toute armée du cerveau de *Jupiter*. *Ibid.*

Si nos bons Poëtes avaient su exprimer heureusement les petites choses, notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite (*de peindre les petites choses.*) à l'avantage d'être devenue la premiere langue du monde pour les charmes de la conversation, & pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur, & le style du

théatre, ont entiérement prévalu : ils ont embelli la langue Françaiſe ; mais ils en ont reſſerré les agréments dans des bornes un peu étroites. *Diſcours à l'Académie Françaiſe.*

J'entends ſouvent regretter le langage de *Montagne*, c'eſt ſon imagination qu'il faut regretter : elle était forte & hardie, mais ſa langue était bien loin de l'être. *Ibid.*

Les ſentiments vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage ; & qui penſe fortement, parle de même. *Diſc. ſur la Tragédie. Préface de Brutus.*

Un Poëte Anglais eſt un homme libre, qui aſſervit ſa langue à ſon génie ; le Français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelque fois quatre vers pour exprimer une penſée qu'un Anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carriere vaſte, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant *Ibid.*

La langue Françaiſe eſt de toutes les langues celle qui exprime avec le plus de facilité, de netteté & de délicateſſe, tous les objets de la converſation des honnêtes gens ; & par-là elle contribue dans toute l'Europe à un des plus grands agréments de la vie. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér.*

LITTERATURE, GENS DE LETTRES, LIVRES, ART D'INSTRUIRE, PERFECTION, PRE'CISION, DE'LICATESSE, SIMPLICITE', LIBERTE', VE'RITE', PLAISANTERIES, ESPRIT.

Parmi les obligations que toutes les Nations modernes ont aux Italiens, & ſur-tout aux premiers Pontifes & à leurs Miniſtres, il faut compter la culture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu à peu les mœurs féroces & groſſieres de nos peuples ſeptentrionaux, & auxquelles nous devons aujourd'hui notre politeſſe, nos délices & notre gloire. *Diſſertation ſur la Tragédie, à Mgr. le Cardinal Quirini*

La multiplicité des faits & des écrits devient ſi grande, qu'il faudra bientôt tout réduire aux extraits & aux dictionnaires. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. Ecrivains du ſiecle de Louis XIV.*

Le défaut de la plupart des livres eſt d'être trop longs. Si on avait la raiſon pour ſoi, on ſerait cout. *Mél. de Phil. &c. Lettre à M. de S'Graveſende.*

Il en eſt des écrits comme des hommes. Les caracteres ſérieux ſont les plus eſtimés; & celui qui domine ſon imagination, eſt ſupérieur à celui qui s'y abandonne. Il eſt plus aiſé de pein-

dre des ogres & des géants, que des héros; & d'outrer la nature, que de la ſuivre. *Eſſai ſur le Poëme Epique, chap. 3. Le Triſſin.*

La carriere des lettres, & ſur-tout celle du génie, eſt plus épineuſe que celle de la fortune. Eſt-on médiocre? Voilà des remords pour la vie. Réuſſit-on? Voilà des ennemis. On marche ſur le bord d'un abyme entre le mépris & la haine. *Mêl. de Litt. Sur les inconvénients de la Littérature.*

Plus on avance en âge & en connaiſſances, plus on doit ſe repentir d'avoir écrit. Il n'y a preſque aucun de mes ouvrages dont je ſois content; & il y en a quelques-uns que je voudrais n'avoir jamais fait. *Lettre de M. de Volt. aux Editeurs de l'édition de Geneve. 1748.*

Ninon m'exhorta à faire des vers; elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'eſt un métier trop dangereux, & la miſérable fumée de la réputation fait trop d'ennemis, & empoiſonne trop la vie. La carriere de *Ninon* qui ne fit point de vers, qui eut, & donna long-temps beaucoup de plaiſir, eſt aſſurément préférable à la mienne. *Fragm. d'une Lett. à un Académicien de Berlin.*

C'eſt au temps ſeul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les Artiſtes ne ſont

bien jugés que quand ils ne ſont plus. *Eſſai ſur la Poëſie Epique.*

On ne doit imprimer d'un Auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu. Avec cette regle honnête, il y aurait moins de livres & plus de goût dans le public. *Frag. d'une Lettre à un Acad. de Berlin.*

On peut ſuppoſer avec raiſon qu'un Auteur qui ne ſait, ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une grande carriere. *Eſſai ſur la Poëſie Epique, chap. 8.*

La ſtérilité en tout genre, eſt ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature. *Mél. de Litt. Dialogue entre un Philoſophe & un Contrôleur Général des Finances.*

Les ſavants ſont hommes pour la plupart ; comme les Courtiſans même, ils ſont quelquefois auſſi avides, auſſi intrigants, auſſi faux, auſſi cruels ; & toute la différence qui eſt entre les peſtes de Cour & les peſtes de l'école, c'eſt que ces derniers ſont plus ridicules. *Mél. de Poëſ. Réponſe au Prince Royal de Pruſſe.*

On ne peut empêcher les barbouilleurs de papier d'écrire des ſottiſes ; les Libraires Hollandais, de les vendre ; & les laquais, de les lire. *Frag. d'une Let. de l'Auteur à un Acad. de Berlin.*

Un homme de lettres ferait bien indigne de l'être, s'il était entêté des honneurs, & s'il n'était pas toujours auffi prêt à les quitter, que reconnaiffant envers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point facrifié ma liberté au Roi de Pruffe, & je la préférerai toujours à tous les Rois. *Ibid.*

Heureux qui dans d'obfcurs travaux
A foi-même fe rend utile!
Il faudrait, pour vivre tranquille,
Des amis & point de rivaux.
La gloire eft toujours inquiete;
Le bel efprit eft un tourment,
On eft dupe de fon talent:
C'eft comme une époufe coquette;
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité qui vous obfede,
S'expofe à tout imprudemment;
Elle eft des autres l'agrément,
Et le mal de qui la poffede.

Mél. de Poéf. Lettre à M. le Préfident Henaut.

Les hommes d'une imagination forte parlent avec une autorité defpotique; les ignorants & les faibles écoutent avec une admiration fervile; les bons efprits examinent. *Mél. de Litt. & de Phil. Lettre à M. de S'Gravefende.*

On pourrait mettre ſur la tombe de preſque tous les gens de lettres :

Ci-gît au bord de l'Hipocrene
Un mortel long-temps abuſé.
Pour vivre pauvre & mepriſé,
Il ſe donna bien de la peine.

Mêl. de Litt. Lettre ſur les inconvénients de la Littérature.

Quels charmes l'amitié répand ſur les travaux des hommes conſacrés aux lettres ! Elle ſert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les conſoler ; elle inſpire à l'ame cette joie douce & recueillie, ſans laquelle on n'eſt jamais le maître de ſes idées. Les vrais amateurs des arts ſont amis. *Diſcours à l'Académie Françaiſe.*

On n'a vu que trop ſouvent des jeunes gens qui ont commencé par donner de grandes eſpérances & de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des ſottiſes, parce qu'ils ont voulu être des courtiſans habiles, au lieu d'être d'habiles écrivains ; parce qu'ils ont ſubſtitué la vanité à l'étude ; & la diſſipation qui affaiblit l'eſprit, au recueillement qui le fortifie : on les a loués, & ils ont ceſſé d'être louables ; on les a récompenſés, & ils ont ceſſé de mériter des récompenſes ; ils ont voulu paraître, & ils ont ceſſé d'être. *Suite des Mêl. de Litt. Docteur Akakia.*

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque dans tous les temps & dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter ; mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie, comme il faut aimer & servir l'Etre suprême, malgré les superstitions, & le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte. *Lettre à M. J. J. R. C. D. G. à la suite de l'Oyphelin de la Chine.*

Les lettres seules dénuées de cette sagacité laborieuse qui rend un homme utile, ne procurent presque jamais qu'une vie malheureuse & méprisée. *Essai sur l'Hist. Génér. Ecrivains du siecle de Louis XIV. article Valincourt.*

Un livre (*dans les siecles d'Homere & d'Hésiode*,) était une chose aussi rare qu'un bon livre l'est aujourd'hui. *Essai sur la Poésie Epique, chap. 2 D'Homere.*

Si on n'imprimait que l'utile, il y aurait cent fois moins de livres. *Essai sur l'Hist. Génér. Ecrivains du siecle de Louis XIV. article Mallebranche.*

La plupart des livres ressemblent à ces conversations générales & gênées, dans lesquelles

on dit rarement ce qu'on pense. *Préface sur le Poëme, de la Loi Naturelle.*

Les livres sur les affaires du temps, meurent avec les affaires ; les ouvrages d'une utilité générale subsistent. *Essai sur l'Histoire Génér. Ecrivains du siecle de Louis XIV. art Basnage.*

L'art d'instruire, quand il est parfait, réussit mieux que l'art de médire, parce que la satyre meurt avec ceux qui en sont les victimes ; & que la raison & la vertu sont éternelles. *Discours à l'Académie Française.*

Je sais qu'il est indubitable ;
Que pour former œuvre parfait ;
Il faudrait se donner au diable ;
Et c'est ce que je n'ai pas fait.

Epître à M. Fakener.

Ne dire que ce qu'il faut, & de la maniere dont il le faut, est, ce me semble, un mérite dont les Français ont plus approché que les Ecrivains des autres pays. C'est, je crois, sur cet art que notre Nation doit en être crue. *Seconde Epitre à M. Fakener.*

C'est ainsi qu'un franc discoureur ;
Croyant captiver le suffrage
De quelque esprit supérieur,

En de longs arguments s'engage.
L'homme d'esprit par un bon mot ;
Répond à tout ce verbiage,
Et le discoureur n'est qu'un sot.

Mêl. de Poés. Epître au R. de P.

La plupart des bons mots sont des redites. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 121.*

Toute plaisanterie doit être courte, & même le sérieux devrait bien être court aussi. *Mél. de Litt. chap. 35. Hudibras.*

Malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire *Ibid.*

Ce n'est pas connaître le cœur humain, de penser qu'on doit plaire davantage en présentant des images licencieuses. Au contraire, c'est fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaisirs. Si tout est d'abord à découvert, on en est rassasié. Il ne reste plus rien à chercher, rien à desirer, & on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaisirs que les gens grossiers ne connaissent pas. *Seconde lettre à M. Fakener.*

Il faut toujours beaucoup de temps aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui est grand, on doit revenir au naturel & au simple. *Lettre à M. Maffei.*

Raisonneurs beaux esprits, & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux, vivez toujours sans
maître.

IVe. *Discours. Sur la Modération en tout.*

La liberté & la vérité qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. * Ces deux caracteres doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme.

Tout homme qui veut bien écrire, doit corriger ses ouvrages toute sa vie. *Essai sur l'Histoire Génér. Ecrivains sous Louis XIV. au mot Vaugelas.*

On regarde *Rabelais* comme le premier des bouffons. On est fâché qu'un homme qui avait tant d'esprit, en ait fait un si misérable usage; c'est un Philosophe ivre, qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse, *Mêl. de Litt. d'Hist. & de Phil. chap. 35.*

La plaisanterie expliquée, cesse d'être plaisanterie; & un commentateur de bons mots n'est guerre capable d'en dire. *Ibid.*

Il y a un Poëme Anglais difficile à faire connaître; il s'appelle *Hudibras.* C'est un ouvrage

* Réponse au Cardinal Albéroni.

comique, & cependant le ſujet eſt la guerre civile du temps de *Cromwell*. Ce qui a fait verſer tant de ſang & de larmes, a produit un Poëme qui force le lecteur le plus ſérieux à rire. On trouve un exemple de ce contraſte dans notre *Satyre Menippée*. Certainement les Romains n'auraient point fait un poëme burleſque ſur les guerres de *Ceſar* & de *Pompée*, & ſur les proſcriptions d'*Antoine*. Pourquoi donc les malheurs affreux que cauſa la ligue en France & ceux que les guerres du Roi & du Parlement étalerent en Angleterre, ont-ils pu fournir des plaiſanteries ? C'eſt qu'au fond il y avait un ridicule caché dans ces querelles funeſtes. Les Bourgeois de Paris, à la tête de la faction des Seize, mêlaient l'impertinence aux horreurs de la faction. Les intrigues des femmes, du Légat & des Moines avaient un côté comique, malgré les calamités qu'elles apporterent. Les diſputes Théologiques, & l'enthouſiaſme des Puritains en Angleterre, étaient très-ſuſceptibles de railleries ; & ce fonds de ridicule bien développé pouvait devenir plaiſant, en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la Bulle *Unigenitus* faiſait répandre du ſang, le petit poëme de *Philotanus* n'en ſerait pas moins convenable au ſujet, & on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas auſſi gai, auſſi plaiſant, auſſi varié qu'il pouvait l'être, & de ne pas tenir dans le corps de l'ouvrage ce que promet le commencement. *Mél. de Litt. De Prior, & du Poëme D'Hudibras.*

La plaiſanterie n'eſt jamais bonne dans le genre ſérieux, parce qu'elle ne porte jamais que ſur un des côtés des objets qui n'eſt pas celui que l'on conſidere; elle roule preſque toujours ſur des rapports faux, ſur des équivoques; de-là vient que les plaiſants de profeſſion ont preſque tous l'eſprit faux autant que ſuperficiel. *Mêl. de Litt. & de Phil.*

On a tant répété qu'on doit écrire du ton de la bonne compagnie, que les Auteurs les plus ſérieux ſont devenus plaiſants; & pour être de *bonne compagnie* avec leurs lecteurs, ils ont dit des choſes de très-mauvaiſe compagnie. *Ibid.*

L'empreſſement de montrer de l'eſprit eſt la plus ſûre maniere de n'en point avoir, & de gâter la ſociété la plus brillante. *Suite des Mêl. de Litt. Zadig, l'Envieux.*

On y fait fuir également
Le précieux, le pédantiſme;
L'air empeſé du ſyllogiſme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'eſt-là qu'avec grace on allie
Le vrai ſavoir à l'enjouement;
Et la juſteſſe à la ſaillie.
L'eſprit en cent façons ſe plie:
On ſait lancer, rendre, eſſuyer
Des traits d'aimable raillerie;

Le bons ſens, de peur d'ennuyer,
Se déguiſe en plaiſanterie.

Mêl. de poéſ. Temple du Goût.

Quand le commerce eſt en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuſes & beaucoup de miſere ; lorſqu'enfin il eſt plus étendu ; l'opulence eſt générale, les grandes fortunes ſont rares. C'eſt préciſément parce qu'il y a beaucoup d'eſprit en France, qu'on y trouvera dorénavant moins de génies ſupérieurs. *Diſcours à l'Académie Françaiſe*

Ce qu'on appelle eſprit, eſt tantôt une comparaiſon nouvelle, tantôt une alluſion fine : ici l'abus d'un mot qu'on préſente dans un ſens, & qu'on laiſſe entendre dans un autre : là un rapport délicat entre deux idées peu communes: c'eſt une métaphore ſinguliere ; c'eſt une recherche de ce qu'un objet ne préſente pas d'abord ; mais de ce qui eſt en effet dans lui. C'eſt l'art, ou de réunir deux choſes éloignées, ou de diviſer deux choſes qui paraiſſent ſe joindre, ou de les oppoſer l'une à l'autre, c'eſt celui de ne dire qu'à moitié ſa penſée pour la laiſſer deviner. Enfin je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'eſprit, ſi j'en avais davantage ; mais tous ces brillants, (& je ne parle pas des faux brillants,) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage ſérieux, & qui doit intéreſſer. La raiſon

en eſt, qu'alors c'eſt l'Auteur qui paraît, & que le Public ne veut voir que le héros. Or ce héros eſt toujours ou dans la paſſion ou dans le danger. Le danger & les paſſions ne cherchent point l'eſprit. *Priam* & *Hécube* ne font point d'épigramme, quand leurs enfants ſont égorgés dans Troye embraſée. Didon ne ſoupire point en madrigaux, en volant au bûcher ſur lequel elle va s'immoler : *Démoſthenes*, n'a point de jolies penſées, quand il anime les Athéniens à la guerre ; s'il en avait, il ſerait un Rhéteur, & il eſt un homme d'Etat. *Mêl. de Litt. & d'Hiſt.*

Il ne faut rechercher ni les penſées, ni les tours, ni les expreſſions. L'art dans tous les grands ouvrages, eſt de bien raiſonner, ſans trop faire d'arguments ; de bien peindre, ſans vouloir tout peindre ; d'émouvoir, ſans vouloir toujours exciter les paſſions. Je donne ici de très-beaux conſeils, ſans doute : les ai-je pris pour moi-même ? Hélas ! non. *Ibid.*

IMITATION, TRADUCTION, LITTÉRATURE ETRANGERE, ANCIENS ET MODERNES.

Il en eſt des livres comme du feu dans nos foyers ; on va prendre ce feu chez ſon voiſin, on l'allume chez ſoi, on le communique à d'autres, & il appartient à tous. *Mêl. de Litt. & de Phil. chap. 35.*

Le *Télémaque* a fait quelques imitateurs ; les *Caracteres de la Bruyere* en ont fait davantage. Il est plus aisé de faire de courtes peintures des choses qui nous frappent, que d'écrire un long ouvrage d'imagination, qui plaise & qui instruise à la fois. *Essai sur l'Hist. Générale chap. 204. Beaux-Arts.*

Il est bien aisé de rapporter en prose les sottises d'un Poëte, mais très-difficile de traduire ses beaux vers. *Mél. de Litt. De la Tragédie Anglaise.*

Quelques Français qui ne connaissent les tragédies & les mœurs étrangeres, que par des traductions & sur des oui-dire, les condamnent sans aucune restriction ; ils sont, ce me semble, comme des aveugles qui assureraient qu'une rose ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. *Discours sur la Tragédie, préface de Brutus.*

C'est un des progrès de la raison humaine dans ce siecle, qu'un Traducteur ne soit plus idolâtre de son Auteur, & qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain.

Malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui traduisant chaque parole, énervent le sens. C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue, &

que

que l'esprit vivifie. *Mél. de Litt. De la Tragédie Anglaise.*

Il n'y a de véritablement bons ouvrages que ceux qui passent chez les Nations étrangeres, qu'on y apprend, & qu'on y traduit. *Discours à l'Académie Française.*

Mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des Etrangers; au contraire, plus je suis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des trésors qui ne sont pas nés dans son sein. *Lett. à M. Maffei. Préface de Mérope.*

Malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers essais sont toujours grossiers. *Mél. de Litt. Vision de Babouc.*

Il n'appartient qu'à l'ignorance & à la présomption qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter chez les Anciens: il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences. *Epître à Madame la Duchesse du Maine. Préface d'Oreste.*

Cette indifférence que nous avons pour les grandes choses devenues familieres, & cette admiration des anciens Grecs pour les petites, est une preuve de la prodigieuse supériorité de

notre siecle sur les Anciens. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 112. Beaux-Arts.*

Admirons les Anciens; mais que notre admiration ne soit pas une superstition aveugle: & ne faisons pas cette injustice à la nature humaine, & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ces anciennes productions dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté. *Essai sur la Poésie Epique.*

PROGRÈS ET BORNES DES CONNAISSANCES HUMAINES.

Donnez un digne essor à votre ame immortelle;
Eclairez des esprits nés pour la vérité:
Dieu vous a confié la plus vive étincelle
De la Divinité.
De la raison qu'il donne, il aime à voir l'usage;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant spectacle est l'ame du vrai sage
Eclairant les mortels.

Mél. de Poés. Ode à MM. de l'Académie des Sciences.

Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choses soient jamais bien connus; les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense, ne savent ni si ce

bâtiment eſt éternel, ni quel eſt l'Architecte, ni pourquoi l'Architecte l'a bâti. Elles tâchent de conſerver leur vie, de peupler leurs trous, & de fuir les animaux deſtructeurs qui les pourſuivent. Nous ſommes les ſouris, & le divin Architecte qui a bâti cet Univers, n'a pas encore, que je ſache, dit ſon ſecret à aucun de nous. *Mêl. de Poéſ. Réponſe au R. de P.*

Pauvres humains que nous ſommes! que de ſiecles il a fallu pour acquérir un peu de raiſon! *Lett. de Phil. Lett. ſur Roger Bacon.*

Il viendra un temps, peut-être, où l'on aura un amas aſſez grand d'expériences pour reconnaître quelques autres principes cachés. Tout nous avertit que la matiere a beaucoup plus de propriétés que nous n'en connaiſſons. Nous ne ſommes encore qu'au bord d'un océan immenſe. Que de choſes reſtent à découvrir! mais auſſi que de choſes ſont à jamais hors de la ſphere de nos connaiſſances! *Ibid. chap. 12.*

La faveur prodiguée aux mauvais ouvrages eſt auſſi contraire aux progrès de l'eſprit, que le dechaînement contre les bons. *Lett. à Madame la Ducheſſe Du Maine. Préface d'Oreſte.*

Le beſoin où les Nations furent toujours de réformer l'année, montre bien la lenteur des Arts les plus néceſſaires. Les hommes avaient ſu ravager le monde d'un bout à l'autre, avant

d'avoir ſu connaître les temps & régler leurs jours. *Mél. de Litt. chap. 152. De l'Italie.*

Il y a beaucoup à découvrir pour notre vaine curioſité; mais ſi l'on s'en tient à l'utile, on n'a que trop découvert. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 164. Du Japon.*

Tous les genres de ſcience & de littérature ont été épuiſés dans ce ſiecle; & tant d'Ecrivains ont étendu les limites de l'eſprit humain, que ceux qui, en d'autres temps, auraient paſſé pour des prodiges, ont été confondus dans la foule. Leur gloire eſt peu de choſe, à cauſe de leur nombre; & la gloire du ſiecle en eſt plus grande. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 203.*

Le progrès des ſciences eſt l'ouvrage du temps & de la hardieſſe de l'eſprit. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 10. Des Diſputes.*

On doit ces progrès (des ſciences & des arts) à quelques génies répandus en petit nombre dans quelques parties de l'Europe; preſque tous long-temps obſcurs, & ſouvent perſécutés, ils ont éclairé & conſolé la terre, pendant que les guerres la déſolaient. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 212. Beaux-Arts.*

Quel eſt l'homme ſage qui ſera plein de déſeſpoir, parce qu'il ne ſait pas la nature de

ſa penſée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matiere, parce que Dieu ne lui a pas révélé ſes ſecrets? Il faudrait autant ſe déſeſpérer de n'avoir pas quatre pieds & deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être? *Mél. de Phil. Rem. VI ſur les Penſées de Paſcal.*

GOUT, LITTÉRATURE.

Si les Nations de l'Europe, au lieu de ſe mépriſer injuſtement les unes les autres, voulaient faire une attention moins ſuperficielle aux ouvrages & aux manieres de leurs voiſins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'obſervations naîtrait ce goût général qu'on cherche ſi inutilement. *Eſſai ſur la Poéſ. Epique, chap. 1.*

Le bon goût eſt pour nous en littérature ce qu'il eſt pour les femmes en ajuſtements. *Mél. de Litt. chap. 50. De l'Eſprit.*

Le véritable eſprit ſait ſe plier à tout:
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un ſeul goût
Je plains tout eſprit faible, aveugle en ſa manie,
Qui dans un ſeul objet confine ſon génie,
Et qui de ſon idole adorateur charmé,
Veut immoler le reſte au Dieu qu'il s'eſt formé.

Mél. de Poéſ. Epître à un Miniſtre d'Etat.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore;
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir,
Quand avec ſcrupule on l'adore;
Que *La Fontaine* fait ſentir,
Et que *Vadius* cherche encore.
Il ſe plaiſait à conſulter
Ces Graces ſimples & naïves,
Dont la France doit ſe vanter;
Ces Graces piquantes & vives,
Que les Nations attentives
Voulurent ſouvent imiter;
Qui de l'Art ne ſont point captives;
Qui régnaient jadis à la Cour,
Et que la Nature & l'Amour
Avaient fait naître ſur nos rives.
Il eſt toujours environné
De leur troupe tendre & légere:
C'eſt par leurs mains qu'il eſt orné,
C'eſt par leurs charmes qu'il ſait plaire;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadême qu'au Parnaſſe
Compoſa jadis Apollon,
Du laurier du divin *Maron*,
Du lierre & du myrte d'*Horace*;
Et des roſes d'*Anacréon*.

Sur ſon front regne la ſageſſe;
Le ſentiment & la fineſſe
Brillent tendrement dans ſes yeux;
Son air eſt vif, ingénieux;
Il vous reſſemble enfin, Sylvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris & des éclats
De cent beautés que vos appas
Font deſſécher de jalouſie.

Mêlange de Poéſ. Le Temple du Goût.

Je ſais qu'à vos yeux éclairés
Le faux Goût tremble de paraître:
Si jamais vous le rencontrez,
Il eſt aiſé de le connaître:
Toujours accablé d'ornements,
Compoſant ſa voix, ſon viſage;
Affecté dans ſes agréments,
Et précieux dans ſon langage.

Ibid.

SATYRE, CRITIQUE, CALOMNIE, JALOUSIES LITTÉRAIRES, JUGEMENTS, JOURNAUX, GAZETTES ET FEUILLES PERIODIQUES.

Je voudrais pouvoir ſupprimer les vers contre *Rouſſeau*, qui ſe trouvent dans l'Epître

sur la calomnie, parce que je n'aime à faire des vers contre personne. Que *Rousseau* a été bien malheureux, & qu'en bien des choses il a fait honneur à la littérature Française ! *Frag. d'une Lett. écrite à un Académicien de Berlin.*

On peut à *Despréaux* pardonner la satyre,
Il joignit l'art de plaire au plaisir de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs;
Pouvait de sa piqure adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frêlon méchamment imbécille;
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.

Mêl. de poës. III Discours. Sur l'Envie.

Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, est sûr de la satyre;
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.

Mêl. de poës. Epître sur la Calomnie.

Très-peu de gré, mille traits de satyre,
Sont le loyer de quiconque ose écrire.

Mêl. de poës.

Il est bien dur, il le faut avouer, de ne point obtenir de ses contemporains & de ses compatriotes, ce que l'on peut espérer des Etrangers

& de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en se déchirant mutuellement ? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule, & que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des sots, soient les bouffons d'un public, dont ils devraient être les maîtres ? *Discours préliminaire sur Alzire.*

Les Muses, filles du Ciel,
Sont des sœurs sans jalousie;
Elles vivent d'ambroisie,
Et non d'absynthe & de fiel;
Et quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux Dieux;
Il défend que le Satyre
Trouble les sons de leur lyre
Par ses sons audacieux.

Lett. au P. Porée. Disc. prélim. d'Œdipe.

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la

ſatyre (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) déshonorent parmi les hommes une profeſſion qui par elle-même a quelque choſe de divin. *Epître à Madame du Châtelet. Diſcours préliminaire d'Alzire.*

Ce qu'un Savant gagne en intrigues, il le perd en génie ; de même que dans la méchanique, ce qu'on gagne en temps, on le perd en forces. *Mêl. de Litt. Diatribe du Docteur Akakia.*

Un homme qui n'eſt attaqué que dans ſes écrits, ne doit jamais répondre aux critiques : car ſi elles ſont bonnes, il n'a autre choſe à faire qu'à ſe corriger ; & ſi elles ſont mauvaiſes, elles meurent en naiſſant. *Diſc. préliminaire d'Alzire.*

Souvent dans ſes chagrins un miſérable Auteur
Deſcend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de *Séjan*, chez *Neſtor*, chez *Narciſſe*,
Il diſtille à longs traits ſon abſurde malice.
Pour lui tout eſt ſcandale, & tout impiété :
Aſſurer que ce globe en ſa courſe emporté,
S'éleve à l'Equateur, en tournant ſur lui-même,
C'eſt un rafinement d'erreur & de blaſphême.
Malbranche eſt Spinoſiſte, & *Locke* en ſes écrits
Du venin d'Epicure infecte les eſprits.
Pope eſt un ſcélérat de qui la plume impie
Oſe vanter de Dieu la clémence infinie,

Qui prétend follement, ô le mauvais Chrétien !
Que Dieu nous aime tous, & qu'ici tout eſt bien.

Mêl. de Poéſ. IIIe. *Diſ. Sur l'Envie.*

Cent fois plus malheureux & plus infâme encore
Eſt ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant, ſon encre & ſes fureurs;
Mépriſable en ſes goûts, déteſtable en ſes mœurs:
Médiſant, qui ſe plaint des brocards qu'il eſſuie;
Satyrique ennuyeux, diſant que tout l'ennuie;
Criant que le bon goût s'eſt perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ſes écrits.

Ibid.

Les gens de lettres font grand bruit de toutes leurs petites querelles; le reſte du monde, ou les ignore ou en rit. *Lettre à J. J. R. Edit. de G.*

On ſe laſſe enfin de combattre pour des querelles dont le monde rit. *Eſſai ſur l'Hiſt. Gén. chap.* 208.

Je plains le ſort de tout Auteur,
Que les autres ne plaignent gueres;
Si dans ſes travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que, des beaux eſprits ſerviteur,
Il évite ſes chers confreres.

Mêl. de Poéſ. Lett. au Préſident Hénaut.

Dans les diſputes littéraires, il y a eu ſouvent autant d'acharnement, autant d'eſprit de parti, que dans des querelles plus intéreſſantes. *Mêl. de Litt. chap. 9. Sottiſe des deux Partis.*

Il y a toujours un ſens dans lequel on peut condamner un écrit, & un ſens dans lequel on peut l'approuver. Il ſerait bien plus raiſonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, & de n'y point chercher un ſens odieux. *Supplément aux Mêlanges de Poéſ. &c. Préface.*

On peut être très-touché, dans une lecture, des beautés frappantes d'un ouvrage, & en condamner enſuite les défauts cachés. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 208. Du Janſéniſme.*

Mérite-t-on d'être connu pour avoir fait un mauvais livre? Que gagnerait-on à connaître les Auteurs de toutes les plates calomnies, de toutes les critiques impertinentes dont le public eſt inondé. *Mêl. de Litt. Embell. de la ville de Cachemire.*

Il faut laiſſer dans l'oubli les Auteurs qui ſe cachent ſous un grand nom, comme ceux qui attaquent de nos jours ce que nous avons de meilleur, qui louent ce que nous avons de plus mauvais, & qui font de la noble profeſſion des lettres un métier auſſi lâche & auſſi mépriſable

qu'eux-mêmes. *Mél de Litt. chap. 47. Contre le Teſtament du C. de R.*

Tous ceux qui s'érigent en Critiques des Ecrivains célebres, compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages qui nous fiſſent connaître quelques beautés; car je maintiendrai toujours avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'*Homere* & de *Virgile*, que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands hommes. *Mél. de Litt. De la Tragédie Anglaiſe.*

Réfuter des critiques, eſt un vain amour propre; confondre la calomnie, eſt un devoir. *Diſcours préliminaire d'Alzire.*

Il eſt bon de relever les mépriſes qui ſe trouvent dans un livre utile: ce n'eſt même que là qu'il les faut chercher. C'eſt reſpecter un bon ouvrage que de le contredire; les autres ne méritent pas cet honneur. *Mél. de Litt. chap. 43.*

On eſt parvenu à faire un trafic public d'éloges & de cenſures, ſur-tout dans les feuilles périodiques; & la littérature a éprouvé le plus grand aviliſſement par cet infâme manege. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. Ecrivains du ſiecle de Louis XIV. Article Denis Salo.*

Défions-nous de tous ces journaux qui ſont

des recueils de tout ce que la renommée débite. *Dissertation sur la mort d'Henri IV.*

Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France, & autant en Hollande : ce sont des factions différentes. Les Libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils soient satyriques : ceux qui y travaillent servent aisément l'avarice du Libraire, & la malignité du public. *Mél. de Littérature. Lettre sur les inconvénients de la Littérature.*

Les Auteurs cherchent à faire sonner ces trompettes de la renommée, (les Journalistes,) ils courtisent les Ecrivains, les Protecteurs, les Abbés, les Docteurs, les Colporteurs : tous leurs soins n'empêchent pas que quelque Journaliste ne les déchire. Ils lui répondent, il réplique ; ils ont un procès par écrit devant le public, qui condamne les deux parties au ridicule. *Ibid.*

HISTOIRE.

On ne doit pas écrire tout ce que les Rois ont fait, mais seulement ce qu'ils ont fait digne de la postérité. *Fragment d'une Lettre à un Académicien.*

Pufendorff & ceux qui écrivent comme lui sur les intérêts des Princes, font des almanachs défectueux pour l'année courante, qui ne valent

absolument rien pour l'année d'après. *Mêlange de Litt. chap. 2. Pensées sur l'administration publique.*

L'Histoire semble accuser la Providence; les belles fables morales la justifient. Il est clair qu'on trouve dans elles l'utile & l'agréable. Ceux qui dans ce monde ne sont ni l'un ni l'autre, crient contre elles. Laissons-les dire, & lisons *Homere* & *Ovide*, aussi-bien que *Tite-Live* & *Rapin-Thoiras*. Le goût donne des préférences; le fanatisme donne des exclusions. *Mél. de Litt. chap. 40. De la Fable.*

Il y a tel pays qui exige qu'on soit à six cents milles de lui, pour lui dire des vérités utiles. *Mél. de Litt. & d'Hist. chap. 79.*

Je ne crois pas qu'il soit permis à l'Histoire de parler des vivants: elle doit imiter les jugements de l'Egypte, qui ne décidaient du mérite des citoyens que lorsqu'ils n'étaient plus. Les portraits des hommes publics sont toujours dans un faux jour pendant leur vie. *Ibid.*

Il me semble que si on voulait mettre à profit le temps présent, on ne passerait point sa vie à s'infatuer des fables anciennes. Je conseillerais à un jeune homme d'avoir une légere teinture de ces temps reculés; mais je voudrais qu'on commençât une étude sérieuse de l'Histoire au temps

où elle devient véritablement intéressante. *Rem. sur l'Hist. de Charles XII.*

L'Histoire ancienne me semble, à l'égard de la moderne, ce que sont les vieilles médailles en comparaison des monnoies courantes ; les premieres restent dans les cabinets, les secondes circulent dans l'Univers pour le commerce des hommes. *Ibid.*

Il y a mille Journalistes, à peine avons-nous deux ou trois Historiens modernes. Nous souhaiterions que tous ceux qui broyent les couleurs, les donnassent à quelque peintre pour en faire un tableau. *Lettre à M. Norberg.*

L'incrédulité est le fondement de toute sagesse, selon *Aristote* : cette maxime est fort bonne pour qui lit l'Histoire, & sur-tout l'ancienne. Que de faits absurdes, quel amas de fables, qui choquent le sens commun ! eh bien ! n'en croyez rien. *Ibid.*

Cette défiance qu'il faut avoir sur les faits particuliers, ayons-la encore sur les mœurs des peuples étrangers ; refusons notre croyance à tout Historien ancien & moderne, qui nous rapporte des choses contraires à la nature, & à la trempe du cœur humain. *Pyrrhonisme de l'Histoire.*

Il y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une histoire particuliere: En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les Princes: il n'y en a qu'un très-petit nombre, dont la mémoire se conserve; & ce nombre serait encore plus petit, si l'on ne se souvenait que de ceux qui ont été justes. *Disc. sur l'Hist. de Charles XII.*

La science de l'Histoire n'est pas cette science vague & stérile des faits & des dates, qui se borne à savoir en quel temps mourut un homme inutile ou funeste au monde; science de dictionnaire qui charge la mémoire sans éclairer l'esprit. *On devrait s'attacher à cette histoire* de l'esprit humain, qui apprend à connaître les mœurs; qui nous trace de faute en faute, & de préjugé en préjugé, les effets des passions des hommes; qui nous fait voir ce que l'ignorance ou un savoir mal-entendu ont causé de maux, & qui suit surtout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de Puissances & le boulversement de tant d'Empires. *Lettre à M. Maffei. Servant de Préface à Mérope.*

Si on pouvait avoir le malheur de mettre dans sa tête la suite chronologique de toutes les Dinasties, on ne saurait que des mots. Autant qu'il faut connaître les grandes actions des Souverains qui ont rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux, autant ont peut ignorer le vulgaire des

Rois, qui ne pourrait que charger la mémoire. *Essai sur l'Hist. Génér. Avant-Propos.*

Le doute est le parti qu'il faut prendre souvent en histoire comme en philosophie. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 6.*

Les Historiens qui croient qu'on peut prédire l'avenir, sont bien indignes d'écrire ce qui s'est passé. *Ibid.*

On a écrit que *Charlemagne* avait poussé l'amour des femmes jusqu'à jouir de ses propres filles. On en a dit autant d'*Auguste*; mais qu'importe au genre-humain le détail de ces faiblesses, qui n'ont influé en rien sur les affaires publiques? *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 9.*

Je ne vois point de siecle que l'ambition des séculiers & des ecclésiastiques n'ait rempli d'horreurs. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 14.*

L'histoire des grands événements de ce monde n'est guere que l'histoire des crimes. *Ibid.*

Les belles fables de l'antiquité ont cet avantage sur l'Histoire, qu'elles présentent une morale sensible; ce sont des leçons de vertu; & presque toute l'histoire est le succès des crimes. *Jupiter*, dans la fable descend sur la terre pour punir *Tantale*, & *Lycaon*; dans l'Histoire, nos *Tan-*

tales & nos *Lycaons*, ſont les Dieux de la terre. *Baucis* & *Philémon* obtiennent que leur cabane ſoit changée en un temple; nos *Baucis* & nos *Philémons* voient vendre par le collecteur des tailles leurs marmites, que les Dieux changent en vaſes d'or, dans Ovide. *Mêl. de Litt. chap. 48. Sur la Fable.*

Il y a des temps où la terre entiere n'eſt qu'un théatre de carnage : & ces temps ne ſont que trop fréquents. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 17.*

Je ne ceſſe d'être étonné, quand je vois quels titres les Hiſtoriens prodiguent aux Rois. Alfonſe (Roi d'Eſpagne) qu'ils appellent le Grand, fit crever les yeux à ſes quatre freres; ſa vie n'eſt qu'un tiſſu de cruautés & de perfidies. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 18.*

Faut-il croire, je ne dis pas ſur les Princes ſeulement, mais ſur les Particuliers, des ennemis qui, ſans prouver aucun fait, décrient la Religion & les mœurs des hommes qui n'ont pas penſé comme eux. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 19.*

Dire fidelement ce qu'on a entendu dire, c'eſt ſouvent rapporter de bonne foi des choſes au moins ſuſpectes. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 46.*

L'hiſtoire de l'Europe eſt devenue un immenſe procès-verbal de contrats de mariage, de

généalogies, & de titres disputés, qui répandent par-tout autant d'obscurité que de sécheresse, & qui étouffent les grands événements, la connaissance des loix, & celle des mœurs, objets plus dignes de l'attention. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 62.*

Le plus grand fruit que nous puissions retirer de toutes les vicissitudes de l'histoire générale, est de nous convaincre que toute Nation a toujours été malheureuse, jusqu'à ce que les loix & le pouvoir législatif aient été établis sans contradition. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 70.*

Je considere en général le sort des hommes plutôt que les révolutions du trône. C'est au genre-humain qu'il eût fallu faire attention dans l'Histoire. C'est-là que chaque Ecrivain eût dû dire, *homo sum*; mais la plupart des Historiens ont décrit des batailles. *Ibid.*

On doit se défier du pinceau des contemporains, conduit presque toujours par la flatterie, ou par la haine; & pour ces portraits recherchés que tant d'Historiens modernes font des anciens personnages, on doit les renvoyer aux romans. *Essai sur l'Hist Génér. chap. 134.*

Il est difficile de savoir la vérité toute entiere dans une querelle de particulier; combien plus dans une querelle de têtes couronnées,

lorsque tant de ressorts secrets sont employés, lorsque les deux partis font valoir également la vérité & le mensonge ! les Auteurs contemporains sont alors suspects ; ils sont pour la plupart les avocats d'un parti, plutôt que les dépositaires de l'Histoire. *Essai sur l'Hist. Génér. chap.* 134.

Les mœurs des hommes, l'esprit de parti, se connaissent à la maniere d'écrire l'Histoire. *Essai sur l'Hist. Génér. chap.* 142.

Cette prodigieuse variété de mœurs, de coutumes, de loix, de révolutions, qui ont toutes, le même principe, l'intérêt, forme le tableau de l'Univers. *Essai sur l'Hist. Génér. chap.* 162.

Si on parcourt l'histoire du monde, on voit les faiblesses punies, mais les grands crimes heureux ; & l'Univers est une vaste scene de brigandage abandonnée à la fortune. *Essai sur l'Hist. Génér. chap.* 159.

Toutes les faussetés qu'on nous a débitées sur le gouvernement des Turcs dont nous sommes si voisins, doivent redoubler notre défiance sur l'Histoire ancienne. Comment peut-on espérer de nous faire connaître les Scythes, les Gomerites, & les Celtes, quand on nous instruit si mal de ce qui se passe autour de nous ? Tout nous confirme que nous devons nous en tenir

aux événements publics dans l'hiſtoire des Nations ; qu'on perd ſon temps à vouloir approfondir les détails ſecrets, quand ils ne nous ont pas été tranſmis par des témoins oculaires & accrédités. *Ibid.*

Il arrive quelquefois que le caractere d'un homme, & la ſingularité de ſon élévation, arrêtent ſur lui les yeux de la poſtérité, plus que les actions mémorables des autres. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 139.*

On aime à attribuer toutes les grandes choſes à un ſeul homme, quand il en a fait quelques-unes. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 147.*

L'hiſtoire des plus grands Princes eſt ſouvent le récit des fautes des hommes. *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér. chap. 147.*

Les détails domeſtiques amuſent ſeulement la curioſité. Les faibleſſes qu'on met au grand jour, ne plaiſent qu'à la malignité, à moins que ces mêmes faibleſſes n'inſtruiſent, ou par les malheurs qui les ont ſuivies, ou par les vertus qui les ont réparées. *Eſſai ſur l'Hiſtoire Génér. chap. 197.*

On aime mieux apprendre ce qui ſe paſſait dans le cabinet, & dans la Cour d'*Auguſte*,

que le détail des conquêtes d'*Attila*, ou de *Tamerlan*. *Ibid.*

L'Histoire n'a guere tenu compte des temps tranquilles; elle n'a parlé que des orages. *Ibid.*

Presque toute l'Histoire n'est qu'une longue suite d'atrocités inutiles; & s'il arrive quelque grande révolution, elle anéantira le souvenir de toutes ces querelles passées, de toutes ces guerres, de tous ces traités frauduleux qui ont produit tant de malheurs passagers. *Ibid.*

L'Histoire est un ramas de crimes, de folies, & de malheurs, parmi lesquels nous avons vu quelques vertus, quelques temps heureux, comme on découvre des habitants répandus çà & là dans des déserts sauvages. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 221.*

La curiosité, cette faiblesse si commune aux hommes, cesse presque d'en être une, quand elle a pour objet des temps & des hommes qui attirent les regards de la postérité. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 201.*



ACADÉMIES.

Les grands hommes se sont tous formés avant les Académies, ou indépendamment d'elles : *Homere* & *Phidias*, *Sophocle* & *Apelle*, *Virgile* & *Vitruve*, l'*Arioste* & *Michel-Ange*, n'étaient d'aucunes Académies; *Le Tasse* n'eut que des critiques injustes de *La Crusca ;* & *Newton* ne dut point à la Société Royale de Londres ses découvertes sur l'optique, sur la gravitation, sur le calcul intégral, & sur la chronologie. A quoi donc peuvent servir les Académies? A entretenir le feu que les grands génies ont allumé. *Mêl. de Litt. Sur la Société Royale de Londres & sur les Académies.*

Tout ce que j'entrevois dans ces beaux discours (académiques), c'est que le Récipiendaire ayant assuré que son prédécesseur était un grand homme, que le Cardinal *de Richelieu* était un très-grand homme, le Chancelier *Seguier*, un assez grand homme ; le Directeur lui répond la même chose ; & ajoute que le Récipiendaire pourrait bien aussi être une espece de grand homme ; & que pour lui Directeur, il n'en quitte pas sa part. *Ibid.*

La nécessité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire, & l'envie d'avoir de l'esprit, sont

trois choses capables de rendre ridicule même le plus grand homme. *Ibid.*

L'Académie Françaiſe eſt l'objet ſecret des vœux de tous les gens de lettres; c'eſt une maîtreſſe contre laquelle ils font des chanſons & des épigrammes juſqu'à ce qu'ils aient obtenu ſes faveurs, & qu'ils négligent dès qu'ils en ont la poſſeſſion. *Mêl. de Litt. chap. 51.*

ELOQUENCE DE LA CHAIRE, ORAISONS FUNEBRES.

Les vérités morales une fois annoncées avec éloquence, les tableaux des miſeres & des faibleſſes humaines, des vanités de la grandeur, des ravages de la mort, étant faits par des mains habiles, tout cela devient lieu commun. On eſt réduit à imiter ou à s'égarer.

Peut-être ſerait-il à ſouhaiter que le Pere *Bourdaloue*, en banniſſant de la chaire le mauvais goût qui l'aviliſſoit, en eût banni auſſi cette coutume de prêcher ſur un texte. En effet, parler long-temps ſur une citation d'une ligne ou deux, ſe fatiguer à compaſſer tout ſon diſcours ſur cette ligne, un tel travail paraît un jeu peu digne de la gravité de ce miniſtere.

Le texte devient une eſpece de deviſe, ou plutôt d'énigme, que le diſcours développe.

Jamais les Grecs & les Romains ne connurent cet usage. C'est dans la décadence des lettres qu'il commença, & le temps l'a consacré. *Essai sur l'Hist. Génér. chap. 204.*

Les sujets de ces pieces d'éloquence, (*Oraisons funebres*,) sont heureux, à proportion des malheurs que les morts ont éprouvés. C'est en quelque façon, comme dans les tragédies, où les grandes infortunes des principaux personnages sont ce qui intéresse davantage. *Ibid.*

F I N.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

Bt from 'Fund Fund'.
4 Nov. 1931. from David. 4/6

